

LE VAMPIRE  
(1851)



ALEXANDRE DUMAS  
en société avec M. Auguste Maquet

**Le vampire**  
drame fantastique en cinq actes, en dix tableaux

*Ambigu-Comique. – 20 décembre 1851.*

LE JOYEUX ROGER  
2015

ISBN : 978-2-924529-12-6

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

*La cour d'une venta espagnole. Bâtiment à gauche ; à droite, grande porte grillée donnant sur la route. Fond de montagnes. – Au lever du rideau, la cour offre un aspect des plus animés. Des hommes, des femmes, des enfants arrivent et sont accueillis par d'affectueuses salutations. Un bohémien chante en s'accompagnant de la mandoline. On danse, sur le refrain, au son des castagnettes. Il y a du monde partout, aux fenêtres, sur les portes, sur la crête des murs..*

#### Scène première

Bohémiens et bohémiennes, paysans et paysannes.

#### CHEUR

Auprès des charmilles,  
Sur les verts gazons,  
Dansez, jeunes filles  
Et jeunes garçons !

#### UN BOHÉMIEN

#### I

J'étais sur la route  
Qui vient d'Huescas,  
Le cœur plein de doute  
Et pressant le pas ;  
Sur le dos ma mandoline,  
Mais muette, car  
Tout se tait près la ruine  
De Tormenar !  
(Reprise du chœur.)

#### II

Un voyageur passe.  
« Quel est ce château,  
Géant de l'espace  
Et roi du coteau ?

Hé ! l'homme à la mandoline,  
 Est-ce l'Alcazar ?  
 — Non, seigneur ; c'est la ruine  
 De Tormenar !  
 (Reprise du chœur.)

## III

« Quelle âme vivante  
 Habite ce fort ?  
 — Le jour, l'Épouvante,  
 Et, la nuit, la Mort !  
 — Hé ! l'homme à la mandoline,  
 Je suis en retard.  
 Viens coucher à la ruine  
 De Tormenar ! »  
 (Reprise du chœur.)

## Scène II

Les mêmes, Juan Rozo, Petra, Botaro, Lazare.

ROZO

Allons, allons, assez de danses et de chants comme cela !  
 Dehors, les vagabonds, les mendiants et les bohémiens ! Nous  
 n'aurons pas trop de place ici, même quand vous n'y serez plus.  
 (La cour se vide peu à peu.)

LAZARE

Le fait est que je ne sais pas comment le père Rozo logera tout  
 son monde.

ROZO

Allons, mes enfants, alignez vos mules dans l'écurie, faites  
 porter vos effets dans les chambres, et venez embrasser la mariée.

BOTARO

Dites donc, beau-père, il me semble que jamais nos deux  
 familles ne tiendront dans votre maison.

ROZO

Bah ! nous avons logé ici jusqu'à cinquante chrétiens à la fois,  
 et qui tous ont mangé, couché et dormi sous mon toit.

LAZARE

Oui ; mais, le lendemain, il fallait les entendre ! Les cinquante chrétiens juraient comme cent païens !

BOTARO

Ah ! oui, on a mangé, couché et dormi chez vous à cinquante ?... Bon, alors ! mais, dites donc, beau-père, c'est que nous sommes soixante-sept !... Après cela, une nuit est bientôt passée, n'est-ce pas ? et, pourvu que la mariée soit bien couchée...

LAZARE, à part

Égoïste !

BOTARO

Mais, à propos, beau-père...

ROZO

Quoi ?

BOTARO

S'il vous arrivait des voyageurs ?

ROZO

Eh bien ?

BOTARO

Qu'en feriez-vous ?

ROZO

Je leur dirais qu'il n'y a plus de place, et ils s'en iraient.

BOTARO

Cependant, un aubergiste...

ROZO

Le jour où je marie ma fille, il n'y a plus d'auberge. Ce jour-là, la maison est à moi ; tant pis pour les voyageurs ! ils étaient libres de venir hier, et ils seront libres de venir demain. Ceux qui se trouvent déjà ici, il va sans dire que je ne les mettrai pas à la porte !... Ainsi, nous avons une dame, moresque : eh bien, je la garderai, quoiqu'elle ne fasse pas grande dépense... Elle ne mange que quelques grains de riz, et si drôlement encore ! comme cela, avec deux petits morceaux d'ivoire.

LAZARE

Moi, je suis bien sûr qu'elle se relève la nuit pour manger de

l'olla podrida et des garpachos, attendu qu'il est impossible qu'une créature humaine vive avec trois ou quatre grains de riz par jour.

BOTARO

Beau-père, nous comptons tout à l'heure soixante-sept personnes dans la maison...

ROZO

Oui, tout le monde compris.

BOTARO

Jusqu'aux marmitons ?

ROZO

Jusqu'aux marmitons.

BOTARO

Eh bien, nous nous trompions, nous ne sommes que soixante-six.

ROZO

Ah ! ah ! qui donc s'en va ?

BOTARO

Vous oubliez que nous sommes convenus...

ROZO

De quoi ?

BOTARO, bas, montrant Lazare

Que ce drôle-là...

ROZO

Ah ! oui, Lazare...

BOTARO

Quitte la maison.

ROZO

C'est vrai.

LAZARE, à part

Qu'a-t-il donc à me regarder comme cela, le marié ?

ROZO

Pauvre garçon !

BOTARO

C'est cela, pauvre garçon ! pauvre garçon ! qui faisait les yeux



doux à Petra !

LAZARE, à part

Décidément, il est question de moi. Je crois que le marié demande à M. Rozo de me prendre à son service. Ça ne m'irait pas du côté du mari ; mais cela m'irait assez du côté de la femme.

BOTARO, à Rozo

Amoureux et gourmand !

ROZO

Gourmand, je ne dis pas ; mais amoureux, êtes-vous bien sûr ?

BOTARO

Écoutez, beau-père ; vous savez qu'il a été arrêté qu'il partirait le jour de ma noce. J'ai votre parole, il faut qu'il parte.

ROZO

Eh bien, puisque tu le veux absolument...

BOTARO

Absolument !

ROZO

Je vais l'inviter à faire ses paquets... Avance ici, Lazare.

LAZARE

Moi ?

ROZO

Oui, toi.

BOTARO, à Petra

Tournez la tête d'un autre côté, ma femme.

ROZO, cherchant Lazare

Eh bien, où es-tu donc ?

LAZARE, qui est allé vers la grande porte

Par ici... Est-ce que vous ne voyez pas ?

ROZO

Des voyageurs ! Il n'y a plus de place.

### Scène III

Les mêmes, un homme et une femme, suivis de trois enfants.

LAZARE

Vous entendez : le patron dit qu'il n'y a plus de place ; vous

pouvez vous en aller... Hein ? Plaît-il ?... Ah ! dame, c'est vrai.

ROZO

Que disent-ils donc ?

LAZARE

Ils disent qu'ils sont l'homme, la femme et trois petits enfants, qu'ils ont déjà fait beaucoup de chemin aujourd'hui, et que, s'il faut continuer leur route, ils mourront de fatigue.

ROZO

C'est possible ; mais il n'y a pas de place.

LAZARE

Ils disent encore qu'ils se contenteront du moindre coin.

BOTARO

Dites donc, beau-père, donnez-leur le grenier dans lequel couchait ce mauvais garnement de Lazare, puisqu'il s'en va.

ROZO

Au fait, c'est une idée. – Lazare, conduis-les à ta chambre ; ils y coucheront cette nuit.

LAZARE

Eh bien, et moi ?

ROZO

Toi ?

LAZARE

Oui ; où coucherai-je ?

ROZO

Toi, Lazare, tu coucheras où tu voudras.

LAZARE

Ah bien, dans l'étable.

ROZO

Non.

LAZARE

Dans la cuisine, alors.

ROZO

Non.

LAZARE

Oui, je comprends, à la cave... Diable ! c'est qu'à la cave, je

n'aurai pas chaud. Heureusement qu'il y a un certain petit vin de Montilla...

ROZO

Non.

LAZARE

Pas à la cave non plus ?

ROZO

Lazare, tu ne coucheras pas cette nuit dans la maison ; fais ton paquet et va-t'en.

LAZARE

Vous me chassez ?

ROZO

C'est mon gendre qui l'exige.

LAZARE

Et pourquoi donc cela ?

ROZO

Il paraît que tu as fait la cour à ma fille.

LAZARE

Moi ? Oh ! peut-on dire !

ROZO

C'est Botaro qui prétend cela, et il doit le savoir.

LAZARE

Quoi ! señor Botaro, vous prétendez... ?

BOTARO

C'est bien, on sait ce qu'on sait, on a vu ce qu'on a vu.

LAZARE

Ah ! parce qu'un soir que je vannais de l'orge, et que la señora Petra me regardait, il lui a volé une paille dans le visage, et que je lui ai soufflé dans l'œil ?

BOTARO

C'est bon, c'est bon, assez !

LAZARE

Mais demandez-le-lui donc, à votre femme, si elle dit que je l'ai embrassée... Je parie qu'elle ne le dira pas.

ROZO

Allons, allons, ton compte est fait, en route !

LAZARE

Et où voulez-vous que j'aïlle ?

BOTARO

Qu'est-ce que ça me fait, à moi ? En route !

LAZARE

En route sans souper ? Mais vous me devez le souper pour aujourd'hui !

BOTARO

Du pain, du fromage et un poignée d'olives, et en route !

LAZARE

Oh ! parce qu'aujourd'hui justement il y a un souper de nocés, des ragoûts, des rôtis, des pâtisseries et des confitures ; parce qu'aujourd'hui, pour la première fois, il y a un souper un peu propre à la maison, on me renvoie, on me chasse ! Fi ! maître Rozo, c'est bien petit, ce que vous faites là ! je n'eusse jamais cru cela de vous.

ROZO

Écoute, Botaro, il a un peu raison... C'est fête aujourd'hui, et lui faire manger son pain sec quand les broches tournent... Tiens, cela me fait penser ! et moi qui oublie de remonter le tourne-broche... Bon ! l'oise sera brûlée !

(Il sort précipitamment.)

BOTARO

C'est bien ; nous consentons à attendre que tu aies soupé. Bois, mange, arrondis-toi comme une futaille, emplis-toi comme une outre ; mais, quand on fermera les portes, tu comprends, tu tâcheras de te trouver de ce côté-là au lieu d'être de ce côté-ci.

LAZARE

Soit ! on s'en ira, señor Botaro.

BOTARO, aux voyageurs

Venez par ici, mes amis, que je vous conduise à votre chambre. (À Lazare.) Adieu, señor goulu !

LAZARE

Adieu, señor... marié !

PETRA, en s'en allant

Pauvre Lazare !

(Ils sortent.)

Scène IV

Lazare, seul.

Si ce n'est pas honteux, de mettre un pauvre homme à la porte, le soir, dans un désert, au milieu des montagnes, quand tous les êtres malfaisants prennent leurs ébats dans les chemins et dans les rochers, quand ce noir château de Tormenar laisse échapper, à minuit, de ses ruines, les chauves-souris, les vautours, les hiboux, les serpents ! Et tout cela parce que j'ai soufflé dans l'œil d'une jeune fille... Oh ! quand je pense que je serais tout seul, la nuit, par les routes, et qu'en me retournant, j'apercevrai ce même château de Tormenar, qui regarde d'en haut les voyageurs avec ses grandes fenêtres comme avec des yeux affamés... (Apercevant la Moresque, qui passe au fond.) Tiens, la Moresque qui ne mange que du riz... Elle a un mauvais regard, elle me fait peur. (Bruit.) Qu'est-ce que c'est encore ? (On appelle Lazare.) Oui, appelez Lazare ! comme je ne suis plus de la maison, je ne réponds pas. (On appelle de nouveau.) Allez au diable !... Voyons, qu'y a-t-il ? Un mulet, un muletier... Encore des voyageurs ? Non, une voyageuse. Elle arrive bien !

Scène V

Les mêmes, Juana.

JUANA

Au milieu de tout ce monde, ne trouverai-je personne à qui parler ?

LAZARE

Si fait ; à moi, señora, si vous voulez.

JUANA

Je suis bien ici dans une hôtellerie, n'est-ce pas, mon ami ?

LAZARE

Dans une hôtellerie où on ne loge pas, oui, señora.

JUANA

On ne loge pas ! Pourquoi ?

LAZARE

Parce que l'hôte marie sa fille, la señorita Petra, une charmante demoiselle... à laquelle il est défendu de souffler dans l'œil.

JUANA

J'ai un service à demander à quelqu'un, et je paye généreusement quand on m'oblige.

LAZARE

Parlez, señora ! Vous tombez bien : je suis libre comme l'air ! Carai ! une idée ! Vous n'avez qu'un muletier, señora ; vous devez avoir besoin d'un cuisinier ou d'un valet de chambre... J'ai bien des qualités, allez !

JUANA

J'ai besoin pour le moment d'un guide, et voilà tout.

LAZARE

Quelle chance vous avez, señora ! c'est moi qui faisais les courses de l'hôtellerie ; il n'y a pas, d'ici à Huescas, un caillou, une bruyère que je ne connaisse.

JUANA

C'est bon. Venez, alors.

LAZARE

Tout de suite ! Pour combien de temps me prenez-vous, señora ?

JUANA

Mais pour le temps que je mettrai à me rendre à ma destination.

LAZARRE

La señora va-t-elle loin ? Pardon, je ne suis pas curieux ; c'est un affreux défaut ! mais, pour vous conduire, je crois qu'il est nécessaire que je sache où vous allez.

JUANA

Mon ami, je vais au château de Tormenar.

LAZARE

Hein ?

JUANA

Eh bien, est-ce que vous ne m'avez pas entendue ?

LAZARE

Carai ! si j'ai entendu ! je crois bien !

JUANA

Alors, venez.

LAZARE

Oh ! non, non, señora, je ne vais pas.

JUANA

Et pourquoi ?

LAZARE

Parce que l'on ne va pas au château de Tormenar, señora ! parce que les honnêtes chrétiens ne prononcent pas ce nom-là comme un autre.

JUANA

Cependant, si j'ai affaire au château, moi...

LAZARE

Au château qui n'est pas habité, au château qui est en ruine, au château qui ne loge que des reptiles et qui n'héberge que des fantômes ! vous avez affaire là-dedans, señora ?

JUANA

Mon cher ami, je voulais donner une piastre pour le guide ; mais, d'après ce que vous me dites, j'en donnerai dix.

LAZARE

Vous en donneriez cent, vous en donneriez mille, que je n'irais pas au château de Tormenar. (À part.) Qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? Brrr !...

JUANA

Bien ; je trouverai des serviteurs moins désintéressés que vous et plus braves.

LAZARE

Essayez ! Voulez-vous que je vous aide à en trouver ? Vous allez voir !... Hé ! señores et señoras ! hé ! chrétiens ! hé ! païens ! hé ! tout le monde ! (On accourt de divers côtés.) Voilà madame qui a besoin d'un guide pour faire une petite course et qui offre dix piastres. Qui en veut ?

TOUS

Moi ! moi ! moi !

LAZARE

Attendez ! Seulement, la petite course aboutit au château de Tormenar.

TOUS

Oh !...

LAZARE

Voyons, ne vous disputez pas comme cela à qui ira, c'est embarrassant pour madame... (À Juana.) Qu'est-ce que je vous ai dit, hein ?

JUANA, à part

Mon Dieu ! mais il m'attendra, il m'accusera, il croira que j'ai manqué à ma parole.

LAZARE

Il faut que ce soit joliment impossible pour que je n'y aille pas, pour que je reste une heure de plus dans cette baraque !

## Scène VI

Les mêmes, Rozo, Petra, Botaro.

ROZO

Qu'est-ce que tu dis, Lazare ?

LAZARE

Le maître !

JUANA

Vous êtes le maître de cette hôtellerie, señor ?... Vous ne partagez probablement pas les superstitions de tout le monde ? Vous me donnerez bien un guide pour aller à Tormenar.



ROZO

À Tormenar ! sainte Vierge !

BOTARO

À Tormenar ! Jésus !

JUANA

J'irai seule, alors.

ROZO

Señora, ne faites pas cela ! Et, d'ailleurs, vous ne le feriez pas : les mules elles-mêmes refusent de monter au château maudit.

JUANA

J'irai à pied.

ROZO

Vos petits pieds, señora, seraient déchirés avant que vous eussiez fait la moitié du chemin.

JUANA

Hélas ! ne passera-t-il pas sur cette route un homme qui puisse obliger une pauvre femme ?

LAZARE

Écoutez, señora ! prenez-moi toujours à votre service, et, demain matin, au jour, je vous aiderai à chercher un homme très-brave qui vous mène à Tormenar... (À part.) Il y en aura au moins pour un an à chercher.

### Scène VII

Les mêmes, Gilbert, voyageurs et voyageuses,  
puis la Moresque.

VOIX, au dehors

Holà ! hé !

BOTARO

Ah çà ! beau-père, on ne nous laissera donc pas tranquilles ?

ROZO

Va voir, Lazare, va leur expliquer...

LAZARE

Maître Rozo, si j'avais encore le droit de faire vos commis-

sions, je m'empresserais de vous obéir...

GILBERT, en dehors

Hé ! là ! ouvrira-t-on ?

ROZO

Qui êtes-vous ?

GILBERT

Vous le voyez bien, pardieu ! nous n'avons pas l'air de voleurs, je suppose ?

ROZO

Mon gentilhomme, si vous étiez des voleurs, vous voyez que nous sommes ici en nombre pour vous recevoir.

GILBERT

Eh bien, puisque nous sommes d'honnêtes voyageurs, et que vous êtes là tant de fainéants occupés à ne rien faire, ouvrez-nous la porte.

LAZARE

Il s'exprime très-bien, ce gentilhomme, n'est-ce pas, señora ?... Un peu d'accent...

ROZO

Inutile de vous ouvrir, señor voyageur ; il n'y a plus de place dans l'hôtellerie.

GILBERT

Quelle plaisanterie ! nous sommes ici à peu près une douzaine, huit cavaliers et quatre dames, qui avons formé une petite caravane pour faire plus d'effet sur les chemins. Douze personnes à loger, voilà grand'chose pour votre hôtellerie qui ressemble à une caserne !

BOTARO

Oui, seigneur, douze personnes, c'est peu ; mais nous sommes déjà soixante-sept ici.

LAZARE

Dont un marié.

GILBERT

Oui, mesdames, oui, ils ouvriront, ne vous inquiétez pas... Monsieur l'hôte ! hé ! le petit gros, là-bas, approchez un peu...

Ces dames me font observer que le ciel se couvre, que l'orage menace, et qu'elles n'ont pas la moindre envie de passer cette nuit dehors.

LAZARE, regardant le ciel

Pas même la ressource dire : « À la belle étoile ! »

ROZO

Ces dames feront comme elles pourront, mon gentilhomme ; mais elles n'entreront pas ici : nous y étouffons déjà... Et puis je marie ma fille, et nous désirons rester en famille. Ainsi, bonne chance ! et allez avec Dieu, señor voyageur !

GILBERT

Ah ! c'est comme cela ! vous ne voulez pas nous ouvrir la porte ?

ROZO

Mais non ; c'est mon droit.

GILBERT

Il faut, alors, ôter votre enseigne, qui se balance là, au bout d'une corde. Attendez, je vais la décrocher pour vous.

(Il tire un coup de pistolet.)

ROZO

Señor cavalier !

BOTARO

Vous violez la propriété !

LAZARE

Je parie que c'est un Français. Dites donc, seigneur Botaro, voilà un beau coup de pistolet, hein ! Si ce monsieur tirait dans un homme, c'est bien plus gros qu'une ficelle.

ROZO

Voulez-vous vous retirer, seigneur ? Je suis alcade en même temps qu'hôtelier, savez-vous cela ?

GILBERT

Oui ; mais vous êtes hôtelier en même temps qu'alcade. Ouvrez-nous la porte ! une fois, deux fois, trois fois !... Non ? Eh bien, messieurs, faisons le siège de la maison, et enfonçons ces mauvaises planches.

ROZO

Mais c'est affreux !

BOTARO

Au meurtre !

LAZARE, à Botaro

Dites donc, seigneur, en voici un qui va joliment souffler dans l'œil de votre femme !

BOTARO

Tais-toi, serpent !

ROZO

Mais défendons-nous ! mais chassons-les !

BOTARO

Sans armes ? Ces brigands-là ont des mousquetons, des pistolets...

LAZARE

Et la manière de s'en servir ! Je gage qu'à eux huit, ils vous tuent quinze hommes à la première décharge.

ROZO

Miséricorde !

GILBERT

Vous n'ouvrez pas ?... À l'ouvrage !

ROZO

Nous sommes perdus !

LAZARE

Comme c'est amusant de ne pas être de la maison !

GILBERT, enfonçant la porte

Ah ! la brèche est faite !... Mesdames, prenez donc la peine d'entrer... Venez, messieurs !... Bonjour, cher hôte ! Eh bien, vous voyez, soixante-sept et douze, cela ne fait que soixante-dix-neuf.

LAZARE

C'est incroyable comme il me plaît, ce voyageur-là... Oh ! encore une idée !

ROZO

Je vous jure, seigneur, que nous n'avons pas un coin, pas un

trou, pas une niche qui soit libre ; comptez-nous, seigneur : voilà ma fille et mon gendre, que j'ai l'honneur de vous présenter ; voici mes frères, mes sœurs, mes oncles, mes tantes...

GILBERT

Vos cousins, vos cousines et leur famille... (Apercevant la Moresque.) Oh ! oh ! voilà une étrange figure ! Est-elle aussi de votre famille ?

ROZO

Non, seigneur ; c'est une dame moresque qui loge ici depuis hier et que nous n'avons pas dérangée, comme vous pensez bien.

GILBERT, à part

Sombre visage !

LA MORESQUE, à part,  
les yeux fixés sur Gilbert

Il est beau !

GILBERT

Pas de place ! Enfin, comme vous vous y prenez poliment, on vous écoute... Pas de place, mesdames ! Comment faire ? Voyons, est-ce qu'il n'y a pas, dans les environs, une maison quelconque, une autre posada, un château, enfin un abri ?

BOTARO

Il y a bien un château, seigneur ; mais...

GILBERT

Mais quoi ?

ROZO

Vos bons pistolets, señor voyageur, ne vous suffiraient pas pour en sortir sain et sauf, même si vous les changiez en deux gros canons.

GILBERT

Bah ! qu'est-ce qu'il y a donc dans ce château ? un ogre ?

ROZO

Je ne sais pas ce qu'il y a, señor ; mais je sais que, lorsqu'on y va, on n'en revient plus.

GILBERT

Allons donc !

ROZO

Il y a trois ans, un homme a voulu y passer la nuit ; on l'a trouvé, le lendemain, sur les rochers, la tête fracassée, le cœur ouvert, mort, quoi !

GILBERT

Ah !

ROZO

L'an dernier, deux capitaines de la garnison d'Huescas sont montés par bravade à Tormenar ; c'est le nom du château, señor ; ils se sont endormis côte à côte : un jeune homme et un vieillard. Le vieillard est revenu, le lendemain, tout pâle, tout échevelé, fou ! Il avait, à son réveil, trouvé son compagnon mort et froid dans ses bras, avec une blessure béante à la gorge... Dame ! c'est vrai, tout le monde ici l'a vu.

JUANA

Mon Dieu !

LAZARE

Je l'ai vu enterrer... Brrr !

GILBERT

Eh bien, il y a, dans ce château, des voleurs, pardieu ! comme dans toute votre belle Espagne.

ROZO

Seigneur cavalier, l'homme d'il y a trois ans avait ses bagues aux doigts quand on a relevé son cadavre ; et, sur le jeune capitaine de l'an dernier, on a retrouvé sa bourse pleine et un médaillon d'une grande valeur.

GILBERT

Dites donc, messieurs, vous autres qui n'êtes pas du pays, est-ce que cela vous effraye beaucoup ?

UN VOYAGEUR

Pourquoi cela, comte ?

GILBERT

C'est que, si vous n'aviez pas plus peur que moi, nous irions voir à Tormenar... c'est Tormenar que vous dites ?... si l'on nous fracassera la tête à tous les huit, ou si l'on nous ouvrira les veines

du cou... Voyons, qu'en pense notre armée ? Nous avons seize pistolets, huit carabines, huit épées, des munitions pour cent coups à tirer ; allons-nous à Tormenar ?

LES VOYAGEURS

Allons à Tormenar !

LAZARE

Les imprudents ! (À Juana.) Dites donc, señora, il me semble que vous avez joliment trouvé votre affaire, et que voilà une belle occasion !

JUANA

Oui. (À Gilbert.) Seigneur cavalier...

GILBERT

Madame.

JUANA

Un mot, je vous prie.

GILBERT

Dix, s'il vous convient, señora.

JUANA

Vous plaît-il de m'écouter un moment à l'écart ?

GILBERT

Au fond de la terre, madame, si cela peut vous être agréable.

JUANA

Seigneur cavalier, vous êtes Français et gentilhomme ?

GILBERT

Je m'appelle Gilbert de Tiffauges, je suis Breton et honnête homme, madame.

JUANA

Monsieur, j'ai un service à vous demander. Vous allez au château de Tormenar ?

GILBERT

Oui, madame, de ce pas.

JUANA

Je vous supplie de vouloir bien m'emmener avec vous.

GILBERT

Quoi ! vous ne craignez pas... ?

JUANA

Avec de braves gens, seigneur ?

GILBERT

Mais vous avez entendu tout ce qu'a dit l'hôte.

JUANA

J'ai entendu ; je n'ai pas peur.

GILBERT

Vous êtes vaillante, madame, et nous serons bien heureux d'avoir une associée telle que vous ; les charmes de votre compagnie suffiraient, croyez-le bien... Que disait donc l'hôtelier des mauvaises rencontres qu'on fait à Tormenar ? Il me semble que, pour moi, la rencontre n'est pas mauvaise.

JUANA

Ah ! seigneur, voilà l'esprit de votre nation qui prend le dessus. Vous m'avez parlé tout à l'heure un langage que je comprenais mieux, et, pour que vous continuiez à me traiter de même, je n'ai qu'un mot à vous dire, j'en suis sûre.

GILBERT

Parlez, madame.

JUANA

Monsieur le comte, je suis Juana, la fille unique du marquis de Torillas. Mon père m'a mise au couvent des Annonciades d'Huescas, pour m'empêcher d'épouser don Luis de Figuerroa, que j'aime et à qui je suis fiancée devant Dieu. J'ai reçu de don Luis une lettre qui me donnait rendez-vous dans la montagne, à Tormenar, où il doit se rendre de son côté par des chemins détournés. J'ai écrit à don Luis que, partout où il irait, j'irais... Hier donc, je me suis enfuie du couvent avec l'aide de la supérieure, qui est mon amie, et je veux rejoindre à Tormenar, où il m'attend, mon fiancé, le plus noble et le plus beau des gentilshommes de la Catalogne, puis nous gagnerons le port le plus voisin. C'est pour aller en sûreté trouver don Luis, qui vous remerciera, monsieur, que je vous supplie de me conduire avec vous à Tormenar. Pure devant Dieu, je veux être respectée devant



les hommes ; j'ai parlé à un cavalier courageux et loyal ; m'a-t-il comprise ? puis-je espérer qu'il exaucera ma prière ?

GILBERT

Mademoiselle, j'ai, en Bretagne, une sœur que j'aime tendrement et qui m'aime de toutes les forces de son cœur, une compagne de mon enfance, une amie à toute épreuve, et je la crois heureuse, près de s'unir à un brave gentilhomme de notre pays ; mais, si elle court quelque danger, si elle se trouve dans quelque embarras, je prie Dieu pour qu'elle rencontre un dévouement aussi sincère, une protection aussi désintéressée, une amitié aussi respectueuse que celle que je vous conjure en ce moment de mettre à l'épreuve. Daignez accepter mon bras, mademoiselle ; s'il ne s'agit, pour mériter la reconnaissance de don Luis, que d'être pour vous un frère tendre et un appui solide, ce soir même, mademoiselle, don Luis me remerciera, je vous en donne ma parole !... Allons, messieurs, en route pour Tormenar !

JUANA

Soyez béni, monsieur ! je vous devrai mon bonheur.

LAZARE

Mon gentilhomme, vous êtes donc bien décidé à partir pour le château ?

GILBERT

Sans doute. Pourquoi cette demande ?

LAZARE

Monsieur, c'est que je cherche un maître et que vous me plaisez infiniment. J'entrerais donc volontiers à votre service ; mais voilà, si vous allez à Tormenar, et que vous n'en reveniez pas, j'aurai perdu ma place sans avoir été placé ; je serai veuf de mon maître, je veux m'épargner ce chagrin-là, et j'attendrai à demain que vous soyez revenu de Tormenar. Mais regardez-moi dès à présent comme votre serviteur ; vous aurez fait là une fameuse acquisition !

GILBERT

Mon ami, je n'ai pas besoin de domestique ; mais, si tu veux

absolument me servir, viens ! Tu recules ? tu es poltron ?

LAZARE

Poltron ! moi ? Allons donc ! j'ai peur des fantômes, voilà tout.

GILBERT

Tu n'es pas mon fait ; cherche une autre condition. Je veux, quand on m'aime, qu'on me suive partout, fût-ce en enfer !

LAZARE

Vous ne savez pas ce que vous perdez.

(Coup de tonnerre.)

GILBERT

Ah ! ah ! l'orage s'étend, il envahit le ciel. Hâtons-nous, messieurs ! En route pour le terrible château ! Mais, pour avoir l'esprit solide, il faut fortifier l'estomac... Maître hôtelier ! seigneur alcade !

ROZO

Mon gentilhomme !

GILBERT

Vous n'avez pas assez de chambres ; mais vous avez trop de poulets, de perdrix et de lièvres, trop de longues de veau et de poissons farcis ; emplissez-nous une manne de toutes ces bonnes choses ; chargez une mule de vins vieux ; nous payons, nous qui n'avons pas le malheur d'être des spectres.

ROZO

Mais c'est notre souper, señor.

BOTARO

Beau-père, mangeons moins, mais débarrassons-nous de ces hôtes bruyants.

ROZO, à ses domestiques

Obéissez à ce gentilhomme.

LAZARE

Quel dommage ! ils vont à la mort ; mais quel souper ils feront auparavant !

GILBERT

Vous êtes sûre, mademoiselle, que don Luis de Figuerroa est

arrivé le premier et qu'il vous attend ?

JUANA

Ma lettre lui donnait rendez-vous à huit heures, il en est neuf.

GILBERT, à l'hôtelier

Combien de temps faut-il pour arriver au château ?

ROZO

Une heure et demie ou deux heures, quand on marche derrière les mulets.

GILBERT

C'est une promenade, et nous arriverons avant la pluie. Allons, señora, dans une heure et demie, je rendrai mes comptes à votre beau fiancé... Adieu, seigneur alcade ! adieu, tous !

TOUS

Adieu ! adieu !

LAZARE

Dire que, dans deux heures, tous ces gens-là peut-être auront le cou tordu !

ROZO

Allons souper !

TOUS

Allons souper !

LA MORESQUE, à part, regardant Juana

Il te faut deux heures pour aller retrouver ton beau fiancé... Je l'aurai joint dans trois minutes !

(Elle disparaît.)

ACTE DEUXIÈME  
DEUXIÈME TABLEAU

*Au château de Tormenar. – Une vaste salle composée de colonnes encore solides, de grandes fenêtres ruinées, par lesquelles on peut apercevoir l'orage qui commence à gronder. Portes au fond et portes latérales. Vieux portraits avec cadres vermoulus. Ameublement gothique. Immense cheminée, que surmontent des armoiries sculptées.*

Scène première  
La Moresque, puis Gilbert, en dehors.

Au lever du rideau, la Moresque sort précipitamment d'une chambre à droite, et dont elle referme la porte, après avoir promené un long regard à l'intérieur. Onze heures sonnent à une horloge éloignée.

LA MORESQUE

Il était jeune ! il était beau !... Me voilà redevenue jeune et belle !

(On entend la voix des voyageurs, qui, pendant la fin de l'orage, gravissent les rochers de Tormenar.)

GILBERT, en dehors

Par ici, señora ! par ici !... Là ! bien... Encore deux marches.

LA MORESQUE

À l'an prochain, Gilbert !

(Elle s'envole par la fenêtre.)

Scène II

Gilbert, Juana, voyageurs et voyageuses, domestiques.

GILBERT

Eh bien, mais voilà une salle à manger magnifique !... Entrez, señora... Venez, messieurs ! Entrez, mesdames !

PREMIER VOYAGEUR

Ah ! superbe, en effet.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Oh ! la belle cheminée ! Voyez donc, rien n'y manque.

## TROISIÈME VOYAGEUR

Excepté du feu !

## PREMIER VOYAGEUR

Oui, c'est vrai, nous sommes un peu mouillés ; nous aurions besoin de nous sécher.

## GILBERT

Du feu ? Nous allons en avoir dans un instant. Le bois n'est pas rare ici, et nos domestiques doivent avoir des briquets... Arrivez ici, vous autres !... Les vieilles portes et les vieux meubles serviront de fagots et d'allumettes... Allons, ici, au milieu, les provisions de bouche... Ah çà ! mais que disaient donc ces imbéciles, que nous ne trouverions rien dans le château ? On y trouve de tout, au contraire, même des tables ! (Les domestiques apportent les provisions. Les uns mettent le couvert et allument des bougies, les autres font du feu.) Fameuse table, ma foi ! les douze pairs pouvaient en avoir une plus longue, mais ils n'en avaient pas une plus solide... (À Juana.) Ah ! pardon, mademoiselle, j'oublie toujours votre tristesse, ou plutôt je m'en souviens, et je voudrais la dissiper.

## JUANA

Vous avez entendu sonner onze heures comme nous entrons dans ce château ?

## GILBERT

Oui.

## JUANA

Eh bien, don Luis n'est pas encore arrivé !

## GILBERT

Oh ! quant à cela, il ne faut pas vous inquiéter : les chemins sont atroces ! l'orage en a fait des ravins et des fondrières. À douze que nous sommes, c'est tout au plus si nous avons réussi à les franchir ; songez combien un seul voyageur aura de peine.

## JUANA

Oh ! c'est aussi à cela que je songe, avec terreur même.

## GILBERT

Rassurez-vous ! D'ailleurs, don Luis ne viendra probablement

pas seul ; il se sera fait accompagner de quelque domestique.

JUANA

Notre secret n'est point de ceux que l'on confie à des étrangers ; non, don Luis n'aura rien dit à personne, don Luis viendra seul.

GILBERT

Tant mieux ! cela prouve que don Luis est un cavalier résolu, robuste et adroit. D'ailleurs, celui que vous avez choisi, señora, ne peut être un homme ordinaire.

JUANA

Don Luis est brave et porte une vaillante épée ; mais il y a des périls qui ne peuvent être combattus par l'épée.

GILBERT

Comment ! vous, mademoiselle, vous, si courageuse tout à l'heure contre le vent, contre l'éclair, contre la foudre, contre les dangers réels enfin, voilà que vous vous laissez aller à de chimériques terreurs ?

JUANA

Seigneur Gilbert, ce que je vais vous dire, pardonnez-le-moi : peut-être mon cœur n'avait-il qu'une somme de forces que la fatigue et l'orage ont épuisées ; peut-être cédaï-je en ce moment à l'influence invincible d'un pressentiment qui m'obsède ; mais autant j'étais résolue, ardente, joyeuse quand nous nous sommes mis en marche, et que j'ai cru que j'allais revoir don Luis, autant je suis abattue, inerte, triste à l'heure qu'il est.

GILBERT

Mais, il n'y a qu'un instant, vous riiez encore à mon bras, dans la montagne, quand la mule qui portait vos vivres, entraînée par le courant, a menacé, au rebours du miracle de Cana, de changer notre vin en eau !

JUANA

Oui, c'est vrai ; mais, depuis quelques minutes, tenez, au moment même où j'ai mis le pied sur le seuil de ce château, j'ai senti le froid de la peur envahir tout mon être ; je n'ose avancer,

je n'ose regarder autour de moi, je n'ose m'asseoir, je n'ose ou plutôt je ne puis respirer. Je suis pareille à ces malheureux oiseaux qui, en becquetant un grain, font tomber sur eux la trappe d'une cage ; il me semble, enfin, que si je prononce une parole, que si je fais un pas, que si je risque un geste, je vais faire choir sur ma tête quelque épouvantable malheur.

GILBERT

Oh ! señora, je maudis ces murailles noires, puisqu'elles vous inspirent de pareilles idées. Allons, allons, du courage ! Regardez-les bien en face !... Un peu humides, c'est vrai ; tapissées d'un grand nombre de toiles d'araignées, je le confesse ; mais d'honnêtes murailles, au fond, et qui tout à l'heure, aux clartés des bougies, à la chaleur d'un bon feu, au parfum d'un excellent souper, au bruit des assiettes et des verres, bruit dont elles sont désaccoutumées depuis longtemps, vont se dégourdir, s'égayer, revivre, et ne vous renverront plus que de gais échos et des présages hospitaliers. Allons, allons, asseyez-vous, et chassez toutes ces sombres idées.

JUANA

Vous êtes bon, monsieur le comte, et vous me traitez en sœur, comme vous me l'aviez promis. Oh ! que n'est-il déjà ici, mon cher don Luis, pour m'aider à vous payer ma dette !

(Les domestiques posent les bougies sur la table.)

GILBERT

Là ! voyez, grande illumination ! Ces reflets d'or vont s'échapper par les fenêtres et servir de guide aux voyageurs égarés dans la montagne.

PREMIER VOYAGEUR

Au moins, s'il y a ici des fantômes, on les verra.

GILBERT

Je crois peu aux fantômes, bien que Breton, enfant du manoir de Tiffauges et presque filleul de la fée Mélusine ; mais je crois beaucoup aux voleurs, aux bandits, aux assassins des sierras espagnoles, mais je crois beaucoup à l'audace, à la ruse de ces

messieurs. Je les soupçonne capables d'avoir assassiné ici des voyageurs et de ne leur avoir pas volé leur bourse afin d'accréditer dans le canton la présence de créatures surnaturelles.

PREMIER VOYAGEUR

Et dans quel but, comte Gilbert ? Dites-nous cela, voyons.

GILBERT

Parbleu ! dans le but de s'établir commodément au vieux château de Tormenar, qui règne sur des gorges presque inaccessibles ; dans le but d'en éloigner archers et alguazils, qui pourraient avoir l'idée de les troubler dans leurs opérations. Mais, avec nous, ces messieurs perdront leur peine ; nous allons mettre auprès de nous nos armes ; nous placerons une sentinelle à la porte, une autre à la fenêtre, et malheur à quiconque essaiera de nous faire peur ! Soyez donc bien rassurées, mesdames ; vous avez séché vos mantes à ce bon feu, le souper est prêt ; prenez place à la table, qui n'a pas trop mauvaise mine.

JUANA

Mon Dieu ! si, par un signal quelconque, on pouvait lui indiquer que nous sommes ici ?

GILBERT

Oh ! c'est bien facile ! (À un domestique.) Donne-moi ce cor.  
(Il sonne une fanfare.)

DEUXIÈME VOYAGEUR

Allons, à table, mesdames ! à table, messieurs !

GILBERT

Amis, veuillez laisser une place vide auprès de la señora... Vous savez pour qui, chère petite sœur.

JUANA

Merci !

GILBERT

Vous allez voir une chose, messieurs : c'est que les poulets de notre hôte vont nous sembler bien meilleurs ici que dans son hôtellerie.

PREMIER VOYAGEUR

Et le vin donc, comme il a gagné au trajet !...



GILBERT

Messieurs, nous sommes dans le pays de Sancho, dans le royaume des proverbes, et, vous le savez, les voyages forment la jeunesse. Señora, je vous en supplie, deux gouttes de ce vin... un morceau de ce pâté de lièvre...

JUANA

Impossible ! j'ai le cœur serré malgré moi. Ne vous occupez donc plus, je vous en prie, de ma sottise personne. Oh ! si vous saviez combien je m'en veux de jeter ainsi de la tristesse sur votre charmante collation !

DEUXIÈME VOYAGEUR

La señora est triste ?

JUANA

Non, monsieur, non !

PREMIER VOYAGEUR

Ce ne serait pas étonnant : l'aspect de Tormenar n'est pas précisément joyeux.

GILBERT

Le fait est que ce n'est ni Versailles ni Trianon ; mais enfin, on est à couvert.

TROISIÈME VOYAGEUR

Eh ! dites donc, il pleut là-haut.

GILBERT

En vérité, le châtelain n'a pas d'ordre ; il devrait faire recrépir les plafonds.

PREMIER VOYAGEUR

Dites donc, comte, est-ce qu'il est dans ce genre-là, votre château de Tiffauges ?

GILBERT

Un peu mieux clos, mais un peu plus sombre.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Il me semble que, pour un Breton, pour un filleul de Mélusine, comme vous disiez tout à l'heure, vous êtes bien incrédule à l'endroit des apparitions !

GILBERT

Oh ! non pas, au contraire ; peste ! je ne serais pas de mon pays. Seulement, je dis qu'il y a longtemps que je n'en ai vu.

PREMIER VOYAGEUR

Comment ! il y a longtemps ?

DEUXIÈME VOYAGEUR

Depuis combien d'années, comte ?

GILBERT

Hélas ! depuis que je suis homme, depuis que j'ai écarté de moi, à l'aide de cette froide et triste lumière qu'on appelle la raison, ces naïves et mystérieuses croyances de la première jeunesse.

TROISIÈME VOYAGEUR

Alors, vous croyez aux créatures surnaturelles, aux ondins, aux farfadets, aux sylphes, aux fées ?

GILBERT

Mais oui, sans doute. Pourquoi voulez-vous que la chaîne des êtres s'arrête justement à l'homme ?

TROISIÈME VOYAGEUR

Dame, je crois à ce que je vois et à ce que je sens : je crois à ce verre de vin parce que je tiens ce verre et que je bois ce vin ; mais je ne puis croire à ce que je ne sens pas, à ce que je ne vois pas.

GILBERT

Et vous avez tort, marquis... Il y a des animaux tellement imperceptibles, qu'on ne peut les voir qu'à l'aide d'un microscope inventé l'an passé, je crois ; eh bien, de ce que, depuis six mille ans, on ne voyait pas ces animaux faute d'un microscope, s'ensuit-il que ces animaux n'existent pas depuis six mille ans ? S'il y a des êtres infiniment petits, invisibles à cause de leur petitesse, ne peut-il pas exister des créatures invisibles à cause de leur transparence, et à qui Dieu, dont ils sont les messagers, permet quelquefois de revêtir la forme humaine pour nous révéler une joie ou nous avertir d'un malheur ? Oh ! marquis, n'allez pas rire de ces énormités-là. Chez nous, nous n'avons pas un paysan

qui ne possède son lutin, qui mêle le crin de ses chevaux ou la quenouille de lin de sa fille ; nous n'avons pas un meunier qui ne possède ses follets dansant sur les marais et sur les étangs, pas un pêcheur qui n'ait sa dame des eaux lui prédisant l'orage et le beau temps, lui disant quand il peut s'aventurer sur la mer ou quand il doit rentrer dans le port.

PREMIER VOYAGEUR

Et vous, qu'avez-vous au château de Tiffauges ? lutin, follet ou dame des eaux ?

GILBERT

Moi, j'ai la tapisserie de la fée.

TOUS

Qu'est-ce que c'est que cela ?

GILBERT

Oh ! c'est un de ces rêves de jeunesse dont je vous parlais tout à l'heure. Les châtelaines de Tiffauges ont l'habitude de mettre leur premier-né au jour dans ce qu'on appelle au château *la chambre de la Tapisserie*. Sur cette tapisserie sont représentées la fée Mélusine et toute sa cour. Eh bien, est-ce un rêve, comme je le disais tout à l'heure, est-ce une réalité ? quand j'étais enfant, couché dans mon berceau, et que les rayons de la lune entraient par l'immense fenêtre, à minuit, je me réveillais, et alors, à mon grand plaisir, je voyais descendre tous les personnages de la tapisserie : le joueur de musette faisait danser, au son de son instrument muet, de silencieux quadrilles dont on n'entendait pas les pieds résonner sur le parquet ; un chasseur poursuivait un cerf avec sa meute tout autour de la chambre ; les oiseaux s'envolaient et venaient me rafraîchir le visage aux battements de leurs ailes ; enfin, la fée elle-même venait à moi, toute blanche, toute pâle, toute souriante, et elle m'agitait doucement dans mon berceau en murmurant une chanson que j'ai bien certainement sue dans mon enfance, mais dont l'air et les paroles se sont perdues depuis dans le bruit et l'agitation de ce monde, tout de matérialisme et de réalité.

JUANA

Oh ! comme je crois à tout cela, moi !

PREMIER VOYAGEUR

En effet, chaque pays a sa superstition. Tenez, par exemple, j'ai voyagé en Épire, moi ; eh bien, les légendes changent avec le caractère des habitants, avec l'aspect du pays. Là, ce n'est plus la fée bienveillante, le follet inoffensif, le lutin railleur, non ! C'est la goule terrible, malfaisante, mortelle ; la femme spectre, revêtant l'apparence de la beauté, les formes de la jeunesse, pour mieux dresser ses pièges, et s'attaquant surtout aux jeunes hommes les plus beaux, les plus frais, dont elles boivent le sang avec délices !

JUANA

Horreur !

GILBERT

Si vous étiez Française, mademoiselle, vous connaîtrez, du moins par la traduction de notre ingénieux compatriote Galland, l'histoire d'une goule, laquelle avait épousé un beau jeune homme, qui, ne lui voyant manger pour toute nourriture que quelques grains de riz avec de petite baguettes d'ivoire, la suivit une nuit et la vit, à sa grande terreur, faire un de ces sanglants festins dont parlait tout à l'heure le marquis.

JUANA

Et vous avez vu une de ces créatures ?

PREMIER VOYAGEUR

C'est-à-dire, señora, que j'ai vu une femme qui passait pour telle.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Et c'était ?...

PREMIER VOYAGEUR

Une femme comme toutes les femmes, à peu près ; seulement, peut-être un peu plus grande, un peu plus pâle, un peu plus maigre que les femmes ordinaires, avec des yeux fixes et chatoyants comme ceux des hiboux.

GILBERT

Était-elle belle, au moins, avec tout cela ?

PREMIER VOYAGEUR

Oui, plutôt belle que laide, mais d'une beauté singulière cependant.

JUANA

Belle ! un pareil monstre !

PREMIER VOYAGEUR

Oh ! señora, détrompez-vous : ces dames sont fort coquettes ; elles ne prennent point au hasard l'homme à qui elles réservent le funeste présent de leur infernal amour... Celui qu'elles ne trouvent pas dignes d'elles, elles le laissent vivre ; mais qu'un homme soit beau, soit aimé d'une autre femme, jeune et belle, elles tressaillent de joie, car elles ont à la fois un homme à tuer et une rivale à désespérer. Alors, elles s'embusquent dans quelque solitude, elles guettent le passage de leur victime, l'endorment au murmure de leurs grandes ailes, et, quand il est endormi, dans un baiser mortel, elles aspirent son sang et sa vie ; puis, invisibles, elles assistent à la douleur de la fiancée, dont elles boivent les larmes avec une volupté égale à celle qu'elles ont eue à boire le sang.

JUANA

Seigneur ! seigneur ! par pitié, ne dites pas cela.

GILBERT

En effet, nous avons une lugubre conversation pour ces gens venus ici dans l'intention de se réjouir.

JUANA, prenant Gilbert à part

Seigneur Gilbert, je vous en supplie, allons au-devant de don Luis, ne fût-ce que jusqu'à la porte extérieure ; allons ! je meurs d'inquiétude et d'effroi. Je sais bien que vous allez me dire : « Contes d'enfants, rêves chimériques ! » Je vous le répète, j'ai peur pour don Luis ; j'ai peur pour mon fiancé, j'ai peur !...

GILBERT

Voyons, rassurez-vous, señora, et, croyez-moi, chassez l'inquiétude qui emplît de larmes vos beaux yeux. Certains voya-

geurs attendus n'arrivent pas à cause de l'orage qui a ravagé les chemins ; nous les verrons arriver demain à l'aurore, bien secs et bien roses, au souffle frais de la brise matinale. Ne trouvez-vous pas quelque chose de doux, d'ailleurs, à entendre ces histoires effrayantes auprès d'un bon feu qui rassure, en compagnie d'une troupe d'amis déterminés ? Au dehors, le vent siffle, les branches craquent, les oiseaux de nuit, effarés, s'entre-choquent dans les airs ; nous, ici, nous savourons le festin de noces de l'hôtelier, nous buvons à la santé de ceux qui nous sont chers, et, nous tenant par la main, nous défions lutins, voleurs, goules et vampires !

JUANA

Comte, je vous prie, allons au-devant de don Luis.

GILBERT

Faisons mieux : cette fenêtre donne sur la rampe qui conduit au château ; montons sur le balcon avec une torche. Appelons même, si vous voulez ; si don Luis est dans les environs, il faudra qu'il nous voie et nous entende.

JUANA

Oui, vous avez raison ; venez !

PREMIER VOYAGEUR

Souffririez-vous, madame ?

GILBERT

Non, marquis ; mais votre récit a impressionné la señora, et je la conduis jusqu'à cette fenêtre, pour lui faire respirer l'air frais de la nuit.

TROISIÈME VOYAGEUR

Diable ! il me semble qu'il n'y a pas besoin d'aller jusqu'à la fenêtre pour cela.

GILBERT, appelant par la fenêtre

Don Luis ! don Luis !

JUANA

Luis ! Luis !

TROISIÈME VOYAGEUR

La pauvre enfant a eu peur ! Dites donc, chevalier, qu'eût-ce

donc été si vous lui aviez raconté l'histoire du vampire ?

PREMIER VOYAGEUR

Comment ! vous avez vu un vampire ?

DEUXIÈME VOYAGEUR

Non, pas précisément ; mais...

TROISIÈME VOYAGEUR

Oh ! ne craignez rien, elle est sur la fenêtre et ne peut vous entendre ; vos dames sont braves comme des Bradamante ou des Clorinde.

GILBERT, appelant de nouveau

Don Luis ! don Luis !

JUANA

Luis ! Luis !

PREMIER VOYAGEUR

Vous n'avez pas vu un vampire ? Mais j'y tiens beaucoup, à votre vampire, moi : je voudrais le marier avec ma goule.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Je disais donc que je n'avais pas vu un vampire ; mais je logeais à Pern, dans une maison habitée par des juifs auxquels un vampire rendait visite ; ces juifs, banquiers et fort riches, avaient plusieurs filles et, entre autres, une adorable créature de seize à dix-sept ans : j'ai vu son portrait, et, en vérité, c'était merveilleux !

GILBERT

Don Luis ! don Luis !

JUANA

Luis !... Ah !...

PREMIER VOYAGEUR

Qu'y a-t-il ?

TROISIÈME VOYAGEUR

Rien, continuez ; c'est leur torche qui s'est éteinte.

JUANA

Ah ! mon Dieu, je me meurs !

TOUS

Continuez, continuez !

(Gilbert referme la fenêtre.)

DEUXIÈME VOYAGEUR

La nuit, quand tout dormait dans la maison, quand les lumières mouraient une à une, dès qu'on avait entendu sonner douze coups à l'horloge...

TROISIÈME VOYAGEUR

Tiens, voilà justement minuit qui sonne !

GILBERT

N'ayez pas peur, señora, je suis là.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Alors, un bruit pareil au bruissement du vent retentissait dans les escaliers, des feux sinistres et blafards couraient dans les corridors, et soudain, au dernier coup de l'horloge, la porte s'ouvrait lentement, et, pâle, livide, apparaissait le vampire... Ah !...

### Scène III

Les mêmes, lord Ruthwen.

TOUS

Qui êtes-vous ?

GILBERT

Que voulez-vous ?

RUTHWEN

Oh ! pardon, cent fois pardon, mesdames !... Excusez-moi, messieurs !... Vous me demandez qui je suis ?... Je suis un voyageur renvoyé, comme vous, de l'hôtellerie du señor Rozo, qui marie sa fille. On m'a appris là qu'une joyeuse compagnie avait monté bravement au château de Tormenar ; et, en effet, d'en bas, j'ai vu les fenêtres qui semblaient jeter des flammes. Ce que je veux ? Mais, puisque vous avez trouvé ici un bon gîte, je désire tout simplement que vous daigniez m'admettre parmi vous. J'apporte mes provisions et mes armes. Je suis lord Ruthwen, pair d'Angleterre, votre bien dévoué serviteur. Remettez votre épée au fourreau, messieurs ; et vous, mesdames, pardonnez-moi de ne point m'être fait annoncer ; mais je n'ai trouvé personne dans l'antichambre.



GILBERT

C'est à nous de vous demander pardon, milord ; mais votre arrivée ici, au milieu de ces ruines, était si inattendue... Rassurez-vous, Juana.

RUTHWEN

Oh ! mais je m'en veux effroyablement. Comment ! madame, c'est mon apparition qui vous fait ainsi pâle et tremblante ?

JUANA

C'est qu'en vérité, milord, votre arrivée coïncidait si étrangement avec l'histoire que l'on racontait ici...

RUTHWEN

Et quelle histoire racontait-on ?

GILBERT

Mais on parlait...

RUTHWEN

De quoi ?

TROISIÈME VOYAGEUR

D'un vampire, milord.

RUTHWEN

Ah ! ah ! d'un... ?

DEUXIÈME VOYAGEUR

Je disais qu'en Hongrie, il n'est pas rare d'entendre raconter les histoires les plus terribles.

RUTHWEN

Oui, certes ; mais il y a une chose plus rare, c'est de voir les héros de ces histoires. Moi aussi, mesdames, j'ai voyagé en Hongrie, et je n'ai jamais rien vu.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Mais enfin, ne vous a-t-on pas dit... ?

RUTHWEN

Vous plaît-il, mesdames, que nous parlions de choses plus gaies ?

JUANA

Oh ! quant à moi, je vous supplie.

GILBERT

Milord, permettez-moi d'abord de vous apprendre avec qui vous vous trouvez. M. le marquis d'Hecquerey, avec sa femme et ses deux filles ; M. le chevalier Marini ; et, quant à moi, milord, je suis le comte Gilbert de Tiffauges. Maintenant, milord, soyez le bienvenu. Vous avez, dites-vous, des armes ?

RUTHWEN

Voici.

GILBERT

Des provisions ?

RUTHWEN

Mon valet amène ici une mule qui les porte.

GILBERT

Mais je ne le vois pas !

RUTHWEN

Oh ! je l'ai laissé en arrière, se débattant avec l'animal ; c'est fort entêté, une mule, et celle-là sans doute connaissait la légende du château de Tormenar ; si bien qu'à toute force, elle ne voulait pas monter.

GILBERT

Mais votre domestique va se perdre, peut-être ?

RUTHWEN

Oh ! il n'y a pas de danger ; c'est un garçon du pays, que j'ai pris là-bas, à l'hôtellerie de maître Rozo. Il cherchait un maître, je l'ai engagé. Eh ! je l'entends !... Arrive, garçon ! arrive !

#### Scène IV

Les mêmes, Lazare.

LAZARE

C'est égal, m'y voici ! Eh bien, ma parole d'honneur, je ne savais pas qu'un homme pût être assez brave pour avoir tant peur sans en mourir !

GILBERT

Mais c'est ce poltron de Lazare.

LAZARE

Poltron ! et c'est ici que vous me dites cela !

GILBERT

Comment diable t'es-tu décidé à monter à Tormenar ?

LAZARE

Écoutez donc ! j'avais déjà manqué deux occasions : madame et vous. Qui ne risque rien n'a rien, je me suis juré de ne pas laisser échapper la troisième. C'est monsieur qui s'est présenté ; ce n'est pas celui qui me plaît le plus, non, je dois le dire ; mais c'est lui qui est venu le dernier... (Regardant autour de lui.) Ils y sont encore tous en bon état !

JUANA

Mon ami...

LAZARE

Ah ! c'est vous, señora ?

JUANA

Oui... Tu n'as vu que milord à l'hôtellerie ?

LAZARE

Je n'ai vu que milord à l'hôtellerie, oui, señora ; s'il en était venu un autre, je vous assure que je l'eusse choisi.

TROISIÈME VOYAGEUR

Mais vous ne buvez ni ne mangez, milord ?

RUTHWEN

Le froid m'a ôté l'appétit.

LAZARE

Tiens, que c'est drôle, que le froid lui fasse cet effet-là ! il me fait l'effet contraire, à moi. Bon ! voilà que je n'ai pas le même caractère que mon maître... Oh ! celui qui m'aurait dit que je souperais au château de Tormenar...

TROISIÈME VOYAGEUR

Mais enfin, qu'a-t-il donc, ce fameux château Tormenar ?

PREMIER VOYAGEUR

Quant à moi, il me semble que c'est un château comme les autres.

LAZARE

Oui, comme les autres !... Il est gentil, le voyageur !

DEUXIÈME VOYAGEUR

Absolument pareil ; un peu moins délabré peut-être, voilà tout.

LAZARE

Voilà tout ! Mais vous ne savez donc pas ce qui s'est passé au château de Tormenar ?

GILBERT

Ici ?

LAZARE

Oui, ici, dans la chambre même où nous sommes.

PREMIER VOYAGEUR

Ah ! messieurs, chacun de vous a raconté son histoire ; il faut que ce brave garçon nous raconte la sienne. Je parie tout ce qu'on voudra qu'elle ne sera pas si lugubre que la nôtre.

LAZARE

Moi raconter l'histoire du comte de Tormenar, ici, dans le château de Tormenar même ? Allons donc, jamais !

PREMIER VOYAGEUR

Pourquoi donc cela ?

LAZARE

Mais parce que je me sentais déjà presque mourir de peur quand je la racontais à deux lieues d'ici... et qu'en la racontant dans ce château, je craindrais de mourir tout à fait !

PREMIER VOYAGEUR

Allons, approche, et bois ce verre de vin.

LAZARE

Oh ! pour cela, oui, je ne demande pas mieux ; mais, pour l'histoire, non, non ! je ne me fais pas de ces tours-là, à moi-même... Ah ! je ne dis pas si j'avais deux ou trois verres de vin comme celui-là dans la tête.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Un second, mon ami, et à votre santé !

LAZARE

Vous me faites honneur !... Ah ! il n'y a pas à dire, voilà de joli vin ! Ça n'est pas de chez maître Rozo.

PREMIER VOYAGEUR

Si fait.

LAZARE

C'est de chez maître Rozo ?

TROISIÈME VOYAGEUR

Assure-t'en.

LAZARE

Il faut que je me sois trompé de pièce.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Eh bien, voilà que tu as bu tes trois verres de vin.

LAZARE

Vous croyez ?

GILBERT

Tu disais donc qu'il y a un comte de Tormenar.

LAZARE

Non, non, ce n'était pas un comte de Tormenar... Il y en avait trois.

PREMIER VOYAGEUR

Trois ?

LAZARE

Oui... Il y avait donc trois comtes de Tormenar... Voyez-vous, il y en a qui disent qu'il y a cinquante ans que cela s'est passé, d'autres disent qu'il y a mille ans, et puis d'autres qui disent que cela ne s'est pas passé du tout.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Mais enfin, à l'heure qu'il est, n'existe-t-il donc plus de comte de Tormenar ?

LAZARE

Mais qu'est-ce que cela vous fait, je vous le demande ?

PREMIER VOYAGEUR

Dame, quand on a été bien reçu chez les gens, on désire savoir si on les rencontrera un jour pour leur faire ses remerciements.

LAZARE

Ah ! vous n'en rencontrerez pas, soyez tranquille ; ou, si vous en rencontrez un, c'est un arrière-petit-cousin, un collatéral qui ne porte pas même le nom de la famille.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Enfin, pour en revenir à ces trois comtes ?...

LAZARE

Eh bien, je disais donc que chacun d'eux avait un château en Catalogne ; l'un des châtelains, le plus jeune et le plus scélérat, invita ses deux frères à souper chez lui ; c'était justement celui qui habitait le château...

TROISIÈME VOYAGEUR

Ah ! diable !

LAZARE

Tenez-vous beaucoup à savoir la fin de l'histoire ?

TOUS

Mais certainement, pardieu !

LAZARE

C'est que j'aimerais autant ne pas la dire.

TOUS

La fin de l'histoire ! la fin de l'histoire !

LAZARE

Le plus jeune et le plus scélérat des trois invita ses deux frères à souper ; il illumina le château comme pour un jour de fête, il prépara tout comme s'ils devaient venir...

GILBERT

Comme s'ils devaient venir ?

LAZARE

Oui ; mais il savait bien qu'ils ne viendraient pas, le gueux ! puisqu'il les avait fait assassiner sur la route !

RUTHWEN

Ah ! ah !... Mais savez-vous que votre histoire est charmante, mon ami ? Je suis bien aise de vous avoir pris à mon service ; quand vous n'aurez rien à faire, vous me raconterez de ces histoires-là.

LAZARE

Milord est bien bon !... Il les avait donc fait assassiner dans la montagne, et comme il était tout naturellement leur héritier, puisqu'il les avait fait assassiner, et leurs enfants avec eux, il hérita.

TROISIÈME VOYAGEUR

Vous aviez oublié la circonstance des enfants, qui était très-importante.

LAZARE

Je l'avais oubliée, c'est vrai ! Mais ça ne fait rien, puisque je m'en suis souvenu. Il hérita donc de trois châteaux.

PREMIER VOYAGEUR

De deux, mon ami, puisque le troisième était à lui.

LAZARE

C'est juste ; mais voilà qu'il lui arriva une chose...

TROISIÈME VOYAGEUR

Laquelle ?

LAZARE

Oh ! une mauvaise affaire tout à fait.

GILBERT

Voyons !

LAZARE

Voilà que, toutes les fois qu'il voulait se mettre à table, il trouvait un de ses frères qui était déjà à table avant lui ; voilà que, toutes les fois qu'il voulait se mettre au lit, il trouvait un de ses frères couché dans la ruelle.

RUTHWEN

Mon cher Lazare, je double vos gages.

LAZARE

Je remercie bien milord. Je sais encore beaucoup d'histoires comme celle-là, et, s'il veut, j'en puis apprendre d'autres.

RUTHWEN

Ah ! celle-là suffit, pourvu que vous l'acheviez.

PREMIER VOYAGEUR

Mais elle est finie, sans doute ?

LAZARE

Ah bien, oui ! le scélérat avait trois enfants, trois fils beaux et forts ; l'un étudiait à l'université de Salamanque, l'autre à l'université de Valladolid, et le troisième à celle de Coïmbre ; il les fit venir tous trois et résolut d'aller avec eux visiter les châteaux de ses frères, qu'il n'osait visiter seul.

TROISIÈME VOYAGEUR.

C'est concevable.

LAZARE

Au premier voyage qu'il fit dans l'un des châteaux, son fils aîné mourut. Du premier, il passa dans le second, et il y perdit son fils cadet. Il s'obstina alors à retourner dans le premier, il y laissa son troisième fils.

PREMIER VOYAGEUR

Mais, puisqu'il était averti, que diable allait-il y faire, dans cette galère ?

LAZARE

Oui, voilà, qu'allait-il faire dans ce château ?... Il paraît que c'est ce qu'il dit aussi ; de sorte que, n'osant retourner dans les autres, n'osant revenir dans le sien, il entra dans un couvent, où il avoua son crime, fit pénitence et mourut en odeur de sainteté. Depuis ce temps, les trois châteaux sont abandonnés, et quand, par hasard, des voyageurs s'y arrêtent pour passer la nuit, le lendemain, on en trouve toujours un ou deux de morts. C'est immanquable, cela !

RUTHWEN

En ce cas, messieurs, la mauvaise chance sera pour moi.

GILBERT

Pourquoi cela ?

RUTHWEN

Parce que je suis arrivé le dernier et que, d'habitude, c'est sur le dernier que cela retombe.

LAZARE

Mais non, mais non ; c'est moi qui suis arrivé... Un instant ! un instant ! Mon Dieu ! que je suis donc bête de me raconter à



moi-même des histoires qui me font des peurs pareilles.

GILBERT

Bravo ! bravo, Lazare ! tu as raconté à merveille. N'est-ce pas, messieurs ? n'est-ce pas, mesdames ?

TOUS, riant

À merveille ! à merveille, Lazare !

LAZARE

Ces messieurs sont trop bons ; ces dames sont trop bonnes.

GILBERT

Cependant tu as oublié une chose...

LAZARE

Vous croyez ?

GILBERT

Tu as oublié de nous dire pourquoi le collatéral, tu sais, l'arrière-cousin...

LAZARE

Oui, l'héritier.

GILBERT

Eh bien, pourquoi n'habite-t-il pas l'un ou l'autre de ces trois châteaux ?

LAZARE

Bon ! il n'a garde ! il sait qu'on a le cou tordu dès qu'on y met le pied, et préférablement les gens de la famille ; or, comme il est de la famille...

PREMIER VOYAGEUR

Il vit donc toujours ?

LAZARE

Dame, on le dit.

TROISIÈME VOYAGEUR

Et sait-on son nom ?

LAZARE

Attendez donc, je le savais ; il s'appelait, il s'appelait... J'y suis ; il s'appelait don Luis de Figuerroa.

JUANA

Don Luis de Figuerroa !... mon Dieu ! mon Dieu !

GILBERT

Malheureux !

LAZARE

Quoi donc ? Ah ! m'avez-vous fait peur, vous !

JUANA, à Gilbert

Vous l'avez entendu ! toutes les fois qu'un héritier de Tormenar touche le seuil d'un de ces châteaux, il meurt !

RUTHWEN

Monsieur le comte, je crois qu'il serait temps de s'occuper de chercher un endroit où ces dames pussent passer la nuit.

(Les voyageurs se lèvent. – Les domestiques desservent et emportent la table.)

GILBERT

Lazare !

LAZARE

Seigneur comte ?

GILBERT

Il y a des mantes et des couvertures sur les mules, n'est-ce pas ?

LAZARE

Oui, seigneur comte.

GILBERT

Eh bien, fais une distribution. – Chevalier, installez-vous avec ces messieurs dans la pièce voisine.

TROISIÈME VOYAGEUR

Très-bien.

GILBERT

Marquis !

PREMIER VOYAGEUR

Oh ! ne vous inquiétez pas de moi, ni de ces dames : nos gens nous ont trouvé et chauffé une espèce de petit salon.

GILBERT

À merveille ! vous, señora...

JUANA

Moi, monsieur, je passerai la nuit là, sur une chaise.

GILBERT

Oh ! non, impossible ! cette salle est ouverte à tous les vents (allant ouvrir une chambre à gauche), tandis que, tenez, là, en vérité, vous serez aussi bien que dans votre cellule d'Huescas ; vous reposerez jusqu'au jour, qui viendra dans deux heures.

JUANA

Que cette chambre est sombre ! on dirait un gouffre !...

GILBERT

Si vous le désirez, doña Juana, je resterai près de vous.

JUANA

Non, non, c'est de la folie... Je prendrai cette chambre, monsieur le comte.

RUTHWEN, saluant

Señora...

JUANA, tressaillant

Oh !...

GILBERT

C'est milord qui prend congé de vous, Juana.

JUANA

Milord !

GILBERT, à Ruthwen

Mais, vous, où vous logerez-vous ?

RUTHWEN

Oh ! ne vous inquiétez pas de moi ; je chercherai, je trouverai.

GILBERT

Eh bien, mes amis, voilà que nous avons passé l'heure des aventures fatales ; le sombre minuit a tinté sans amener d'autre catastrophe que l'arrivée d'un nouveau compagnon, le bienvenu parmi nous. Les voleurs semblent s'être résignés à nous laisser en possession du château, les goules ne se montrent pas, les vampires se cachent...

RUTHWEN

Adieu, mesdames ! Bonne nuit, messieurs !

GILBERT

À demain, mes amis ! à demain !

TOUS

Bonsoir ! adieu !

(Ils sortent.)

Scène V

Gilbert, Lazare, Juana, Ruthwen.

GILBERT

Bien, c'est cela ! dormons sur les deux oreilles, mais veillons des deux yeux.

LAZARE

Comme c'est amusant !

GILBERT

Eh bien, garçon, tu ne suis pas ton maître ?

RUTHWEN

Je le lui défends.

(Il sort.)

Scène VI

Juana, Gilbert, Lazare.

LAZARE

Comme il fait bien de me le défendre ! s'il me l'avait ordonné, je n'y serais pas allé.

GILBERT

Et pourquoi cela ?

LAZARE

Tiens ! je suis presque accoutumé à cette salle, il y fait clair, ou à peu près ; voulez-vous que j'aie me fourrer dans ces corridors sombres, pleins de chat-huants ou de chauves-souris ?

GILBERT

C'est bien, fais comme tu voudras... Voyons, ma chère Juana, voyons, ma petite sœur, vous rassurez-vous un peu ?

JUANA

Il le faut bien.

GILBERT

Vous savez bien que je suis là... Je vais me coucher sur mon

manteau près de la cheminée ; un soupir de vous, je l'entendrai.

JUANA

Merci, mon loyal, merci, mon généreux frère !

GILBERT

Priez pour moi ce soir, et, comme je suis sûr que mon autre sœur de Tiffauges, Hélène, en a fait autant, deux anges auront parlé de moi cette nuit au Seigneur... Suis-je heureux !

JUANA

Comme vous le méritez... Bonsoir, cher frère.

(Elle va à la fenêtre.)

GILBERT

Où allez-vous ?

JUANA

Le temps s'éclaircit, la nuit est belle, la lune va se lever bientôt.

GILBERT

Elle éclairera les voyageurs perdus dans la montagne et les remettra dans le bon chemin.

JUANA, regardant en dehors

Rien ! personne !

GILBERT

Du courage, Juana !

JUANA

Don Luis, mon amour !

GILBERT

Allons, ma sœur, voulez-vous rester avec moi près de ce feu ? Cela vous rassurera-t-il ? Ou bien aimez-vous mieux passer tranquillement la nuit dans cette chambre en songeant à don Luis ?

JUANA

En songeant à don Luis ?... Oui, vous avez raison, Gilbert. Adieu, mon ami !

GILBERT

Au revoir, voulez-vous dire ?

JUANA

Adieu ! Si vous voyez don Luis avant moi, dites-lui combien

je l'aimais, n'est-ce pas ?...

GILBERT

Oh !

JUANA

Combien je l'aime !

(Elle sort.)

Scène VII

Gilbert, Lazare.

GILBERT

Pauvre enfant ! son esprit est frappé. Il est vrai que cette absence est étrange... Il me semble qu'elle pleure.

LAZARE

Oui, monsieur ; je crois, en effet, que la señora pleure un peu ; cela lui fera du bien. Ah ! c'est comme moi, si je pouvais...

GILBERT

Pleurer ?

LAZARE

Non, rire.

GILBERT

Mais rien ne t'en empêche, parbleu ! ris tant que tu voudras.

LAZARE, essayant

Au fait, c'est impossible... Je crois qu'il me sera encore plus facile de dormir.

GILBERT

Eh bien, cherche un gîte, alors... Tiens, ce cabinet.

LAZARE

Ma foi, oui ! près de vous, comme cela, je le veux bien ; car vous m'allez beaucoup, vous. Je ne sais pas pourquoi vous me rassurez, vous, tandis que mon maître – je n'en dis pas de mal, pauvre cher homme ! – mais il ne m'inspire rien, ou plutôt, si ! il m'inspire quelque chose : il me fait peur. Que c'est bête de juger comme cela les gens ; c'est peut-être la crème... Vous dites donc qu'il faut se coucher ?

GILBERT

Dame, je crois qu'il est l'heure.

LAZARE

C'est juste, il est plus que l'heure... Il faut se coucher, oui, monsieur... dans ce cabinet...

GILBERT

Est-ce que tu as quelque chose contre ce cabinet ?

LAZARE

Non... D'ailleurs, moi, je m'accommode de tout... On dit que je suis poltron : dehors, oui, peut-être ; mais dans les maisons... (Chantant.) Jamais ! jamais ! jamais !

GILBERT

Allons, te décideras-tu ?

LAZARE

Monsieur, une bonne nuit je vous souhaite ! une bonne nuit, monsieur !

GILBERT

Merci ! Mais tu aurais aussi bien fait de ne pas me réveiller.

LAZARE

Allons dans ma petite chambre à coucher !... Dans ma jolie petite chambre à coucher... (Il entre. On l'entend pousser un cri.) Ah !...

GILBERT

Imbécile ! que diable fais-tu donc ?

LAZARE, reparaissant, très-pâle

Monsieur ! monsieur !...

GILBERT

Que veux-tu encore ?

LAZARE

Monsieur, il y a quelqu'un dans ma chambre !

GILBERT

Allons donc !

LAZARE

Monsieur, je vous assure...

GILBERT

Tu te seras vu dans quelque vieille glace, niais !

LAZARE

Je me serais vu debout, en ce cas, monsieur ; mais c'est quel-  
qu'un qui est couché, quelqu'un qui ne remue pas... Oh la la !

GILBERT

Prends ce flambeau.

LAZARE

Monsieur !...

GILBERT

Allons, éclaire-moi.

LAZARE

Ah ! Seigneur Dieu !

(Gilbert entre dans le cabinet, Lazare reste sur le seuil.)

GILBERT

Un cadavre !...

LAZARE

Ah !...

GILBERT

Te tairas-tu, malheureux !... Froid !... Il est bien mort !...  
Éclaire, te dis-je !

LAZARE

Jamais ! jamais !

GILBERT, prenant le flambeau  
et éclairant le cadavre

Un jeune homme !... souriant encore !... Une blessure à la  
gorge... Comme il est pâle !

LAZARE

Jésus Dieu !

GILBERT

Il faut cependant savoir qui ce peut être... Un portefeuille...  
une lettre... (Lisant.) « Je serai en même temps que toi à Tormen-  
nar. Ménage ta vie, mon fiancé : c'est celle de ta Juana... » Don  
Luis de Figuerroa, le dernier des Tormenar ! Il était venu le pre-  
mier au rendez-vous... Et cette pauvre enfant qui dort là, à côté de



ce cadavre ! Comment lui apprendre la fatale nouvelle ? Je la tuerai en parlant !

JUANA, dans sa chambre

Ah !...

GILBERT

J'ai entendu un cri... On dirait sa voix.

JUANA

Ah !...

GILBERT

Juana ! ma sœur !...

JUANA paraît, se soutenant à peine

À moi, Gilbert !... à... à moi !... je meurs !

### Scène VIII

Les mêmes, Juana, Ruthwen, puis tous les voyageurs.

GILBERT

Elle meurt !... Assassinée !... (S'élançant vers la chambre.) Oh ! malheur à celui...

(Il frappe de son épée Ruthwen, qui sort de la chambre.)

RUTHWEN

Ah !...

GILBERT

Lord Ruthwen, chez Juana !

RUTHWEN

Oui... au cri de la jeune fille, j'étais accouru... Je l'ai vue s'élançant hors de sa chambre ; je l'ai suivie pour la secourir ou la venger... Vous m'avez frappé, comte Gilbert... Je meurs !...

(Tous les voyageurs sont accourus successivement, et s'empressent autour de Juana.)

GILBERT

Mais l'assassin ?

RUTHWEN

Enfui !... par cette fenêtre sans doute.

GILBERT

Ô Juana !... ô milord !

RUTHWEN

Gilbert !...

GILBERT

Et c'est moi qui vous ai tué ! Oh ! mais non ! nous vous sauverons, n'est-ce pas ?

RUTHWEN

Tout serait inutile, je le sens.

GILBERT

Mon Dieu !

RUTHWEN

Écoutez !

GILBERT

Me voilà ! me voilà !

RUTHWEN

Éloignez tout le monde... Les moments sont précieux... il faut que je vous confie mes dernières volontés. (Gilbert fait signe qu'on s'éloigne.) Comte, dans la religion que je professe, il est d'usage que les morts soient déposés librement sur la terre, et non ensevelis dans des tombes... Jurez-moi qu'après ma mort, vous me porterez au penchant d'une montagne, exposé aux rayons de la lune naissante ; jurez-moi cela, comte, et je vous pardonne ma mort, et vous aurez fait pour moi tout ce que vous pouviez faire !

GILBERT

Je vous le jure !... Mais, en attendant, du secours ! du secours !

RUTHWEN

Inutile, la mort approche... Vous jurez ?

GILBERT

Je le jure !

RUTHWEN

Vous-même... la montagne... adieu !...

(Il meurt.)

GILBERT

Ah !...

LAZARE, à part

Déjà sans place !

## TROISIÈME TABLEAU

*Le penchant d'une colline hérissée de roches nues. –  
Nuit profonde. Vaste horizon sombre.*

Scène unique  
Gilbert, Ruthwen.

Gilbert arrive lentement, avec le cadavre de Ruthwen sur ses épaules. Il le dépose sur une roche saillante, le visage tourné à l'occident ; puis il s'agenouille un instant auprès du corps, et redescend le sentier. – Dès qu'il a disparu, la lune transparaît derrière les nuages ; un coin de son disque argente les saillies des rocs et les pitons de la montagne ; la clarté grandit et envahit peu à peu le cadavre et finit par monter jusqu'à son visage. – À peine la face est-elle baignée de cette lumière, que les yeux du cadavre s'ouvrent tout grands ; sa bouche sourit lugubrement. Lord Ruthwen se met sur son séant, puis se lève tout à fait, et, après avoir secoué ses cheveux au vent, il déploie de grandes ailes et s'envole.

RUTHWEN

Tu as tenu parole... Merci, Gilbert !

ACTE TROISIÈME  
QUATRIÈME TABLEAU

*À Tiffauges, en Bretagne. – La place du château.*

Scène première  
Hélène, Jarwick, puis Lahennée.

HÉLÈNE

Bonne nouvelle, grande nouvelle, Jarwick !

JARWICK

Oh ! je parie que mademoiselle aura reçu une lettre de M. Gilbert.

HÉLÈNE

Justement ! ainsi, tu comprends, Jarwick, sans perdre une minute...

JARWICK

Oui, il faut que tout le monde le sache !... Quelle fête cela va être dans le village, mon Dieu !... Et, sans être trop curieux, quand arrive-t-il, mademoiselle ?

HÉLÈNE

Aujourd'hui, mon ami !

LAHENNÉE, entrant

Aujourd'hui ? M. Gilbert arrive aujourd'hui ?

HÉLÈNE

Aujourd'hui ? ce matin ? Il m'annonce qu'il sera ici presque en même temps que sa lettre... Oh ! cher frère !

JARWICK

En ce cas, comme vous dites, il n'y a pas un instant à perdre ! (À la cantonade.) Hé ! les gars !... M. Gilbert qui arrive ! M. Gilbert qui arrive !...

(Il sort en courant.)

Scène II  
Hélène, Lahennée.

LAHENNÉE

Eh bien, mademoiselle, dites donc que vous n'êtes pas bénie du bon Dieu ! Vous attendez M. Gilbert depuis six mois, vous n'aviez pas de ses nouvelles ; lasse d'attendre, vous deviez vous marier demain, et voilà qu'il arrive aujourd'hui !

HÉLÈNE

Oui, tu as raison, c'était la seule chose qui manquât à mon bonheur... Il revient, et je vais être tout à fait heureuse !

LAHENNÉE

Mademoiselle a-t-elle quelques ordres à me donner ?

HÉLÈNE

Quels ordres veux-tu que je donne ?... Aussitôt que je l'apercevrai, je me jetterai dans ses bras... Quant à nos bons paysans, oh ! je suis bien tranquille ! dès que l'arrivée de mon frère va se répandre, nous les verrons accourir... Eh ! tiens, les voilà déjà ! entends-tu ?

LAHENNÉE

Vous ne faites rien dire à M. le baron de Marsden ?

HÉLÈNE

Si fait, mon ami, et tu préviens mon désir. Envoie quelqu'un lui annoncer que mon frère arrive ; qu'il vienne donc, puisque, demain, mon frère sera son frère. Je n'ai pas besoin de te recommander de choisir ton meilleur messager.

(Entrent des paysans et des paysannes qui se groupent au fond.)

LAHENNÉE

Oh ! soyez tranquille, mademoiselle !

Scène III  
Hélène, paysans et paysannes.

HÉLÈNE

Venez, mes amis ! (Les paysans et les paysannes descendent la scène.) Eh bien, vous savez ? Oui, puisque vous avez des fleurs

plein les mains.

UNE PAYSANNE

Et des fleurs des champs, encore ! Nous savons que c'est surtout celles-là que vous aimez.

HÉLÈNE

Oh ! les charmants bluets, et comme je vais m'en faire une belle couronne !

UN PAYSAN

Dame, mademoiselle, je n'ose pas vous offrir ces marguerites et ces boutons d'or : vous avez de si belles fleurs dans votre jardin !

HÉLÈNE

Donne, Yves ! donne ! Les fleurs qui poussent dans les jardins sont les fleurs des hommes ; celles qui poussent dans les champs sont les fleurs du bon Dieu !

TOUS, lui donnant des fleurs

Tenez, mademoiselle, tenez !

HÉLÈNE

Oh ! gardez-en pour mon frère.

TOUS

Oui, oui, pour monseigneur, à pleine jonchées !

HÉLÈNE

Oh ! c'est que c'est le vrai seigneur, lui ! le seigneur de nos cœurs, n'est-ce pas ? et il passe avant tous les autres... excepté toutefois avant le Seigneur Dieu... Vous savez, mes amis, les jours de retour sont des jours de fête ; non-seulement on ne travaille pas, mais encore on met ses plus beaux habits, et l'on danse... Eh bien, tantôt, nous danserons ici. Amenez tout ce qu'il y a de musiciens dans le village ; Lahennée se chargera des rafraîchissements.

UNE JEUNE FILLE, poussant un soupir

Ah ! mademoiselle !...

HÉLÈNE

Oui, je sais ce que tu veux dire, ma pauvre enfant... En rentrant chez toi, tu trouveras une robe neuve.

## LA JEUNE FILLE

Oh ! que Notre-Dame de Clisson veille sur vous, mademoiselle !

HÉLÈNE, à une autre jeune fille

Toi, Marguett, prends cette croix d'or, et dis à ton fiancé de te l'attacher au cou... Toi, garçon, des rubans neufs au biniou, tu entends ? et voilà une médaille d'argent pour ton chapeau.

TOUS

Quel bonheur ! Vive notre bonne comtesse ! vive notre chère comtesse ! vive la comtesse de Tiffauges !

HÉLÈNE

Oui, mes enfants ; merci, merci !

(Sortent les paysans et les paysannes.)

## Scène IV

Hélène, seule.

C'est bon, d'être aimée ainsi ! Chaque matin, quand je descends au parterre et que je vois Dieu me sourire dans un rayon de soleil ou dans le parfum des prairies, quand j'aperçois ces bonnes créatures qui s'inclinent devant moi comme ces fleurs, non pour me rendre hommage, Dieu merci, mais pour me dire de plus près qu'elles m'aiment, alors, si heureuse que je sois, je pense que tout mon bonheur n'est pas là ; je me dis que je suis bien plus riche encore de la joie que Dieu me promet que de celle qu'il me donne ; je me dis que mon frère va revenir, que je vais le revoir, qu'une longue suite de jours tranquilles m'est réservée auprès du cher compagnon de mon enfance, et que, si je désirais encore davantage... Ô mon Dieu ! vous avez été assez bon pour me donner, à côté de toutes ces félicités, la plus précieuse, l'amour !... Ô Georges ! Georges ! toi qui devines toutes mes pensées, toi qui vas au-devant de tous mes désirs, comment n'as-tu pas deviné que mon frère arrivait et que quelque chose manquerait à mon bonheur si tu n'étais point là quand je l'embrasserais ! (Voyant entrer Lahennée.) Eh bien, mon ami, as-tu envoyé chez le baron ?

Scène V  
Hélène, Lahennée.

LAHENNÉE

J'ai fait mieux : j'y ai été moi-même.

HÉLÈNE

Bon Lahennée !... Eh bien ?...

LAHENNÉE

Eh bien, mademoiselle, M. le baron n'est point au château.

HÉLÈNE

Il n'est point au château ! et où est-il donc ?

LAHENNÉE

Mademoiselle, un messenger est arrivé cette nuit de Nantes, à ce que l'on croit ; il a exigé que l'on réveillât M. le baron, qui, aussitôt réveillé, s'est levé, a fait seller son cheval noir, et est parti.

HÉLÈNE

Parti ! comment ! sans rien dire pour moi ?

LAHENNÉE

Si fait, mademoiselle : il a ordonné qu'on vous avertît qu'à midi sonnait, quelque chose qui arrivât, il serait au château. J'ai rencontré son domestique de confiance qui allait venir, afin de s'acquitter près de vous de la commission de son maître.

HÉLÈNE

Ah ! voilà qui me rassure un peu... As-tu dit qu'aussitôt qu'il sera de retour, on prévienne le baron de l'arrivée de mon frère ?

LAHENNÉE

Je l'ai expressément recommandé, mademoiselle.

HÉLÈNE

Et le domestique a dit qu'il serait de retour dans la journée ?

LAHENNÉE

Il a dit qu'il serait ici à midi sonnait.

HÉLÈNE

Allons, soit ! – Du bruit ?...



LAHENNÉE

Où cela ? Je n'ai rien entendu.

HÉLÈNE, remontant vers le château

Oh ! j'ai entendu, moi... – Serait-ce mon frère ? Lahennée, courons !

LAHENNÉE

Oh ! c'est inutile, mademoiselle ; j'ai placé sur les tours des sonneurs de trompe, et, si c'était M. Gilbert, vous entendriez de fameuses fanfares !

HÉLÈNE

Qu'est-ce donc, alors ?

## Scène VI

Les mêmes, Jarwick.

JARWICK

Mademoiselle ! mademoiselle ! un messager qui dit qu'il vient d'Espagne, de la part de M. Gilbert.

HÉLÈNE

D'Espagne ! de la part de Gilbert !... Gilbert n'arriverait-il pas ?

LAHENNÉE

D'Espagne ? Mais je croyais que M. Gilbert avait quitté l'Espagne depuis longtemps ?...

JARWICK

Il a dit d'Espagne, d'abord, et ensuite d'autres pays ; mais je ne me souviens plus des noms qu'il a dits.

HÉLÈNE

Oh ! n'importe ! n'importe ! qu'il vienne !

## Scène VII

Les mêmes, Lazare, suivi de quelques paysans.

LAZARE, au fond

Oui, mes amis, d'Espagne, d'Égypte, de Grèce, de Dalmatie ; nous avons fait le tour du monde ! J'ai vu la mer Rouge, mes enfants, et je suis entré dans Jérusalem. Êtes-vous catholiques,

dans ce pays ?

TOUS

Sans doute ! certainement ! et bons catholiques même.

LAZARE

Eh bien, j'ai de l'eau du Jourdain dans une bouteille... (Apercevant Hélène.) Oh ! la belle demoiselle !

HÉLÈNE

Mon ami, vous venez de la part du comte Gilbert de Tiffauges ?

LAZARE

Et vous êtes mademoiselle Hélène, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE

Oui, mon ami... Eh bien, mon frère, où est-il ? que lui est-il arrivé ?

LAZARE

Mademoiselle, M. le comte serait ici avant moi, si, de ce côté-ci de Clisson, il ne lui était arrivé un petit accident.

HÉLÈNE

Un accident ! à mon frère ?

LAZARE

Non. Rassurez-vous : à son cheval.

HÉLÈNE

Mais mon frère ? il va bien ?...

LAZARE

Oh ! quant à lui, il doit aller à merveille.

HÉLÈNE

Et qu'est-il donc arrivé ?

LAZARE

Oh ! mademoiselle, c'est bien simple, ou plutôt, ce n'est pas simple du tout, puisque, à l'heure qu'il est, je ne comprends pas encore comment cela s'est pu faire... Il faut qu'on ferre bien mal les chevaux en Bretagne.

HÉLÈNE

Mais enfin, mon ami, voyons, que s'est-il passé ?

LAZARE

Mademoiselle, comme M. le comte était pressé d'arriver près de vous, et qu'à partir de Nantes, les chemins ne sont plus carrossables, à Nantes, nous avons pris la poste ; juste comme à Beyrout ! seulement, à Beyrout, c'était sur des chameaux.

HÉLÈNE

Et le cheval de mon frère ?

LAZARE

Mademoiselle, il n'avait pas fait un quart de lieue au delà de Clisson, qu'il était défermé des quatre pieds ; comprenez-vous cela ? Pas d'un, pas de deux : des quatre !... Alors, comme les fers du mien n'avaient pas bougé, il me dit : « Cours devant, et annonce mon arrivée à ma sœur, afin qu'elle ne soit pas inquiète ; moi, je retournerai à Clisson, et, en pressant mon cheval une fois qu'il sera en état, je serai à Tiffauges aussitôt que toi. »

HÉLÈNE

Ainsi, il va arriver ?

LAZARE

Oh ! mon Dieu, oui ! dans une demi-heure, dans un quart d'heure peut-être.

HÉLÈNE

Tant mieux !... Mais tu as chaud, mon ami ?

LAZARE

Oh ! c'est que j'ai rudement couru.

HÉLÈNE

Et cependant tu es pâle.

LAZARE

Pâle, vous croyez ?

HÉLÈNE

Mais oui ! et même on dirait que tu trembles.

LAZARE

Ah ! je tremble ?... Ma foi, oui ! je ne m'en étais pas aperçu.

HÉLÈNE

D'où vient, alors... ?

LAZARE

Ah ! je vais vous dire, mademoiselle, c'est que, nous autres Espagnols, nous sommes très-nerveux, et la moindre émotion que nous avons, ça nous prend sur les nerfs.

HÉLÈNE

Mais quelle émotion as-tu pu avoir ?

LAZARE

Une émotion désagréable, mademoiselle.

HÉLÈNE

Comment cela ?...

LAZARE

Oh ! mon Dieu, mademoiselle, en voyage, il arrive toujours quelque chose. Ainsi, par exemple, sur la route de Constantine, eh bien, nous avons rencontré un lion : émotion, vous comprenez ! Au bord du Nil, je jette des pierres à une espèce de tronc d'arbre qui gisait au soleil, le tronc d'arbre ouvre une large gueule ; c'était un crocodile : émotion ! En Circassie, nous sommes arrêtés par des bandits qui font feu sur nous : émotion ! toujours émotion !

HÉLÈNE

Ah ! mon Dieu ! vous serait-il arrivé quelque chose de pareil dans notre Bretagne, mon cher ami ?

LAZARE

Voilà ! j'avais mis mon cheval au trot pour être ici le premier, selon l'ordre de M. le comte, lorsque, arrivé à une lieue du château, à peu près, je vois qu'il me faut absolument passer par un chemin creux entre deux collines couvertes de genêts et de bois. Ce chemin creux était fort creux ; si creux, que je me dis : « Ça ne peut jamais être un chemin, je crains de me perdre et je vais m'arrêter. » Vous auriez fait comme moi, n'est-ce pas, vous autres ?

JARWICK

Non ; moi, j'aurais passé.

LAZARE

Ah ! tu aurais passé, toi ?

JARWICK

Sans doute, puisque le maître avait dit d'aller en avant.

LAZARE

Oui, je vais vous dire, et mademoiselle comprendra cela : la Bretagne n'est pas un pays gai ; ces forêts noires, ces bruyères rouges, ces étangs verdâtres, ces gorges rocailleuses, et puis la solitude, ça étonne quand on n'y est pas habitué... J'étais donc un peu étonné... Et puis je ne suis pas un malheureux, moi, madame : j'ai hérité de mon maître, de mon premier, c'est-à-dire de mon second. Le premier, c'était le père Rozo, qui ne veut pas qu'on souffle dans l'œil de sa fille... Le second était pair d'Angleterre, et il est mort, et bien malheureusement même, pour lui, bien entendu... pas pour moi, puisque je me suis trouvé son héritier... naturel...

HÉLÈNE

Mais, mon ami, il me semble que vous embrouillez deux histoires, et que, si cela continue, vous n'en finirez jamais.

LAZARE

Oh ! s'il n'y avait que deux histoires, mademoiselle, je m'en tirerais encore ; mais c'est qu'il y en a bien plus de deux !... J'en reviens donc au chemin creux. – J'avais ce diable d'argent, quand je dis de l'argent, c'est de l'or, qui sonnait dans ma valise : Dig ! dig !... dès que le cheval trottait. Je me dis : « Si des voleurs allaient l'entendre ! » Tout à coup, j'aperçois les branchages d'un buisson qui s'agitaient sur la colline à droite, et, au milieu des feuilles, je vois... je vois un visage couvert d'un masque, un masque affreux ! « Passe vite ! cria le masque, ou tu es mort ! » Mademoiselle, on ne dira pas que je suis peureux, moi... Mais mon cheval l'était : j'ai eu beau le retenir, il m'a emporté, voyez-vous, beaucoup plus vite qu'au trot.

HÉLÈNE

C'est étrange, ce que vous me dites là, mon ami ; il n'y a pas de voleurs dans le pays... Mais un ennemi de Gilbert, peut-être !... Ah ! Lahennée ! cela ne vous effraye-t-il pas ? Cet homme mas-

qué placé sur le chemin que doit suivre mon frère !... Vite ! vite ! mes amis, montez à cheval, armez-vous, accompagnez-moi, courons à sa rencontre ! Tu nous guideras, mon ami, tu nous montreras à quel endroit tu as vu cet homme masqué.

LAZARE

Mademoiselle, je ne demande pas mieux que de vous accompagner ; mais serait-il possible que, auparavant, je misse en sûreté ma valise et mes effets... c'est-à-dire ceux de mon défunt maître, le pair d'Angleterre ?

HÉLÈNE

Oh ! pense-t-on à cela quand mon frère est en danger ?

(Fanfares en haut du château de Tiffauges.)

LAHENNÉE

Le voilà, mademoiselle, le voilà !

HÉLÈNE

Ah ! lui, mon Dieu !

(Les fanfares redoublent.)

LAHENNÉE

Entendez-vous ? entendez-vous ?...

### Scène VIII

Les mêmes, Gilbert, du fond.

GILBERT

Hélène ! ma sœur chérie !...

HÉLÈNE

Mon frère bien-aimé !... Ô mon Dieu, soyez béni !

GILBERT

Dieu me pardonne, mais il me semble que tu pleurais, ma sœur.

HÉLÈNE

Oui, d'inquiétude d'abord, et, maintenant, je pleure de joie.

GILBERT

Tu étais inquiète ? Aurais-tu donc entendu... ? Mais non, la distance est trop grande... et tu ne peux savoir...

HÉLÈNE

Nous avons reçu ton messenger.

GILBERT

Lazare, oui ; mais lui non plus ne peut savoir...

LAZARE

Monsieur, il faut toujours s'attendre à quelque chose en ce monde.

HÉLÈNE

Mon Dieu ! aurais-tu donc rencontré cet homme masqué ?...

GILBERT

Comment sais-tu... ?

HÉLÈNE

Le même qu'a aperçu Lazare ?

LAZARE

Oui, mon ennemi !

GILBERT

Ton ennemi, mon pauvre Lazare ? Je crois qu'il m'en voulait plus qu'à toi.

HÉLÈNE

Il t'a attaqué ?

GILBERT

Tu vas voir... À une lieue d'ici, tu sais, dans ce chemin creux, coupé de rochers et de buissons...

LAZARE

Hein ! que vous disais-je ?

GILBERT

Malgré mon impatience, j'avais été obligé de mettre mon cheval au pas. Tout à coup, j'aperçois une femme, une de nos Bretonnes, pauvre, courbée, et qui semblait demander l'aumône... Je m'avance vers elle quelques pièces de monnaie dans la main, j'arrête mon cheval ; alors, cette femme me saisit par mon manteau, m'attire vivement à elle, et je crois, Dieu me pardonne, qu'elle m'a embrassé !

HÉLÈNE

C'est étrange !

GILBERT

Oui ; mais ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est qu'au moment même où elle me courbait si brusquement, un coup de feu se faisait entendre, et une balle sifflait à mon oreille. Si cette femme ne m'avait pas fait faire ce mouvement, j'étais donc mort.

HÉLÈNE

Mon Dieu !

LAZARE

Voilà ce qui m'attendait si mon cheval ne m'eût pas emporté... Et pas de femme pour me faire baisser la tête, à moi.

GILBERT

Mon premier mouvement fut de me redresser et de pousser vers le bois ; mais la femme prononça ce seul mot : « Fuis ! » et elle frappa la croupe de mon cheval d'une branche de bruyère... Aussitôt mon cheval s'emporta, franchissant roches, buissons, fossés. Un second coup de feu partit ; mais, de celui-là, je n'entendis même pas la balle ; il eût fallu être l'éclair pour me suivre, la foudre pour m'atteindre.

HÉLÈNE

Et cette femme qui t'a sauvé, qu'est-elle devenue ?

GILBERT

Je ne sais. Je me suis retourné : mais elle avait disparu.

HÉLÈNE

Oh ! nous la ferons chercher, Gilbert, et, pour ce bienfait involontaire, nous la ferons heureuse et riche jusqu'à son dernier jour.

GILBERT

Bonne sœur !

HÉLÈNE

Mais je te trouve pâle, fatigué... As-tu donc souffert ?

GILBERT

Oh ! dans un voyage d'une année, chère sœur, il arrive tant de choses !

HÉLÈNE

Mais rien qui t'ait fait tort ou qui t'ait déplu, n'est-ce pas ?



GILBERT

Non, chère Hélène, non !

HÉLÈNE

À la bonne heure !... Veux-tu rentrer ? As-tu faim ? Le déjeuner t'attend.

GILBERT

Je n'ai pas faim, merci. Laisse-moi un peu respirer l'air natal, voir le ciel de la patrie. Devant ces prés silencieux, au murmure de ces bois odorants, sous la tiède caresse de notre pâle soleil, laisse-moi, chère sœur, laisse-moi oublier et me ressouvenir.

HÉLÈNE

Oui, mon frère !... Lahennée, mon frère reste ici et demande à être seul un instant. Ce garçon que tu m'as envoyé est à ton service, Gilbert ?

GILBERT

Oui et non. Il s'est attaché à moi par affection.

LAZARE

Oh ! oui, ça, par pure affection, on peut bien le dire.

HÉLÈNE

En effet, si j'en crois ce qu'il a dit, il est riche ?

GILBERT

Un maître qu'il avait est mort.

HÉLÈNE

Oui ; et mort malheureusement, m'a-t-il dit.

GILBERT

Oui ; par accident, chère sœur.

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu ! comment cela ?

GILBERT

Chère sœur...

LAZARE

Il s'est pris le cou dans une porte, et il en est mort ; voilà tout...

HÉLÈNE

Que dit donc cet homme ?

GILBERT

Rien !

LAZARE

En sorte que sa vaisselle, ses habits, son linge et son argent, n'est-ce pas, monsieur le comte ? me sont revenus par héritage, quand il est tombé aux trois quarts mort au coin de cette porte fatale. « Hélas ! a-t-il dit, je n'ai pas le temps de faire un testament ; mais voilà mon valet Lazare, un digne garçon, un honnête garçon, la perle des domestiques, et qui m'a servi fidèlement pendant... pendant... qu'il m'a servi... Eh bien, à ce fidèle serviteur, je laisse tout ce que je possède, avec le regret de ne pas posséder davantage. » (Gilbert regarde Lazare.) Je n'entendais pas très-bien ce qu'il disait, mais je suis sûr qu'il doit avoir dit cela... ou à peu près, quand M. le comte le tenait dans ses bras.

HÉLÈNE

Comment ! il est mort dans tes bras, Gilbert ?

GILBERT

Oui, ma sœur, oui... Mais assez sur ce sujet, Lazare.

LAZARE

Monsieur m'a dit que, si, au bout de six mois, il n'y avait pas de réclamation, l'héritage m'appartenait... Il y aura six mois cette nuit... A-t-on réclamé, monsieur le comte ?

GILBERT

Non ! prends donc et laisse-moi.

LAZARE

Oh ! monsieur, comme j'avais raison de vous aimer ! Me voilà riche, monsieur ; je cesse d'être votre domestique, mais je serai toujours votre ami.

HÉLÈNE, aux paysans

Allez, mes enfants, allez !

LAHENNÉE

Pardon, monsieur le comte, mais c'est que mademoiselle avait dit que le retour de M. le comte devait être un jour de fête, et si, cependant, M. le comte était triste...

GILBERT

Non, mes enfants, non ! je suis joyeux, au contraire, on ne peut plus joyeux.

LAHENNÉE

Oh bien, alors, tout ira à merveille ! Venez, mes amis, venez ! je vous emmène, mais pas pour longtemps.

(Il sort, avec les paysans.)

Scène IX

Hélène, Gilbert.

HÉLÈNE, regardant son frère, qui reconduit  
les paysans en les saluant de la main

Il est triste ! il est pâle !... Oh ! que je suis contente, à présent, que Georges ne soit point ici ! j'aime mieux l'annoncer à Gilbert.

GILBERT

Viens t'asseoir, chère petite sœur ! ange gardien de Tiffauges !... toi dont les prières font fleurir les prairies et germer les moissons ! toi qui m'aimes !

HÉLÈNE

Comme peut aimer une sœur unique.

GILBERT

Pauvre Juana ! elle avait été ma seconde sœur pendant toute une soirée !

HÉLÈNE

Plaît-il, Gilbert ?

GILBERT

Moi ? Je n'ai rien dit !

HÉLÈNE

Non, peut-être ; mais il y a une larme dans tes yeux !

GILBERT

Ne sais-tu pas, Hélène, que l'on pleure de joie aussi bien que de douleur ? Non, tu te trompes, ma sœur, je suis le plus heureux des hommes... N'ai-je pas tout ce qui constitue le bonheur ? n'es-tu pas heureuse toi-même ? et le reflet de ta félicité ne vient-il pas rayonner au plus profond de mon cœur ?

HÉLÈNE

Ma félicité, oui, tu dis vrai, Gilbert ; même avant ton arrivée, j'étais heureuse ! Dieu te ramène, et ma félicité est maintenant immense, infinie comme sa bonté.

GILBERT

Oui, je comprends : tu es décidée à rendre enfin heureux ce cher Philippe, notre ami d'enfance, celui que ma plus douce espérance t'a toujours destiné.

HÉLÈNE

Mon frère !

GILBERT

En effet, il me semble que cette fête, dont parlent toutes ces bonnes gens, respire comme un parfum de fiançailles.

HÉLÈNE

Tu ne te trompes pas ; seulement...

GILBERT

Seulement, Philippe est absent, en voyage, il va revenir, tu l'attends ?...

HÉLÈNE

Mon frère, je n'attends pas Philippe ; Philippe n'es pas en Bretagne.

GILBERT

Et où est-il donc ?

HÉLÈNE

Je ne sais...

GILBERT

Pourquoi parti ?...

HÉLÈNE

Parce qu'il y a trois mois, mon frère, je lui ai avoué, en loyale Bretonne, que je ne l'aimais pas.

GILBERT

Tu n'aimais pas Philippe ?

HÉLÈNE

Non, mon frère ; je m'étais méprise au sentiment que j'appelais amour : c'était de l'amitié, Gilbert, et rien de plus...

GILBERT

Eh bien ?...

HÉLÈNE

Eh bien, Philippe m'a serré la main, s'est incliné en passant devant moi, et il est parti. Nous n'avons plus entendu parler de lui depuis ce jour.

GILBERT

Oh ! mon Dieu ! Mais c'est toi qui te trompes, peut-être ?... Pourquoi n'aurais-tu pas aimé Philippe, le plus charmant et le meilleur de tous les hommes ? Chère sœur, tu ne sais pas ce que c'est que l'amour, et, dans ton ignorance, tu l'appelles amitié.

HÉLÈNE

Non, mon frère, non !... Je sais aujourd'hui la différence qu'il y a entre l'amitié et l'amour.

GILBERT

Toi ?...

HÉLÈNE

Oui ; quelqu'un me l'a fait comprendre en me disant qu'il m'aimait.

GILBERT

Oh ! ma sœur ! es-tu bien sûre ?...

HÉLÈNE

Ne t'irrite pas, mon Gilbert. Oh ! j'ai bien lutté, va !... j'ai bien essayé de me soustraire à cette toute-puissante influence qui, depuis cinq mois, me domine et m'absorbe tout entière. Oh ! si tu savais les efforts que j'ai faits pour aimer Philippe ! Mais mon cœur ne m'appartenait plus, ma volonté était à un autre, mes paroles changeaient de sens en traversant mes lèvres, ma pensée elle-même me trahissait !... J'invoquais à mon aide l'image de Philippe : une autre image m'apparaissait, triomphante et exclusive !... Que te dirai-je, Gilbert ? Mes jours se sont passés et mes nuits se sont consumées dans une contemplation unique ; tout a disparu autour de moi, broyé, fondu, effacé dans cette passion dévorante ! Enfin, écoute et juge ! Moi qui avais tant pleuré ton absence, je ne pleurais plus en songeant à toi ; moi qui avais

passé tant de jours à regarder la route de Nantes, par laquelle tu devais revenir, j'ai passé ma vie à regarder les tourelles du château qu'habite Georges... C'est alors que je t'ai écrit de revenir, de revenir tout de suite, sans perdre un instant ; car je ne comprenais plus, je me sentais devenir folle, sans pouvoir me retenir sur la pente vertigineuse de la folie. Je t'ai écrit de revenir, je te fixais une époque : demain ! Car, si tu n'étais pas revenu avant demain, tu m'eusses trouvée mariée ! mariée, mon cher Gilbert, sans avoir eu ta main pour me conduire à l'autel ! Et, maintenant, vois, mon frère, vois si jamais j'ai pu aimer ainsi Philippe ! dis-moi si c'est bien là ce qu'on appelle de l'amour ?

GILBERT

Tu m'épouvantes ! Et tu es aimée, au moins ?

HÉLÈNE

Je le crois !

GILBERT

Et celui que tu aimes ?

HÉLÈNE

Oh ! ne crains rien, Gilbert : digne de moi, digne de nous ! C'est un bon gentilhomme, riche et honoré.

GILBERT

Du pays ?

HÉLÈNE

Non ; mais qui, depuis cinq mois, s'est établi dans le pays.

GILBERT

Son nom ?

HÉLÈNE

Le baron Georges de Marsden. Je le crois d'origine écossaise.

GILBERT

Jeune ?

HÉLÈNE

Il me serait difficile de dire son âge ; je lui crois de trente à trente-cinq ans.

GILBERT

Et de sa personne, comment est-il ?

HÉLÈNE

Oh ! tu devines que je le trouve beau !

GILBERT

Le baron de Marsden !...

HÉLÈNE

Oh ! ne te préviens pas d'avance contre lui. Je sais que tu lui en veux, au fond, d'avoir chassé de mon cœur ton ami d'enfance, le pauvre Philippe... Hélas ! ce n'est ni sa faute ni la mienne. Tu ne repousses pas cette douce croyance de la sympathie et de la recherche des âmes ?... Sois donc généreux, Gilbert, et ne regarde pas avec colère celui que tu dois appeler ton frère... Et, si tu trouves son visage un peu pâle, son front un peu sombre, plains-le ; car il est triste, dit-il, et il ne souffre que d'un excès d'amour pour moi.

GILBERT

Et Hélène me promet-elle, à son tour, d'aimer celle qu'elle doit appeler sa sœur ?

HÉLÈNE

Comment, frère ?

GILBERT

Écoute ! Je te pardonne d'autant mieux que j'ai moi-même besoin de pardon : j'ai commis le même crime que toi.

HÉLÈNE

Tu aimes ?

GILBERT

Oui.

HÉLÈNE

Ah !... Comment est-elle ?... Dis-moi : jeune, blonde, brune, charmante ?

GILBERT

Dix-sept ans, blonde, charmante, oui.

HÉLÈNE

Et on la nomme ?

GILBERT

Antonia.

HÉLÈNE

Est-elle Italienne, Espagnole ?

GILBERT

Dalmate... Je suivais la route d'Almira à Spalatro, quand nous fûmes attaqués par des bandits. Blessé en me défendant contre eux, je fus transporté dans une villa voisine. Là demeuraient Antonia et sa mère ; Antonia, plus belle que tu ne peux l'imaginer, sous ses habits de deuil...

HÉLÈNE

De deuil ?...

GILBERT

Oui, car elle venait de perdre son père, sinon tu m'eusses revu avec elle... Chère Hélène, tu m'eusses revu marié, j'eusse attendu la fin de ce deuil près d'elle, c'est-à-dire dans un paradis où il ne manquait que toi, Hélène, quand j'ai reçu ta lettre qui me disait de revenir sans perdre une minute...

HÉLÈNE

Tu es revenu !

GILBERT

Vois si je t'aime ! Pour toi, j'ai quitté Antonia ; mais j'ai promis de retourner près d'elle. Dans six mois, son deuil sera fini, et Antonia pourra devenir ma femme !

HÉLÈNE

Eh bien, nous irons tous à Spalatro. C'est moi qui remplacerai les voiles noirs d'Antonia par la robe blanche de la fiancée. Oh ! c'est un grand voyageur que le baron de Marsden ! comme toi, il a parcouru l'Espagne, l'Égypte, la Syrie, et je crois, cher Gilbert, que ce fut un de ses moyens de séduction que de pouvoir me parler des lieux où tu étais.

GILBERT

Et quand pourrai-je le voir, ce baron de Marsden tant aimé ?

HÉLÈNE

À midi... Mais veux-tu que je l'envoie chercher ?

GILBERT

Oh ! midi sonnera bientôt. Tu sais que je n'ai pas besoin de



montre ici : je suis le soleil et je sais où il mène la journée à chaque pas qu'il fait. Vois-tu ? il éclaire en ce moment le toit de la chapelle : quand il aura atteint l'extrémité du clocheton, midi sonnera. Et puis, regarde, voici nos paysans, garçons et filles, qui arrivent en grande pompe, ménétriers en tête... Attends ici, Hélène, et, pour quelques minutes, contente-toi d'avoir seul, à ton côté, celui qui a tout quitté pour revenir à toi.

HÉLÈNE

Oh ! méchant frère !

Scène X

Les mêmes, Lazare, Lahennée, paysans ; puis Ruthwen.

LAZARE

Monsieur Gilbert !

GILBERT

Ah ! c'est toi, Lazare ?

LAZARE

Monsieur le comte, dites-moi, je vous prie, pendant que ces paysans vont danser, ne pourriez-vous pas me prêter quelque homme de plume qui puisse m'écrire un inventaire de tout mon héritage et dresser le contrat d'une acquisition que je veux faire ?

GILBERT

Une acquisition ?

LAZARE

Oui.

GILBERT

En Bretagne ?

LAZARE

Décidément, le pays me plaît. Je suis dégoûté de l'Espagne. – Vous savez pourquoi, n'est-ce pas ? – Ici, les filles sont jolies, les maisons ont des portes et des fenêtres ; je veux acheter une maison et une femme.

GILBERT

C'est bien. Va trouver mon intendant Lahennée, et il fera ce que tu demandes ; mais si tu veux me faire plaisir, Lazare, ne me

parle ni de l'Espagne ni de ton héritage.

LAZARE

Ah ! oui, je comprends !... Tenez, c'est cette petite maison qui est là-bas au soleil, et cette grande fille qui est ici à l'ombre.

HÉLÈNE, à part

Allons, le voilà retombé dans sa rêverie. Et Georges qui avait promis d'être ici à midi.

UN DOMESTIQUE, annonçant

M. le baron de Marsden.

HÉLÈNE

Le voilà !... Sois bon pour lui, Gilbert !

GILBERT

Oh ! ne crains rien, ma sœur ! (Gilbert et Ruthwen vont au-devant l'un de l'autre, les paysans qui les empêchaient de se voir s'écartent tout à coup, et ils se trouvent face à face.) Mon Dieu !

HÉLÈNE

Qu'as-tu ?

GILBERT, à part

C'est lui !

RUTHWEN

Bonjour, monsieur le comte.

HÉLÈNE

Gilbert !

GILBERT

Vous êtes le baron de Marsden ?

RUTHWEN

Et votre bien dévoué serviteur, comte.

HÉLÈNE

Qu'a donc Gilbert, Georges ?

RUTHWEN

Le souvenir d'une aventure qui s'est passée entre nous, peut-être...

HÉLÈNE

Vous connaissez donc mon frère ?

RUTHWEN

Oui.

HÉLÈNE

Tu connaissais le baron de Marsden, mon frère ?

GILBERT

Hélène, Hélène, éloigne tout le monde, et permets que je dise deux mots à monsieur.

HÉLÈNE

Tu sais ce que tu m'as promis, Gilbert !

GILBERT

Oui, sois tranquille ! (Tout le monde s'éloigne de Ruthwen et de Gilbert, qui restent seuls sur le devant de la scène.) Vous m'excuserez, milord, car vous comprenez mon étonnement, n'est-ce pas ?

RUTHWEN

Oui, certes ! je suis la dernière de vos connaissances que vous vous attendiez à revoir.

GILBERT

Vivant ! vivant !

RUTHWEN

Sans doute ! Le regrettez-vous, comte ?

GILBERT

Vous que j'ai vu tomber tout sanglant ! vous que j'ai tenu expirant entre mes bras ! vous que j'ai couché mort sur le rocher !... Impossible ! impossible !

RUTHWEN

Pourquoi cela ? Est-ce la première fois qu'on a pris pour mortelle une blessure qui ne l'était pas ? et n'a-t-on jamais vu un évanouissement simuler la mort ?... Eh bien, j'étais blessé, j'étais évanoui, la fraîcheur du matin m'a tiré de ma léthargie ; je me suis levé, j'ai appelé : personne !... Aux premières cabanes de berger où j'ai frappé pour demander secours et m'informer de vous, on m'a dit que vous étiez parti précipitamment, en toute hâte. Où vous chercher ? Aller au hasard, c'était chanceux : le monde est grand !... J'ai donc commencé par me guérir, et comme j'étais sûr de vous retrouver chez vous, en Bretagne, quand vous

y reviendriez ; comme j'avais à vous remercier d'avoir suivi mes instructions, et, par conséquent, de m'avoir sauvé la vie ; car, sans vous, on m'eût brutalement étouffé sous la terre ; comme enfin mon bon génie me montrait sans doute ce chemin-là, je suis venu à Tiffauges, j'ai acheté une terre dans les environs, et j'ai attendu... Sur ces entrefaites, le bonheur... je suis trop reconnaissant à la Providence pour dire le hasard !... sur ces entrefaites, dis-je, le bonheur m'a fait rencontrer votre sœur ; je l'ai aimée et j'ai réussi à lui inspirer quelque estime ; je viens donc vous dire aujourd'hui : Comte Gilbert, est-ce qu'il vous gêne que je vive ? Mon frère, est-ce que vous refusez de me tendre fraternellement la main ?

GILBERT

Milord, vous vous appelez lord Ruthwen quand je vous ai connu à Tormenar : pourquoi avez-vous changé de nom ?

RUTHWEN

C'était le nom des cadets de notre famille ; mon frère aîné, lord Marsden, est mort et m'a laissé l'héritier de son nom et de sa fortune.

GILBERT

Vous avez raison, rien de plus naturel. Excusez-moi, milord ; je sens tout ce que mes questions ont de fatigant pour vous ; mais...

RUTHWEN

Oh ! achevez ! achevez !

GILBERT

Pourquoi avez-vous caché à Hélène que nous nous étions connus ?

RUTHWEN

D'abord, comte, notre connaissance a été courte ; puis, si courte qu'elle ait été, vous avez eu quelques torts envers moi ; celui de me tuer par exemple. J'ignorais ce que vous vouliez raconter, ce que vous vouliez garder pour vous de toute cette histoire, et, dans le doute, j'ai suivi le précepte du sage, je me

suis abstenu.

GILBERT

Étrange ! étrange !

HÉLÈNE, redescendant la scène

Eh bien, mon frère ?

RUTHWEN

Eh bien, mademoiselle, le comte, qui ne m'avait reconnu qu'un peu, m'a reconnu tout à fait, et il me permet de me prévaloir près de vous du titre de son ami.

GILBERT

Ah !

HÉLÈNE

Souffres-tu ? es-tu fatigué, Gilbert ?

GILBERT

Oui.

HÉLÈNE, à un domestique

La chambre de M. le comte ?...

LE DOMESTIQUE

Elle est préparée, mademoiselle.

GILBERT

Oh ! j'étouffe !

LA MORESQUE, en paysanne, bas, à Gilbert

Dors cette nuit dans la chambre de la Tapisserie !

GILBERT, à part

La mendiante à qui je dois la vie !

LA MORESQUE

Chut !

(Elle disparaît.)

RUTHWEN, à part

Une femme lui a parlé.

HÉLÈNE

Viens-tu, frère ?... Au revoir, Georges !

RUTHWEN

Bon repos, comte !

GILBERT, à part

Dans la chambre de la Tapisserie... Bien ! j'y passerai la nuit.

Scène XI

Ruthwen, Lazare.

RUTHWEN, après avoir regardé  
du côté où a disparu la Moresque

Disparue !

LAZARE, à lui-même

C'est bien cela, c'est mon compte !... Un nécessaire tout en vermeil d'or, valant à peu près trois mille francs ; trois mille livres en argent et bijoux, et trente mille livres à peu près en pièces d'or et en billets de banque d'Angleterre ; en tout, trente-six ou trente-sept mille livres... Joli denier, ma foi !... Parole d'honneur ! je donnerais bien dix réaux pour revoir l'ombre du défunt en face et lui dire : « Je te remercie, ombre de lord Ruthwen !... »

RUTHWEN, se retournant

Hein ?...

LAZARE

Ah !...

RUTHWEN

Ah ! c'est toi, Lazare ? Nous couchons ce soir au château de Tiffauges, mon ami.

LAZARE

Ah !

RUTHWEN

Porte mon nécessaire et mes malles dans ma chambre.

LAZARE

Ouf !

RUTHWEN

Et donne-moi ma bourse, afin que, demain, je puisse payer à tes camarades ma bienvenue au château de Tiffauges.

LAZARE

Miséricorde !...

RUTHWEN, à part

Je saurai quelle est cette femme et ce qu'elle lui a dit.

(Il sort.)

LAZARE

Je suis ruiné !...

### CINQUIÈME TABLEAU

*Au château de Tiffauges. – Une vaste chambre tendue d'une tapisserie représentant la fée Mélusine, avec un joueur de musette, un chasseur, l'oiseau sur le poing, des sylphes, des ondins, dans un riant paysage. – Au milieu de l'un des panneaux du fond, un grand cadre dans lequel est peint un des vieux barons de Tiffauges, appuyé sur deux chevaliers.*

#### Scène première

Mélusine, Gilbert, endormi dans un fauteuil.

La fée Mélusine se détache de la tapisserie  
et s'approche lentement de Gilbert.

MÉLUSINE

Il dort, et, comme lui, la moitié de la terre,  
Celle qui vit le jour et sommeille la nuit,  
Ferme ses yeux lassés, tandis qu'avec mystère  
L'autre moitié se réveille sans bruit.

Car de deux rois puissants, ô monde tu relèves :  
L'un se nomme le jour, l'autre l'obscurité.  
L'obscurité féconde est la mère des rêves ;  
Le jour stérile est roi de la réalité.

(Se tournant vers la tapisserie et s'adressant  
aux personnages qui y sont représentés.)

Le jour est détrôné : nous régnerons pour douze heures.  
Le monde de la nuit, mes frères, est à nous !  
Les mortels endormis nous livrent leurs demeures.  
Réveillez-vous, frères, réveillez-vous !

Réveille-toi, berger ! le jour, sous la charmillie,  
Avait de ta musette éteint le son joyeux ;

Mais, dans l'obscurité, ton champêtre quadrille  
S'éveille pour danser à pas silencieux.

Réveille-toi, chasseur, qui, sur ta main gantée,  
Portes le gerfaut blanc, fier nourrisson du Nord,  
Et qu'au bois la chouette exhale, ensanglantée,  
Son dernier cri sous le bloc qui la mord.

Sylphes emprisonnés dans la rose embaumée,  
Ondins enveloppés dans la vapeur des eaux,  
Salamandres roulant dans les flots de fumée,  
Follets mystérieux glissant sur les roseaux,

De la tapisserie hâtez-vous de descendre !  
La bruyère gémit et le roseau se plaint,  
Et l'âtre le plus pauvre a gardé, sous sa cendre,  
Du feu d'hier un reste mal éteint.

Te voilà, ma sœur chérie !  
Va joindre nos autres sœurs,  
Qui, là-bas, sur la prairie,  
Dansent en rond sur les fleurs !

Ondine à la tresse blonde,  
Aux bracelets de corail,  
Va chercher au fond de l'onde  
Ton beau palais de cristal !

À travers l'humide voile  
Étendu devant tes yeux,  
Tu verras briller l'étoile,  
Cette perle d'or des cieux.

Salut, rouge salamandre !  
N'as-tu donc aucun souci  
Du feu qui dort sous la cendre  
Au fond du foyer noirci ?

Pars, ma sœur, et, sur son aile,  
La brise t'emportera,  
Et la dernière étincelle



Sous ton souffle renaîtra.

Tu rallumeras la flamme  
 Dans le foyer consterné,  
 Comme Dieu rallume une âme  
 Dans un corps inanimé.

À vos jeux, compagnons ! la carrière est ouverte.  
 Sylphes, on vous attend sur la bruyère verte ;  
 Ondines, plongez-vous dans les eaux du lac bleu ;  
 Salamandres, jouez dans les replis du feu.

Hélas ! pour cette nuit, attristée et plaintive,  
 Loin de vous, mes amis, je resterai captive ;  
 Mais de mon abandon ne soyez point troublés ;  
 La terre, l'eau, le feu vous attendent ; allez !

(Les figures s'échappent de la tapisserie et disparaissent dans l'épaisseur des murailles. Mélusine se rapproche de Gilbert.)

Gilbert, te souvient-il de l'époque joyeuse  
 Où, de son nourrisson,  
 Mélusine berçait la couche harmonieuse  
 Avec une chanson ?

Cette chanson, Gilbert, était toujours la même ;  
 Mais à l'enfant il plaît  
 D'entendre murmurer par la bouche qu'il aime  
 Un éternel couplet.

Tu la savais, Gilbert, mais tu l'as oubliée,  
 La chanson d'autrefois  
 Ainsi qu'oublie un cor, la fanfare noyée  
 Dans la brume des bois.

C'est qu'en effet, depuis ces notes entendues,  
 Vingt ans sont écoulés ;  
 Depuis vingt ans, Gilbert, oh ! que d'heures perdues,  
 Que de jours envolés !

Dans cette même chambre, enfant, où ton doux somme  
 M'écoutait murmurer,

Aujourd'hui tu reviens, non plus enfant, mais homme,  
Et reviens pour pleurer.

Mais ne crains rien, mon fils ! je veille sur la flamme  
De ton printemps vermeil.  
Écoute, écoute bien ce que va dire l'âme  
Qui parle à ton sommeil.

(Elle va évoquer les portraits des barons de Tiffauges.)

Maintenant, hauts barons de la châteltenie,  
Chevaliers sans reproche, ancêtres de Gilbert,  
Sous les plis du velours ou l'acier du haubert,  
Vivez jusques à l'heure où la nuit est finie !

Nous sommes seuls, venez ! je vous appelle, vous !  
Les secrets effrayants de ce monde où nous sommes.  
Il nous est défendu de les apprendre aux hommes ;  
Mais Dieu nous a permis d'en parler entre nous.

Venez ! sur cet enfant, l'espoir de votre race,  
Sur Hélène, sa sœur, plane un sombre danger.  
Du malheur qu'en ces lieux apporte l'étranger,  
Nos voix l'avertiront comme un rêve qui passe.

Et l'ange de la nuit, veilleur silencieux,  
Qui ferme de son doigt les paupières lassées,  
Laissera pénétrer nos vœux et nos pensées  
Dans l'esprit de Gilbert, dont il a clos les yeux.

(Le tableau s'anime : le vieillard  
s'avance entre les deux chevaliers.)

## Scène II

Les mêmes, le vieillard, les deux chevaliers.

### LE VIEILLARD

Oui, le malheur descend sur le donjon antique ;  
Tu nous préviens, merci !  
Poussière réveillée, à ta voix prophétique,  
Nous voici ! nous voici !

MÉLUSINE

Sachez quel est cet homme à la figure sombre,  
 Quelle trame il ourdit.  
 Cet homme, ainsi que nous, est un enfant de l'ombre,  
 Mais un enfant maudit.

Même pour nos regards, sa nuit est trop profonde.  
 Dans quel morne dessein  
 Le Seigneur permet-il qu'il demeure en ce monde,  
 Immortel assassin ?

Nul ne le sait ; Dieu met ses plus blanches colombes  
 Dans sa fatale main,  
 Et l'on retrouverait sa trace par les tombes  
 Qu'il sème en son chemin.

(Gilbert s'agite douloureusement.)

Nulle vierge n'échappe aux meurtres qu'il entasse ;  
 Le hideux oppresseur  
 Brave les éléments et commande à l'espace...

GILBERT

Ô ma sœur ! ô ma sœur !

MÉLUSINE

Juana, sa victime, à peine est expirée,  
 Le spectre ravisseur,  
 Envolé du tombeau, retourne à la curée...

GILBERT

Ô ma sœur ! ô ma sœur !

MÉLUSINE

Hier, il voulut tuer notre fils dans la plaine ;  
 Car de son défenseur  
 Le sanglant fiancé comptait priver Hélène...

GILBERT

Ô ma sœur ! ô ma sœur !

MÉLUSINE

Prions, pour qu'à Gilbert Dieu tout-puissant inspire  
 Un généreux effort.  
 Ruthwen est un démon, Ruthwen est un vampire ;

Son amour, c'est la mort !

Maintenant, hauts barons de la châteltenie,  
Chevaliers sans reproche, ancêtres de Gilbert,  
Vous m'avez entendue, et ma tâche est finie.  
Dormez, sous le velours ou l'acier du haubert.

Quant à nous, avant peu l'aube va reparaître ;  
Vite, sylphes, ondins, salamandres, follets,  
Chasseur au blanc gerfaut, berger qui, sous le hêtre,  
Menez de fantasques ballets,

Accourez ! reprenez la place accoutumée,  
Sinon l'aube dehors vous surprendra confus.  
Vous savez, de la nuit ô troupe bien-aimée,  
Qu'où le jour est, vous n'êtes plus.

Le soleil va monter sous la voûte azurée ;  
Laissons au roi du jour l'empire ardent des cieux,  
Et que tout redevienne, en la chambre éclairée,  
Immobile et silencieux !

## ACTE QUATRIÈME

### SIXIÈME TABLEAU

*Une terrasse au château de Tiffauges.*

Scène première

Lazare, seul.

Hein ? quoi ?... Personne !... En voilà une idée à lui, de me donner rendez-vous ici, à trois heures du matin ! Un maître qui ne dort pas, un maître qui ne mange pas, un maître qui ne rit pas, et qui, quand on le croit mort, revient, et qui n'a pas de honte de reprendre à un pauvre diable de domestique tout ce qu'il lui avait donné ; car M. Gilbert a beau dire, je suis bien sûr que c'était un testament qu'il faisait en ma faveur quand il lui parlait tout bas dans les ruines de Tormenar... Et maintenant qu'il est revenu, à quoi m'occupe-t-il, je vous le demande ? Au lieu de me dire : « Lazare, mon bon Lazare, mon cher Lazare, je vois bien que la joie que tu as de me revoir te casse bras et jambes ; couche-toi, mon bon ami, repose-toi, dors !... » Non, il me faut courir de maisons en maisons après une vieille femme dont il ne veut pas me dire le nom, dont il ne veut pas m'indiquer l'adresse, dont il ne peut pas me donner le signalement... Ô Espagne ! ô maître Rozo ! ô Petra !... quand je pense que je suis réduit à regretter tout cela, jusqu'aux ruines de Tormenar !...

Scène II

Ruthwen, Lazare.

RUTHWEN

Lazare !

LAZARE, tressaillant

Milord ?

RUTHWEN

Eh bien, je te fais peur ?

LAZARE

Oh ! par exemple ! au contraire, milord !

RUTHWEN

Je t'ai vu tressaillir.

LAZARE

C'est que je n'attendais pas Votre Seigneurie.

RUTHWEN

Bon ! je t'avais donné rendez-vous ici.

LAZARE

Ça, je dois dire que c'est vrai. Je n'y serais même pas, ici, si vous ne m'y aviez pas donné rendez-vous.

RUTHWEN

Eh bien, as-tu trouvé la femme que je t'avais désignée ?

LAZARE

Milord, j'ai visité, les unes après les autres, toutes les maisons de Tiffauges ; il y en a quatre-vingts ; dans ces quatre-vingt maisons, il y a quatre-vingt-dix-sept femmes, dont trente-neuf vieilles ; j'ai lié conversation avec les trente-neuf vieilles, excepté cinq, dont trois sont idiotes et deux paralytiques. Pas une n'a parlé hier au comte Gilbert.

RUTHWEN

Mon cher Lazare, tu es un garçon plein d'intelligence.

LAZARE

N'est-ce pas, milord ?

RUTHWEN

Et qui me sert fidèlement.

LAZARE

Oh ! ça, oui.

RUTHWEN

Ce qui est d'autant plus beau de ta part, que je crois que mon retour t'avait contrarié d'abord.

LAZARE

Oh ! monsieur croit cela ?

RUTHWEN

Dame, c'est tout simple : tu me croyais mort, mon pauvre

Lazare, et, dans cette croyance, tu t'étais institué mon légataire universel.

LAZARE

Milord, c'est que...

RUTHWEN

Tu avais bien fait.

LAZARE

Ah ! milord avoue donc que, lorsqu'il parlait tout bas à M. Gilbert... ?

RUTHWEN

Oui, mon ami, c'était pour te laisser toute ma fortune.

LAZARE

Je le savais bien, moi.

RUTHWEN

Aussi, mon cher Lazare, je veux que ce retour, au lieu de nuire à tes intérêts, te soit profitable.

LAZARE

Vraiment ?

RUTHWEN

Les bons serviteurs sont rares, et l'on ne saurait faire trop pour eux. Tu es bon serviteur, Lazare, et je veux que tu t'enrichisses à mon service.

LAZARE

Oh ! monsieur, c'est une bonne idée que vous avez là.

RUTHWEN

Tu trouves ?

LAZARE

Je trouve, oui, monsieur, et j'ajouterai que le plus tôt sera le meilleur.

RUTHWEN

Eh bien, dans ce but, nous allons faire un marché, Lazare.

LAZARE

Volontiers, monsieur, s'il est bon pour moi.

RUTHWEN

Excellent !

LAZARE

Voyons le marché.

RUTHWEN

Chaque fois que je t'interpellerai devant quelqu'un et que tu affirmeras, chaque fois que j'interrogerai tes souvenirs et que tu seras de mon avis, s'il s'agit d'une chose frivole, je te donnerai une guinée, s'il s'agit d'une chose importante, je t'en donnerai dix.

LAZARE

Oh ! monsieur, vous aurez toujours raison, et comme vous êtes un homme sérieux, ce sera toujours pour des motifs graves.

RUTHWEN

Ainsi, tu acceptes ?

LAZARE

D'emblée, monsieur !

RUTHWEN

Alors, tu es de mon avis là-dessus ?

LAZARE

Oh ! tout à fait !

RUTHWEN

Eh bien, je commence donc à m'exécuter : voici une guinée.

LAZARE

Je crois que milord n'attache pas au marché que nous venons de conclure toute l'importance qu'il mérite.

RUTHWEN

Tu as raison, et voici dix guinées.

LAZARE, empochant l'argent

Merci, monsieur.

RUTHWEN

Ainsi donc, convention faite ?

LAZARE

Convention faite !

RUTHWEN

Mais aussi, chaque fois que tu ne seras pas de mon avis...



LAZARE

Mais puisque j'en serai toujours.

RUTHWEN

Lazare, on a sa conscience.

LAZARE

Vous croyez ?...

RUTHWEN

Chaque fois que tu ne seras pas de mon avis, selon l'importance de la discussion, tu me rendras une ou dix guinées.

LAZARE

Alors, dites donc, monsieur...

RUTHWEN

Tu hésites ?

LAZARE

Mais ! mais ! mais !...

RUTHWEN

Bien ! tu ne partages pas mon opinion, tu es libre ; mais... (il étend la main) tu sais...

LAZARE

Comment, monsieur, je ne partage pas votre opinion ? Mais, au contraire, j'en suis tout à fait, de votre opinion, et plutôt deux fois qu'une.

RUTHWEN

Alors, c'est convenu ?

LAZARE

Parbleu !

RUTHWEN

La comtesse Hélène ! Laisse-moi.

LAZARE

À l'instant, monsieur, à l'instant. (À part.) Décidément, j'avais des préjugés sur le compte de milord ; il a du bon !

(Il sort.)

## Scène III

Ruthwen, seul.

Si cette femme qui a parlé à Gilbert était un être humain, une créature naturelle, je l'eusse retrouvée depuis hier au soir.

## Scène IV

Hélène, Ruthwen.

RUTHWEN

Vous, Hélène ! Quel bonheur inespéré !

HÉLÈNE

Depuis combien de temps, à peu près, êtes-vous là, Georges ?

RUTHWEN

Mais depuis un quart d'heure, peut-être.

HÉLÈNE

Eh bien, chose étrange ! à peine y étiez-vous, alors, qu'au milieu de mon sommeil, j'ai deviné votre présence et me suis réveillée !... Ruthwen, je suis tentée de croire parfois qu'il y a en vous quelque chose de surhumain, et que cet amour que vous m'avez inspiré a quelque chose de magique et de merveilleux.

RUTHWEN

Alors, que dirai-je, moi, ma belle Hélène, moi qui, tous les jours, m'éveille avec l'aube, non pas à votre approche, hélas ! mais à votre souvenir ?

HÉLÈNE

De sorte que cette nuit... ?

RUTHWEN

Oh ! cette nuit, j'ai fait mieux que de m'éveiller, je n'ai pas dormi !

HÉLÈNE

Et pourquoi cela ?

RUTHWEN

Le sais-je moi-même ? Agité, fiévreux, je n'ai pas eu le courage de retourner chez moi.

HÉLÈNE

Comment cela ?

RUTHWEN

Non, j'ai passé la nuit dans le parc ; la brise me rafraîchissait ; je l'entendais venir, passer et fuir dans les arbres ; je lui jetais votre nom, et il me semblait qu'en s'éloignant de moi, elle répétait : « Hélène ! Hélène ! » Oh ! jurez-moi donc que rien ne pourra plus nous séparer !

HÉLÈNE

Et que voulez-vous qui nous sépare ?

RUTHWEN

Que sais-je, moi ! vous le savez, Hélène, plus on approche du bonheur, plus on doute. Démon fantasque et capricieux, c'est lorsqu'on étend la main pour le saisir qu'il nous échappe... Hélène, consolez-moi, je doute ; Hélène, rassurez-moi, j'ai peur !

HÉLÈNE

Mon frère, n'est-ce pas, Gilbert ?

RUTHWEN

Direz-vous encore que mes craintes n'étaient pas fondées ? Avez-vous vu l'accueil qu'il m'a fait ?

HÉLÈNE

Oh ! Georges, il ne faut pas lui en vouloir. Quoiqu'il m'ait toujours laissée libre de mon cœur, Philippe était son compagnon d'enfance, il l'aimait tendrement ; c'était à lui qu'il voulait remettre le bonheur de ma vie. Laissez-lui le temps de vous connaître, Georges, et il vous aimera comme il aimait Philippe.

RUTHWEN, souriant

J'en doute.

HÉLÈNE

Pourquoi ne vous aimerait-il pas ? Voyons ! est-ce que vous ne vous êtes pas franchement expliqués hier ?

RUTHWEN

Oh ! très-franchement, au contraire.

HÉLÈNE

Eh bien ?...

RUTHWEN

Il ne dépend pas toujours de nous d'aimer ou de haïr.

HÉLÈNE

Gilbert a l'âme tendre et généreuse ; il n'est pas difficile de lui inspirer de l'affection.

RUTHWEN

Oui, son caractère reçoit facilement les influences, vivement les impressions. Tenez, hier – n'avez-vous point remarqué cela vous-même ? – après le premier étonnement causé par ma présence, il était revenu à moi, nous nous étions serré la main, nous nous étions entendus ; eh bien, tout à coup, son air, son langage ont changé, et il s'est éloigné de moi ; il m'a tenu à distance par une froideur si étrange, que je n'ai plus su que lui dire. Quelqu'un lui avait dit un mot, un seul, et ce mot a suffi.

HÉLÈNE

Qui donc ?

RUTHWEN

Vous n'avez point remarqué cette femme ?

HÉLÈNE

Une femme ?...

RUTHWEN

Oui, qui paraissait âgée, et qui portait le costume d'une de vos Bretonnes.

HÉLÈNE

Non, je ne me souviens pas... Mais, attendez-donc, c'était la femme qui déjà lui a sauvé la vie, sans doute ?

RUTHWEN

Qui lui a sauvé la vie ?

HÉLÈNE

Oui, hier !

RUTHWEN

Hier ?...

HÉLÈNE

Oh ! en effet, c'est que, vous ne savez pas, Gilbert a failli être assassiné hier : un homme embusqué dans un chemin creux a tiré

sur lui deux coups de fusil, et, sans cette femme, il était mort ! Cette femme, il l'aura retrouvée hier. Eh bien, Georges, quelle mauvaise influence peut venir de ce côté ? quel conseil la vieille Bretonne peut-elle avoir donné contre vous à Gilbert ? Vous ne répondez pas ? Pourquoi ce sourire de doute sur vos lèvres ?

RUTHWEN

On a voulu assassiner votre frère, Hélène ?

HÉLÈNE

C'est étrange, n'est-ce pas ?

RUTHWEN

Oui, en vérité ; si étrange, que...

HÉLÈNE

Vous doutez ?

RUTHWEN

Tenez, chère Hélène, ne m'interrogez pas, cela vaut mieux.

HÉLÈNE

Mais non, au contraire, parlez.

RUTHWEN

En ce cas, raisonnons, belle et noble Hélène. Voyons, dites, qui peut avoir intérêt à la mort de votre frère, dans le pays ?

HÉLÈNE

Personne.

RUTHWEN

Lui connaissez-vous quelque ennemi ?

HÉLÈNE

Aucun !

RUTHWEN

Eh bien, alors, si personne n'a intérêt à sa mort, si vous ne lui connaissez aucun ennemi, croyez-vous sérieusement à cette tentative d'assassinat ?

HÉLÈNE

Gilbert l'a dit.

RUTHWEN

Oh !

HÉLÈNE

Et puis Lazare a aperçu l'assassin.

RUTHWEN

Lazare ?

HÉLÈNE

Oui, un homme masqué et armé d'un fusil.

RUTHWEN

Oh ! d'abord, chère Hélène, ne me citez jamais Lazare comme une autorité ; Lazare est poltron à avoir peur de son ombre ; en outre, il est Espagnol, c'est-à-dire superstitieux et visionnaire.

HÉLÈNE

Comment ! Georges, vous croyez que mon frère aurait imaginé... ?

RUTHWEN

Imaginé, non pas ; il est de bonne foi, et sans doute il croit avoir vu.

HÉLÈNE

Comment, il croit ?

RUTHWEN

Chère comtesse, avez-vous bien regardé votre frère depuis son arrivée ?

HÉLÈNE

Sans doute !

RUTHWEN

Avez-vous écouté avec attention toutes ses paroles ?

HÉLÈNE

Certainement !

RUTHWEN

L'avez-vous comparé avec ce qu'il était autrefois ?

HÉLÈNE

Pourquoi cela ?

RUTHWEN

Ah ! c'est qu'il me semble bien que vous auriez pu vous apercevoir...

HÉLÈNE

De quoi ?

RUTHWEN

Que vous eussiez dû remarquer...

HÉLÈNE

Achevez !

RUTHWEN

Quelque chose d'extraordinaire en lui.

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu !

RUTHWEN

Oh ! ne vous inquiétez pas ainsi... Sans doute, puisque vous, sa sœur, vous qui l'aimez, vous qu'il adore, puisque vous ne vous êtes aperçue de rien, c'est que le mal est moins grand qu'on ne me l'avait dit, d'autant plus que moi, à part cette histoire d'assassinat, j'ai trouvé sa conduite non-seulement assez naturelle, mais même assez raisonnable ; c'est qu'il y a du mieux, beaucoup de mieux même.

HÉLÈNE

Du mieux ! mais que voulez-vous dire ?

RUTHWEN

Je veux dire, chère Hélène, pardonnez-moi d'être, près de vous, le messenger d'une si triste nouvelle, je veux dire que votre frère a été fou !

HÉLÈNE

Fou ! Gilbert !

RUTHWEN

Oui ; mais il est guéri, vous le voyez, puisque vous ne vous en êtes pas aperçue, puisque je suis obligé de vous le dire.

HÉLÈNE

Oh ! Georges ! et à quelle cause attribuez-vous cette folie ?

RUTHWEN

À un accident terrible.

HÉLÈNE

Lequel ?

RUTHWEN

Gilbert a cru avoir tué un de ses amis.

HÉLÈNE

Oh ! mon Dieu, comment cela ? Un duel ?

RUTHWEN

Non, par erreur, sans le vouloir.

HÉLÈNE

Racontez-moi donc cela, Georges ; mais non, vous vous trompez, c'est impossible !

RUTHWEN

Cet ami, c'était moi, Hélène...

HÉLÈNE

Oh ! que me dites-vous là !

RUTHWEN

Toute la sainte et pure vérité... Nous étions en Espagne, dans un vieux château désert, où la tempête nous avait réunis, lui, moi et quelques voyageurs, pour trouver un abri ; nous dormions tous, quand les cris d'une jeune Espagnole nommée Juana nous réveillèrent. Des bandits s'étaient introduits dans le château. Je volai au secours de la jeune fille. Le comte Gilbert tira son épée dans les ténèbres, et m'en traversa la poitrine. Je m'évanouis... Depuis ce temps, votre frère est poursuivi par cette idée qu'il a assassiné un homme, et sa raison s'en est affaiblie ; dès qu'arrive la nuit, le monde se peuple pour lui de fantômes, de spectres, d'êtres surnaturels. Voilà d'où venait ma crainte de revoir votre frère, voilà ce qui me rendait hier si malheureux en sa présence, voilà ce qui le rendait si embarrassé vis-à-vis de moi.

HÉLÈNE

Oh ! mon frère bien-aimé !

RUTHWEN

Comprenez-vous, maintenant, Hélène, cette disposition malade d'esprit ? Votre mariage avec moi peut lui déplaire, et, alors, je suis perdu !

HÉLÈNE

Comment, perdu ?...



RUTHWEN

Sans doute ; s'il allait s'opposer à notre union, chère Hélène, auriez-vous le courage de résister à votre frère ?

HÉLÈNE

Vous savez que j'aime fidèlement, Georges, et que ma parole est sacrée. Voilà ma main. Eh bien, cette promesse ne vous suffit pas ?

RUTHWEN

Hélène, vous le savez, tout était convenu pour aujourd'hui ; il me semble que tout retard sera mortel à mon bonheur !

HÉLÈNE

Et pourquoi changerions-nous quelque chose à ce qui a été arrêté, Georges ?

RUTHWEN

Votre frère peut demander un délai...

HÉLÈNE

Pourquoi le supposer ?...

RUTHWEN

Mon Dieu ! qui peut répondre d'un esprit malade ?

HÉLÈNE

Écoutez, Georges, je veux vous rassurer tout à fait : fixez vous-même l'heure de la journée où vous deviendrez mon époux.

RUTHWEN

Oh ! à l'instant, à l'instant même, je cours chez le chapelain. Merci, merci, chère Hélène ! Au revoir dans quelques minutes... (À part.) Oh ! qu'il vienne, qu'il parle maintenant, peu m'importe ! Hélène ne le croira pas !

(Il sort.)

Scène V

Hélène, seule.

Oh ! mon Dieu, que vient-il de me dire, et quel secret terrible m'a-t-il révélé ! Gilbert ! pauvre Gilbert ! En effet, hier, à son arrivée, il était triste, pâle, presque égaré ; en apercevant Georges, il a paru atterré... Oh ! Gilbert, sois tranquille, je serai si

bonne, si attentive, si patiente, que, de même que la poitrine de Georges a guéri de sa blessure, ton pauvre esprit troublé guérira de la sienne... Mais qu'y a-t-il ? On accourt !... Lahennée !... Mon Dieu ! qu'est-ce encore ?

## Scène VI

Hélène, Lahennée.

LAHENNÉE

Mademoiselle ! mademoiselle !... Ah ! vous êtes là !

HÉLÈNE

Que veux-tu ?

LAHENNÉE

Mon Dieu, qu'est-il donc arrivé à M. le comte ?

HÉLÈNE

Comment cela ?

LAHENNÉE

Hier au soir, il m'avait commandé de le venir trouver dès le matin ; en conséquence, il y a dix minutes, je suis entré dans sa chambre.

HÉLÈNE

Eh bien ?

LAHENNÉE

Il n'y a pas couché, son lit n'est point défait.

HÉLÈNE

Mon Dieu !

LAHENNÉE

Je suis descendu aussitôt, l'appelant, m'informant, le demandant à tout le monde, quand tout à coup, je l'ai vu sortir de la chambre de la Tapisserie, pâle, les yeux égarés, vous appelant... Et tenez, tenez, le voilà.

HÉLÈNE

Gilbert ! en effet... Gilbert ! mon Gilbert !

Scène VII  
Les mêmes, Gilbert.

GILBERT

Hélène ! Hélène !... Ah ! te voilà ! Dieu soit loué !... Laissons, Lahennée.

(Il tombe sur une chaise. – Lahennée sort.)

Scène VIII  
Gilbert, Hélène.

GILBERT

Le baron Georges, lord Ruthwen, où est-il ?

HÉLÈNE

Tu veux lui parler ?

GILBERT

Oui, à l'instant, il faut que je le voie.

HÉLÈNE

Il le faut ?

GILBERT

Oui !

HÉLÈNE

Il n'y a qu'un moment, il était là.

GILBERT

Oh ! le misérable !

HÉLÈNE

Gilbert !

GILBERT

Où est cet homme ?

HÉLÈNE

Il doit être dans la chapelle.

GILBERT

Dans la chapelle ? Tu te trompes, il est impossible que cet homme ose prier Dieu.

HÉLÈNE

Il est allé dans la chapelle non pour prier Dieu, mon ami, mais pour prévenir le chapelain.

GILBERT

De quoi ?

HÉLÈNE

Mais de notre mariage, qui, tu le sais, doit avoir lieu aujourd'hui, Gilbert.

GILBERT

Votre mariage ? Toi, un ange, tu épouserais ce maudit ? Jamais ! jamais !

HÉLÈNE

Oh ! Gilbert, mon bien-aimé Gilbert, que dis-tu, et de qui parles-tu ?

GILBERT

Je parle de Ruthwen, je parle de ton fiancé ; je te dis qu'il faut que je le voie à l'instant, sans retard.

## Scène IX

Les mêmes, Ruthwen.

RUTHWEN

Que lui voulez-vous, comte ? Le voici !

GILBERT

Ah ! c'est lui enfin !... Laissez-nous, ma sœur.

HÉLÈNE

Gilbert !... Georges !...

RUTHWEN

Restez, mademoiselle !

GILBERT

Ah ! vous voulez que devant elle... ?

RUTHWEN

Je n'ai rien à cacher, mon cher Gilbert, à celle qui, aujourd'hui même, sera ma femme.

GILBERT

Ta femme ? Oh ! j'espère bien que jamais la main de ma sœur ne touchera la tienne.

RUTHWEN

Modérez-vous, comte !

HÉLÈNE

Du calme, mon frère !

GILBERT

Du calme, de la modération, soit ; mais qu'à l'instant même il s'éloigne d'ici, pour n'y reparaître jamais !

HÉLÈNE

Mon Dieu !

RUTHWEN

Gilbert ! mon ami !

GILBERT

Oh ! grâce au ciel, je ne suis pas votre ami ; grâce au ciel, je ne vous connais pas, monsieur.

HÉLÈNE

Mais pourquoi veux-tu que le comte s'éloigne, mon frère ?

GILBERT

Il ne me demandera pas pourquoi, lui, va.

RUTHWEN

Au contraire, j'allais vous faire cette question, Gilbert.

GILBERT

Vous avez raison ; car il faut que ma sœur connaisse l'homme auquel elle s'était imprudemment engagée. Reste, Hélène, reste ! et ne perds pas un mot de ce que nous allons dire.

RUTHWEN

Oh ! oh !

HÉLÈNE

Que va-t-il se passer, mon Dieu ?

GILBERT

Assassin de Juana, qui donc voulez-vous tuer ici ?

RUTHWEN

Assassin, moi ?... Vous savez, comte, qu'un autre mérite mieux ce nom que celui à qui vous le donnez.

HÉLÈNE

Mon frère !

RUTHWEN

Lequel de nous deux est tombé expirant aux pieds de l'autre ?

Dites, comte. Oh ! vous savez que je ne vous en veux pas, vous savez que je vous ai pardonné.

GILBERT

Oui, oui, je sais cela ; mais ce que je ne sais pas, ou plutôt ce que je ne comprends pas, c'est que vous viviez après que mon épée vous a percé le cœur ; c'est d'où vient que vous êtes là debout, quand moi-même, je vous ai couché sur la terre, immobile, glacé, mort !

HÉLÈNE

Oh !

RUTHWEN

Il me semblait vous avoir expliqué cela hier.

GILBERT

M'avez-vous expliqué aussi pourquoi un homme m'attendait dans les genêts de Clisson, et m'a tiré deux coups de fusil sans m'atteindre ? m'avez-vous dit quel était cet homme ?

RUTHWEN

Cela ressemble à une accusation, comte.

GILBERT

C'en est une... Cet homme, c'était vous.

RUTHWEN

Moi ?

GILBERT

Assassin de Juana, pourquoi ne serais-tu pas l'assassin de Gilbert ?

RUTHWEN

Moi ? Et quel intérêt aurais-je eu à vous tuer, cher Gilbert ? Dites...

HÉLÈNE

En effet, mon frère...

GILBERT

Quel intérêt ? Celui de séparer le frère de la sœur, quand ce frère arrivait pour défendre sa sœur, quand le frère allait arracher la sœur de vos mains... Ne faut-il pas, tous les ans, deux vierges à ta vie funeste, à tes sanglantes amours ?

RUTHWEN, à part

Il sait tout.

GILBERT

Vous ne répondez pas, milord.

RUTHWEN

Que voulez-vous que je réponde ?... Vous le voyez, chère Hélène... Eh bien, que vous avais-je dit ?

HÉLÈNE

Hélas ! hélas !... pauvre Gilbert !

GILBERT

Eh quoi ! Hélène, tu hésites, malgré ce que je viens de dire ? Tu ne t'éloignes pas avec horreur de cet homme ? Oh ! prends garde ! car, plutôt que de te laisser être sa proie, vois-tu, ici même, devant toi, je le tuerai de mes propres mains.

HÉLÈNE

Mon frère ! mon frère !

GILBERT

Défends-toi, misérable, défends-toi ! car, au bout du compte, je n'assassine pas, moi ! je ne suis pas un lord Ruthwen !

RUTHWEN

Comte, on va venir, on va vous entendre.

GILBERT

Oh ! qu'on vienne ! qu'on vienne ! Ce que je veux, c'est qu'on vous connaisse ; ce que je veux, c'est qu'on m'entende. Holà, tous !... holà !...

HÉLÈNE

Oui, oui, venez ! à l'aide ! au secours !

RUTHWEN, à part

Malheur ! malheur !

### Scène X

Les mêmes, Lazare, paysans et paysannes, domestiques.

GILBERT, courant à Lazare

Ah ! viens ici, toi ! Reconnais-tu cet homme ?

LAZARE

Mais oui, monsieur le comte, très-bien, très-bien !

GILBERT

Qui est-ce ?

LAZARE

C'est mon honoré maître.

GILBERT

Oui ; mais je te demande autre chose ; je te demande si ce n'est pas celui contre lequel j'ai tiré l'épée dans les ruines de Tormenar, celui qui, frappé au cœur, est mort dans mes bras, le même qui venait de tuer la jeune Espagnole, le même qui venait de tuer Juana !

LAZARE, regardant Ruthwen

Hein ?

RUTHWEN

Écoute bien, Lazare, et réponds à M. le comte. Il te demande si tu m'as vu tuer Juana. M'as-tu vu tuer Juana ?

LAZARE

Oh ! pour cela, monsieur le comte, non ! La señora Juana a été tuée, mais je ne sais pas par qui.

GILBERT, à Ruthwen

Oh ! je te dis que c'est par toi, assassin !

RUTHWEN

Le comte dit que c'est par moi. Moi, je dis que c'est par des bandits. Ton opinion à toi, Lazare ?

LAZARE

Mon opinion, c'est celle de monsieur.

GILBERT

Oui, je sais bien, personne n'était là, et personne, par conséquent, hors moi, ne peut affirmer : mais ce que tu as vu, Lazare, c'est cet homme blessé, sanglant, mort entre mes bras.

LAZARE

Oh ! quant à cela, le fait est que j'ai vu milord bien bas, bien bas, bien bas !



RUTHWEN

Sans doute, il m'a vu évanoui.

GILBERT

Ah ! mort, bien mort, vous dis-je !

RUTHWEN

Prenez garde à ce que vous dites, comte ! car, si cet homme m'eût vu mort à Tormenar, il ne me reverrait pas vivant à Tiffauges, à moins cependant que je ne sois une ombre. Touchez-moi, mes amis, et vous verrez.

GILBERT, à Lazare

Voyons, malheureux ! ne m'as-tu pas dit toi-même avoir vu un homme m'attendre caché dans les genêts de Clisson ?

LAZARE

Ah ! cela, oui, c'est vrai ! je l'ai vu comme je vous vois, monsieur le comte !

RUTHWEN

Mais cet homme, était-ce moi, Lazare ?

LAZARE

Dame, je ne sais, il avait un masque sur le visage.

GILBERT

Oui, un masque, c'est vrai ; car tu craignais qu'on ne te reconnût... Et voyez, mes amis, la précaution était bonne.

RUTHWEN, à Lazare

Eh bien, moi, je dis que vous avez eu tellement peur, que vous n'avez vu ni homme ni masque ; je dis que vous avez cru voir, c'est mon avis... Prenez garde, Lazare ! car c'est fort important, ce que vous allez répondre.

LAZARE

Dame, après cela, on peut se tromper... Peut-être me suis-je trompé, peut-être n'ai-je vu personne...

GILBERT

Oh !

HÉLÈNE

Georges, Georges, excusez-le !

RUTHWEN

Vous voyez !

GILBERT

Comment ! vous doutez de ce que je dis ? entre la parole de cet homme et la mienne vous hésitez ?... Mes amis, mes amis, je vous affirme sur mon âme que ce que je vous ai dit est vrai, que tout ce que je vous ai dit m'a été révélé cette nuit... Je vous dis une chose inouïe, incroyable, terrible, c'est que cet homme est un démon ! c'est que cet homme est un vampire ! c'est que son amour, c'est la mort !

TOUS

Ah !

HÉLÈNE

Mais qui t'a dit cela, mon frère ? qui t'a dit cela ?

GILBERT

Mélusine, la fée de la tapisserie.

HÉLÈNE

Mon Dieu !

GILBERT

Mes aïeux, qui causaient avec elle.

HÉLÈNE

Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié, mon pauvre frère est fou.

GILBERT

Moi, fou ?

HÉLÈNE

Oh ! un médecin ! un médecin pour mon pauvre Gilbert !

RUTHWEN, aux spectateurs

Vous l'entendez, vous le voyez, mes amis ; voilà ce que nous voulions vous cacher, voilà ce que le comte nous force à révéler bien malgré nous.

GILBERT

Moi fou ! on me croit fou ?... Je le deviendrai peut-être, soit ; mais, auparavant...

(Il s'élançe sur Ruthwen.)

HÉLÈNE

À moi, mes amis !

(Les paysans et les domestiques accourent  
et se saisissent de Gilbert.)

RUTHWEN

Mes amis, en mon nom, au nom de la comtesse Hélène, au  
nom à la fois d'un frère et d'une sœur, ménagez votre maître...  
EmpORTEZ-le et prenez-garde qu'il n'attente à ses jours.

GILBERT

Assassin !... assassin !...

RUTHWEN

Si sa raison est perdue, sauvons du moins sa vie.

GILBERT

Hélène ! Hélène !

HÉLÈNE

Oui, oui, mon frère, sois tranquille, je ne te quitte pas.

RUTHWEN

Vous avez raison, comtesse, accompagnez-le, ne le quittez  
pas... Les soins d'une sœur vaudront pour lui mieux que ceux du  
meilleur médecin... Oh ! Gilbert ! Gilbert, je te plains sincère-  
ment et je te pardonne... (À Lazare, lui donnant une bourse.) Tiens,  
toi...

LAZARE

Ah ! dites donc, monsieur, il me semble que je n'ai été que  
trois fois de votre avis... et qu'il y a dans cette bourse au moins...

RUTHWEN

Va, nous compterons plus tard.

Scène XI

Ruthwen, seul.

Oh ! cette fois, Hélène est bien à moi, et nul ne me l'arra-  
chera, quand son frère n'a pu y réussir. Et maintenant, toi, génie  
infernale qui m'as dénoncé à Gilbert ; toi que j'ai reconnu malgré  
ton déguisement et ta ruse, au nom du maître qui nous commande  
ici et qui nous a donné l'égalité pour nous et la domination sur

les hommes ; génie, mon rival, parais, je te l'ordonne ; parais, fusses-tu aux extrémités du monde ! parais !

Scène XII

Ruthwen, la goule.

LA GOULE

Me voici... Que me veux-tu ?

RUTHWEN

Il nous est défendu de nous trahir les uns les autres, et tu m'as trahi.

LA GOULE

Non.

RUTHWEN

Tu mens ! hier au soir, je t'ai vue, déguisée en Bretonne, parler à Gilbert.

LA GOULE

Eh bien ?

RUTHWEN

Le matin, sur la route de Clisson, tu l'avais averti et tu avais détourné les balles.

LA GOULE

Après ?... Détourner les balles que tu lances, c'est mon droit ; prendre l'habit d'une vieille femme et dire : « Couche dans la chambre de la Tapisserie au lieu de coucher dans ta chambre » est encore mon droit.

RUTHWEN

Et pourquoi lui as-tu dit cela ?

LA GOULE

Parce que je l'aime.

RUTHWEN

Tu aimes... toi ? Est-ce que nous aimons, nous ?

LA GOULE

Je l'aime, te dis-je !

RUTHWEN

Et tu crois qu'il répondra à ton amour ?

LA GOULE

Je l'espère.

RUTHWEN

Tu sais qu'il aime une jeune fille, tu sais qu'il aime Antonia.

LA GOULE

Oui, je sais cela !... et, quand nous en serons à cet amour, nous verrons... En attendant, il s'agit du tien, il s'agit de sa sœur, qu'il aime tant, que sa mort le tuerait... Or, comprends-tu, vampire ? je veux que Gilbert vive.

RUTHWEN

Prends garde, je lui dirai qui tu es !...

LA GOULE

Et tu mourras, alors : c'est notre punition, si nous dénonçons un des nôtres, de redevenir mortels.

RUTHWEN

Écoute... Il est midi ; tu sais que je n'ai plus que douze heures à vivre si...

LA GOULE

Oui, si le sang d'Hélène...

RUTHWEN

Eh bien, je veux Hélène, il me la faut !

LA GOULE

Et moi, il me faut Gilbert ; songe à me le garder vivant. En tuant Hélène, tu compromets la vie de Gilbert, songes-y. Je veille sur lui ! je suis là !

RUTHWEN

Ainsi, tu veux la guerre ?

LA GOULE

Non, je veux l'amour.

RUTHWEN

Une dernière fois, me cèdes-tu Hélène ?

LA GOULE

Une dernière fois, me laisses-tu Gilbert ?

RUTHWEN

Non ! tu sauras ce que je suis quand je hais !

LA GOULE

Bien ; tu sauras ce que je suis quand j'aime !

RUTHWEN

Adieu, goule !

LA GOULE

Au revoir, vampire !

## SEPTIÈME TABLEAU

*Un appartement éclairé comme pour une fête – Portes latérales. Au fond, une grande fenêtre donnant sur un abîme.*

Scène première

Ruthwen, Hélène, Jarwick, vassaux, domestiques.

LES VASSAUX

Vive M. le comte !... Vive madame la comtesse !...

HÉLÈNE

Merci, mes amis, merci !

RUTHWEN, leur distribuant de l'argent

Tenez, mes amis, tenez !

UN PAYSAN

Que toutes les bénédictions du ciel vous accompagnent !

(Onze heures sonnent.)

RUTHWEN, à part

Onze heures ! pas une minute à perdre !... À minuit... (Haut.)  
Chère Hélène, avez-vous remarqué que nous n'avons pas été un instant seuls de la journée ?

HÉLÈNE

Hélas ! cher Georges, cette journée a été remplie de tant d'événements divers !

RUTHWEN

Vous permettez que je congédie ces braves gens, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE

Faites.

RUTHWEN

Mes amis, la comtesse est on ne peut plus sensible aux témoignages de votre amitié ; mais, après toutes les émotions de cette journée, elle est fatiguée, elle a besoin de repos...

JARWICK

Nous nous retirons, milord.

tous

Vive M. le comte !... Vive madame la comtesse !

(Ils sortent.)

Scène II

Ruthwen, Hélène.

RUTHWEN, les bras ouverts

Ah ! chère Hélène ! nous voilà seuls, enfin !

HÉLÈNE, l'écartant doucement

Mon ami, mon cher Georges, vous le voyez, j'ai rempli toutes les promesses faites, j'ai rempli tous les engagements pris...

RUTHWEN

Oh ! oui, et vous voyez le plus heureux des hommes !

HÉLÈNE

Êtes-vous le plus heureux des hommes, Ruthwen ?... Oh ! s'il en est ainsi, tant mieux !

RUTHWEN

Quoi ! vous doutez, Hélène ?...

HÉLÈNE

Non ! vous le dites et je vous crois ; mais, tout près de cet homme heureux, Georges, il en est un autre bien malheureux !

RUTHWEN

Ah !...

HÉLÈNE

Vous savez de qui je veux parler ; du pauvre Gilbert, que l'on garde à vue ; du pauvre Gilbert, qui est fou, et qui, dans sa folie, se figure que je suis en danger de mort.

RUTHWEN

Hélène, conserveriez-vous quelques doutes sur moi ?

HÉLÈNE

Oh ! Dieu m'en garde ! Si je doutais, Ruthwen, seriez-vous mon mari ?... Non ; mais je dois quelques consolations à mon frère ; laissez-moi descendre près de lui, laissez-moi lui dire, en souriant, que je suis votre femme, laissez-moi le calmer en lui disant que je suis heureuse.

RUTHWEN

Faites ce que vous voulez, Hélène ; vous le savez bien, vous êtes la maîtresse, la reine ; mais...

HÉLÈNE

Quoi ?

RUTHWEN

Écoutez, j'aimerais mieux descendre moi-même, tenter un dernier effort ; dire, s'il le faut, à Gilbert que je renonce à vous, que je m'éloigne, que je pars ; lui rendre ainsi la tranquillité et, avec la tranquillité, la vie ! C'est une faiblesse, Hélène, après ce que vous venez de faire pour moi : je sais combien vous m'aimez, mais je sais aussi combien vous aimez votre frère, et je crains que ses paroles, quoique empreintes du cachet de la folie, ne me portent préjudice dans votre esprit. C'est d'un homme faible, direz-vous ? Non, c'est d'un homme qui aime.

HÉLÈNE

Mais si vous ne réussissez pas, Georges ?

RUTHWEN

Alors, vous irez vous-même, Hélène.

HÉLÈNE

Soit ! allez, Georges.

RUTHWEN

M'aimez-vous ?

HÉLÈNE

Georges, à qui j'ai donné ma main, j'ai donné mon cœur.

RUTHWEN

Oh ! chère Hélène, attendez-moi !... attends-moi !



Scène III  
Hélène, seule.

Quelle est donc cette vieille femme à qui j'ai fait l'aumône, et qui, en recevant ma pièce d'argent, m'a dit tout bas : « Éloignez un instant lord Ruthwen ; il y a un homme qui a une révélation à vous faire... » Mon Dieu ! vous êtes témoin que je ne doute pas de lui ; mais, malgré moi, les paroles de mon frère me troublent. Oh ! il l'a bien vu, pauvre Georges ! et voilà pourquoi il a voulu aller lui-même trouver Gilbert. Oh ! que les filles qui ont une mère sont heureuses ! Si j'avais encore ma pauvre mère, j'irais à elle, je lui dirais mes inquiétudes, mes angoisses, et elle me conseillerait ; le cœur d'une mère ne se trompe pas... Mais n'est-ce pas pour moi comme si ma mère vivait ? Ne suis-je donc pas de ces pieuses filles qui croient que l'âme ne meurt pas avec le corps ? Oh ! ma mère, si tant de fois, dans la solitude et dans le silence, je vous ai parlé comme si vous étiez là ; oh ! ma mère, si ma pieuse vénération m'a ramenée chaque jour à votre tombeau jonché de fleurs, comme si la tombe n'était qu'une couche et la mort qu'un sommeil, ma mère, si, ce dont je ne doute pas, votre esprit veille sur votre fille, ma mère, demandez à Dieu, à Dieu qui n'a rien à vous refuser, à vous, sainte femme, demandez à Dieu un miracle, et manifestez-vous à moi, sinon par vous-même... peut-être est-ce impossible, peut-être les lois éternelles, immuables de la nature s'opposent à votre retour visible en ce monde... Du moins, par un moyen humain, ô ma mère ! indiquez-moi ce que je dois craindre, ce que je dois espérer... Mon Dieu, Lazare ! Lazare !... M'auriez-vous exaucée, ma mère ?

Scène IV  
Hélène, Lazare.

LAZARE, de la porte faisant signe  
à Hélène d'éteindre les bougies

Pfuh ! pfuh !...

HÉLÈNE

Comment, que j'éteigne les bougies ?

LAZARE

Oui.

HÉLÈNE

Et pourquoi veux-tu que je les éteigne ?

LAZARE

Dame, parce que j'aime autant qu'on ne me voie pas ici.

HÉLÈNE

Pourquoi y viens-tu, alors ?

LAZARE

Ah ! dame, mademoiselle, parce qu'on a une conscience, voyez-vous !

HÉLÈNE

Une conscience ! une conscience qui te pousse à me dire quelque chose, n'est-ce pas ?

LAZARE

Oui.

HÉLÈNE

À me faire un aveu ?

LAZARE

Oui.

HÉLÈNE

Viens donc.

LAZARE, faisant signe d'éteindre les bougies

Pfeh ! pfeh ! alors.

HÉLÈNE

Soit ! (Elle souffle les bougies.) Ah ! mon Dieu ! que vais-je apprendre ?

LAZARE

Où êtes-vous, mademoiselle ?

HÉLÈNE

Ici.

LAZARE

Ah ! ce que j'ai à vous dire, voyez-vous, cela se dit de tout

près et tout bas.

HÉLÈNE

Mon Dieu !

LAZARE

Écoutez ; depuis la scène de tantôt, je ne vis plus !

HÉLÈNE

Dis ! dis ! j'écoute.

LAZARE

Depuis ce moment-là, j'ai guetté...

HÉLÈNE

Quoi ?

LAZARE

Le moment où vous seriez toute seule.

HÉLÈNE

Eh bien ?

LAZARE

Eh bien, j'ai vu milord descendre auprès de votre frère, et, au risque de ce qui pouvait arriver, je suis monté.

HÉLÈNE

Pourquoi ?

LAZARE

Pour vous dire que votre frère... Ah ! mon Dieu !

HÉLÈNE

Rien... Achève !

LAZARE

Pour vous dire que votre frère n'est pas fou.

HÉLÈNE

Gilbert n'est pas fou ?

LAZARE

Non... Écoutez ! Dire que c'est milord, mon maître, qui a tué la pauvre Juana, je n'oserais.

HÉLÈNE

Grand Dieu !

LAZARE

Mais qu'il était mort, et qu'il est ressuscité je ne sais com-

ment, oh ! cela, j'en jurerais !

HÉLÈNE

Mort ?

LAZARE

Oui, mort ! je le sais bien, moi qui l'ai vu porter, froid, glacé, sur le rocher où il avait dit qu'on le portât ; car, voyez-vous, ce qu'il disait tout bas au comte Gilbert, je l'ai parfaitement entendu ; il lui disait : « Comte, je suis d'une secte qui n'enterre pas ses morts... »

HÉLÈNE

Mon Dieu ! mon Dieu !

LAZARE

« Une fois que j'aurai rendu le dernier soupir, exposez-moi donc à l'air sur une roche, aux rayons de la lune. » Et c'est ce que nous avons fait, malheureusement, au lieu de le fourrer dans une fosse de cent pieds et de mettre toutes les pierres du château de Tormenar par-dessus.

HÉLÈNE

Alors, tu crois donc, comme Gilbert... ?

LAZARE

Oui.

HÉLÈNE

Qu'il était mort ?

LAZARE

Oui.

HÉLÈNE

Et, que par quelque miracle infernal... ?

LAZARE

Oui.

HÉLÈNE

Et cet homme d'hier... ?

LAZARE

Oui.

HÉLÈNE

Qui a voulu tuer mon frère... ?

LAZARE

Oui.

HÉLÈNE

Tu crois encore que c'était lui ?...

LAZARE

Oui ! oui ! oui !

HÉLÈNE

Mais tu disais le contraire, cependant.

LAZARE

Il avait promis de faire ma fortune.

HÉLÈNE

Malheureux !

LAZARE

Il m'avait donné cette bourse.

HÉLÈNE

Oh ! pour de l'argent...

LAZARE

Je n'en veux plus, de son argent ; je le jette, je le renie... Oh ! par ma foi, j'aime mon corps, mais j'ai encore plus grand souci de mon âme.

HÉLÈNE

Mais alors, Gilbert disait vrai : je suis perdue, il faut fuir... Ah ! silence !

LAZARE

C'est lui qui revient.

HÉLÈNE

À moi, mon Dieu !

LAZARE

La porte, la porte ! (Il ne trouve pas la porte et se réfugie sur la fenêtre.) Cinq cents pieds ! ouf !...

## Scène V

Hélène, Lazare, caché ; Ruthwen,  
rentrant avec une bougie à la main.

RUTHWEN

Me voilà, chère Hélène ! Votre frère est plus tranquille, il dort ; je n'ai pas voulu le réveiller. (La regardant.) Comme vous êtes pâle !

HÉLÈNE

Moins que vous, milord.

RUTHWEN

Moins que moi ? Vous savez, Hélène, que cette pâleur m'est habituelle, et c'est tout simple : j'ai perdu tant de sang le jour où votre frère a failli me tuer.

HÉLÈNE

Cette pâleur, excusez-moi, Georges, mais c'est celle d'un mort, et non celle d'un vivant.

RUTHWEN

Que voulez-vous dire, Hélène ?

HÉLÈNE

Je veux dire, milord, que je suis d'une race vaillante ; je veux dire que je n'ai jamais eu peur, je veux dire que vous m'épouventez !

RUTHWEN

Et vous aussi, Hélène ?... Ah ! voilà ce que c'est que de vous avoir laissée seule ; la solitude, le silence, les ténèbres ont agi sur votre imagination. Les ténèbres... Mais j'avais laissé des lumières dans cette chambre, cependant ?

HÉLÈNE

En votre absence, elles se sont éteintes.

RUTHWEN

Oh ! c'est étrange !... toutes seules ?

HÉLÈNE

Toutes seules !

RUTHWEN

Vous tremblez, Hélène.

HÉLÈNE

Je vous l'ai dit : j'ai peur ! j'ai peur !

RUTHWEN

Votre main, ma bien-aimée !

(Il lui prend la main.)

HÉLÈNE

Froide comme celle d'un cadavre !

RUTHWEN

Oui, froide, Hélène ; car votre doute me glace... Oh ! viens, viens, ma fiancée ! viens, mon épouse ! viens contre ma poitrine ! viens contre mon cœur !

HÉLÈNE

Oh ! laissez-moi ! Il me semble que votre poitrine n'est pas vivante, il me semble que votre cœur ne bat pas !

RUTHWEN

Hélène ! Hélène ! quelqu'un est venu ici pendant mon absence... Dites, dites qui est venu ?

HÉLÈNE

Personne ! personne !

RUTHWEN, regardant autour de lui

Oh ! oh ! (Marchant sur la bourse de Lazare.) La bourse que j'avais donnée à Lazare !... Le malheureux, il a tout dit ! Trahison ! trahison !

HÉLÈNE

Que dites-vous ?

RUTHWEN, allant aux portes et les fermant

Rien ! rien !

HÉLÈNE

Pourquoi fermez-vous cette porte ?

RUTHWEN

Hélène, n'êtes-vous pas ma femme ? ne suis-je pas votre époux ?

HÉLÈNE

Milord ! milord ! (Ruthwen la prend dans ses bras.) Mon frère !  
Gilbert !

LAZARE, sur le balcon

Au secours ! au secours !

RUTHWEN

Ah ! nous ne sommes pas seuls ici, à ce qu'il paraît ?

HÉLÈNE

À moi ! à moi !

RUTHWEN

Oh ! appelle, appelle, fiancée de Ruthwen ; mais, avant qu'ils  
arrivent...

HÉLÈNE

À moi !

RUTHWEN

Malheur à toi ! malheur à ton frère !  
(Il l'emporte dans la chambre à côté.)

Scène VI

Lazare, puis Gilbert.

LAZARE

Au secours ! au secours !

GILBERT, dans l'escalier

Me voilà ! me voilà ! (Il secoue la porte.) Oh ! la porte ! la  
porte !...

LAZARE

Attendez ! attendez, monsieur le comte !

(Il ouvre.)

GILBERT, dans le plus grand désordre

Il m'avait fait lier, le misérable ! j'ai brisé mes liens ; il  
m'avait fait garder par quatre hommes, j'ai passé au milieu d'eux,  
et me voilà ! Où est ma sœur ? où est-elle ?

LAZARE

Là, monsieur ! là !

(Minuit commence à sonner.)



HÉLÈNE, dans la chambre

À moi, Gilbert ! Je meurs !

GILBERT, avec un cri terrible

Ah !...

(Il s'élance vers la porte, qui s'ouvre. Ruthwen paraît.)

### Scène VII

Ruthwen, Gilbert, Lazare.

En s'apercevant, les deux hommes jettent un double cri, puis s'enlacent dans un embrassement terrible. Ni l'un ni l'autre n'ont d'armes ; ils cherchent à s'étouffer. Gilbert entraîne Ruthwen vers la fenêtre.

RUTHWEN

Ensemble, alors !

GILBERT

Oui, ensemble, pourvu que je t'anéantisse avec moi.

(Lutte dans laquelle Gilbert soulève Ruthwen ; tous deux vont être précipités par le balcon, quand Lazare saisit une masse d'armes et assomme Ruthwen. Gilbert précipite celui-ci par la fenêtre ; on entend un grand cri retentir dans les profondeurs du gouffre.)

RUTHWEN

Ah !...

(Après un instant d'hésitation, Gilbert se remet.)

GILBERT

Ma sœur ! ma sœur ! (Il s'élance ; on entend un cri dans la chambre à côté.) Ah !...

### HUITIÈME TABLEAU

*Le précipice.*

Scène unique

Ruthwen, au fond du précipice, brisé par la chute ;  
Gilbert, descendant à travers les rochers, une torche à la main.

GILBERT arrive jusqu'à Ruthwen  
et l'examine à l'aide de la torche

Ah ! cette fois, le monstre est bien mort ! (Il remonte quelques

pas, puis se retourne.) N'importe ! (Il pousse un rocher qui se détache et roule sur Ruthwen.) Oh ! ma sœur ! ma sœur ! je n'ai donc pu que te venger ?

## ACTE CINQUIÈME

### NEUVIÈME TABLEAU

*La grande salle d'un palais, en Circassie. – Au fond, une terrasse donnant à la fois sur un golfe immense et sur des montagnes. – Le théâtre peut être coupé dans sa moitié par des tapisseries qui se ferment.*

#### Scène première

Ziska, Lazare, Antonia, esclaves, danseuses.

Au lever du rideau, Lazare est debout, derrière Antonia. Celle-ci, couchée sur un divan, est éventée par des esclaves. On danse devant elle un pas circassien, au son des guzlas et des tambours de basque. Après le divertissement, Lazare, Antonia et Ziska (la goule) restent seuls.

LAZARE

Eh bien, soudarine Antonia, que dites-vous du château, du pays et des gens qui l'habitent ?

ANTONIA

Je dis, mon cher Lazare, que, grâce à tes soins, j'ai été reçue ici comme une reine ?

LAZARE

Dites : grâce aux soins de Ziska.

ANTONIA, souriant, à Ziska

C'est donc toi qu'il faut que je remercie, ma belle Circassienne ?

(Ziska fait un léger signe de tête.)

LAZARE

Eh bien, j'espère que vous ne regrettez plus votre villa de Spalatro, votre montagne de Dalmatie et votre mer Adriatique ? Nous avons tout cela ici, et sur une grande échelle : un palais circassien, les montagnes du Caucase et la mer Noire !

ANTONIA

Lazare, je ne regrette rien si Gilbert arrive aujourd'hui, comme tu me le promets.

LAZARE

Écoutez, soudarine : il serait en retard d'un jour ou deux, qu'il

ne faudrait pas trop lui en vouloir. Il y a loin du château de Tiffauges à la forteresse d'Anaklia, et l'on ne va pas de Bretagne en Circassie comme on va de Nantes à Clisson !

ANTONIA

Il connaissait donc le pays, mon bien-aimé Gilbert ?

LAZARE

Il paraît qu'il y était venu dans son dernier voyage ; car il m'avait parfaitement renseigné.

ANTONIA

Et vous êtes sûre, Ziska, que ce château est bien celui qui avait été désigné par Gilbert ? (Ziska fait signe que oui.) Bien ; laissez-nous.

(Ziska sort.)

Scène II

Lazare, Antonia.

LAZARE

Hein ! comme c'est dressé, ces Circassiennes !

ANTONIA

N'importe, Lazare, je trouve quelque chose d'étrange dans cette esclave.

LAZARE

Les yeux, n'est-ce pas ? C'est comme moi, il me semble que j'ai déjà vu ces yeux-là quelque part ; mais où, je n'en sais rien.

ANTONIA

Lazare !

LAZARE

Signora ?

ANTONIA

Sais-tu pourquoi Gilbert a exigé que je quittasse l'Europe ? sais-tu pourquoi il m'a suppliée de venir ici ?

LAZARE

Non, je n'en sais rien.

ANTONIA

Je comprends qu'après la mort de sa sœur, la Bretagne lui soit

devenue odieuse ; mais enfin, l'Europe est grande, et, s'il ne voulait pas se fixer près de moi en Italie, pourquoi ne pas choisir l'Espagne ?

LAZARE

Ah bien, oui, l'Espagne ! c'est là que nous l'avons rencontré !

ANTONIA

Ou l'Angleterre ?

LAZARE

L'Angleterre ! encore moins ; c'est de là qu'il venait.

ANTONIA

Eh ! mais de qui parles-tu, Lazare ?

LAZARE

De lui, donc !

ANTONIA

Qui est-ce, lui ?

LAZARE

Mais l'ennemi de monsieur.

ANTONIA

Gilbert avait un ennemi ?

LAZARE

Je crois bien ! et qui serait un peu le mien aussi, s'il revenait une seconde fois.

ANTONIA

Comment, s'il revenait une seconde fois ?

LAZARE

Monsieur croyait bien l'avoir joliment tué, cette fois-là. Mais oui, prends garde !

ANTONIA

Tué ! Gilbert avait tué un homme ? Ah çà ! mais que me contes-tu là, Lazare ?

LAZARE

Je sais bien que je n'aurais peut-être pas dû vous parler de cela... Dites donc, signora, si mon maître ne vous parle pas de lord Ruthwen, ne lui en parlez pas, hein !

ANTONIA

De lord Ruthwen ?

LAZARE

Oui, c'était le nom du personnage... Oh ! du reste, il était le dernier de sa famille, et comme il est mort intestat, tout naturellement, c'est moi qui me suis trouvé son héritier... J'ai vu déjà, à un petit quart de lieue d'ici, une charmante maison dont je compte incessamment devenir propriétaire, et, ma foi, si Ziska veut, et que vous n'ayez rien contre cette union...

ANTONIA

Moi, mon cher Lazare ? Au contraire !

LAZARE

Eh bien, alors, cela pourra se faire. En attendant, si la soudaine n'avait plus besoin de moi...

ANTONIA

Tu réclamerais un peu de liberté, mon cher Lazare ?

LAZARE

Oh ! mon Dieu, oui ; une petite visite à faire à de braves pêcheurs avec qui j'ai fait connaissance, il y a trois mois, et qui m'ont promis de me trouver un domestique très-brave ; voyez-vous, je ne serais pas fâché d'avoir un domestique très-brave, pour remplacer M. Gilbert, qui était un maître très-brave. J'aime à avoir quelqu'un de très-brave auprès de moi ; cela me rend plus brave encore. Enfin, voilà, si vous avez besoin de moi, vous me ferez demander au bord de la mer.

ANTONIA

Oui, va, mon cher Lazare ! va !

## Scène III

Antonia, seule.

Pauvre Lazare ! Je crois qu'en effet la peur lui a légèrement fait tourner la cervelle... Heureusement qu'il était porteur d'une lettre bien positive de Gilbert. (Elle tire de son sein une lettre qu'elle relit.) « Chère Antonia, si vous m'aimez, quittez Spalatro, quittez

la Dalmatie, quittez l'Europe ; suivez l'honnête garçon que je vous envoie. Arrêtez-vous où il s'arrêtera, et attendez-moi... Peut-être risqueriez-vous votre vie et la mienne en n'exauçant pas, à la lettre, la prière que je mets bien humblement à vos pieds chéris... Tout ce qui peut se raconter de nos malheurs, Lazare vous le racontera... Le 15 mars, je serai près de vous. » – Le 15 mars, c'est aujourd'hui ; à moins d'accident, à moins de malheur, c'est donc aujourd'hui que je le reverrai. Seulement, par où viendra-t-il ? Deux chemins lui sont ouverts : la mer et la montagne. S'il venait par la mer, j'apercevrais déjà sans doute, à l'horizon bleu, la voile de son navire. Oh ! j'aime mieux que mon Gilbert ne vienne point par la mer. Ces côtes sont semées de tant d'écueils, et voilà des nuages qui semblent prédire une tempête. Heureusement que l'horizon est solitaire... Rien, que ce petit point blanc, l'aile d'un oiseau de mer sans doute, ou tout au plus la voile d'un pêcheur qui fuit la houle... Oh ! hâte-toi de rentrer, pauvre barque perdue dans l'espace ; car voilà la mer qui commence à onduler sous l'haleine du vent. Oh ! mon Gilbert bien-aimé, viens par la montagne, je t'en supplie ! fie-toi aux mules intrépides et aux chevaux fougueux ; mais ne te fie point aux vagues : la vague la plus calme couvre un abîme... Oh ! cette tache blanche grandit à l'horizon. Je me trompais, ce n'est point un oiseau de mer ; je me trompais, ce n'est point une voile de pêcheur : c'est celle d'un hardi navire qui vient d'Europe. Comme il grandit ! comme il avance ! C'est à croire qu'il va plus vite que le nuage cuivré qui le poursuit dans les cieux. Oh ! la tempête t'atteindra, pauvre bâtiment, avant que toi-même aies atteint le port... Mon Dieu Seigneur, pourvu que Gilbert ne soit pas au nombre des passagers !... Gilbert, ma chère âme ! Gilbert ! mon Gilbert !

(La tapisserie se soulève, Gilbert paraît.)

Scène IV  
Gilbert, Antonia.

GILBERT

Tu m'appelles, Antonia ?

ANTONIA, se retournant

Ah !

(Elle court se jeter dans ses bras.)

GILBERT

Toi ! toi, enfin, cher amour ! toi, le seul bonheur de ma vie !

ANTONIA

Gilbert !

GILBERT

Tu es donc venue ?

ANTONIA

Tu as commandé, et ta créature a obéi.

GILBERT

Sans résistance, sans regrets ?

ANTONIA

Oh ! avec un fil de la Vierge, ton amour me mènerait au bout du monde.

GILBERT

Alors, tu es prête ?

ANTONIA

N'ai-je pas dit que je t'attendais ?

GILBERT

Bien, bien... Aujourd'hui même, tu seras à moi ; ce soir même, tu m'auras fait oublier mes chagrins, tu auras fermé toutes mes blessures.

ANTONIA

Gilbert, on dit qu'il ne faut pas que les blessures du cœur se ferment trop vite, ou, sinon, elles sont mal cicatrisées ; il faut arrêter le sang, mais il faut laisser couler les larmes... Pleure, Gilbert ! pleure ! ou plutôt pleurons... Notre sœur Hélène est morte !

GILBERT

Oh ! non, non, au contraire, Antonia, ne parlons plus d'Hé-



lène ; fais-moi oublier les six mois de ma vie qui viennent de s'écouler. Depuis que nous ne nous sommes pas vus, Hélène est allée au ciel rejoindre Juana, et j'ai là-haut deux anges qui prient pour moi... Antonia ! il y a des âmes dont le cœur est la seule vraie patrie.

ANTONIA

Gilbert, Dieu, qui nous donne l'amour, nous fait un ciel sur la terre, où il m'envoie pour te dire : Hélène et Juana sont heureuses, soyons heureux !

GILBERT

Ah ! si tu pouvais lire dans mon cœur, Antonia, tu n'y verrais qu'amour et joie. Je suis ingrat, je suis égoïste, j'oublie les morts, je méprise les vivants ; Antonia, je n'ai plus qu'une pensée, toi ! qu'un espoir, qu'un désir, toi ! J'efface toutes les sombres pages de ma vie passée. Je suis né aujourd'hui, Antonia ; c'est aujourd'hui mon premier soleil, mon premier sourire, mon premier amour !

ANTONIA

Oh ! Gilbert, je suis ravie de t'entendre parler ainsi ; que je suis contente de t'avoir obéi ! que je suis fière d'être accourue où m'appelait ta volonté, ton désir, ton caprice ! Ainsi, cette inquiétude dont tu ne m'avais pas dit la cause, elle est dissipée, n'est-ce pas ? Ainsi, tu ne redoutes plus rien ? Notre fuite dans ces montagnes nous dérobe à ce danger inconnu qui menaçait ta vie et la mienne, et tu n'as découvert ce coin du monde que pour que nous y puissions demeurer inconnus et heureux ?

GILBERT

Oh ! oui, heureux ! heureux ! si nous sommes ignorés surtout.

ANTONIA

Heureux ! heureux ! Je veux te bercer avec ce mot, emprunté à la langue des anges. Antonia heureuse par Gilbert, Gilbert heureux par Antonia !

GILBERT

Regarde le ciel, regarde ce petit coin d'azur qu'on y retrouve

encore et qui se reflète dans mes yeux et dans mon cœur ; eh bien, c'est l'image de la félicité qui m'est accordée. Non, Antonia, jamais plus pur bonheur n'a été donné à un homme que celui que Dieu m'accorde en ce moment. Mais, à ce bonheur, il manque encore quelque chose : c'est qu'au lieu de t'appeler ma fiancée, je puisse t'appeler ma femme. Prends garde, Antonia ! le temps que nous perdrons à désirer le bonheur, Dieu lui-même dans sa toute-puissance ne saurait nous rendre ce temps. J'arrive depuis dix minutes, Antonia, et je me demande pourquoi tu n'es pas encore ma femme.

ANTONIA

Gilbert, donne un quart d'heure à ta fiancée pour quitter ses habits de deuil.

GILBERT

Ah ! Antonia, t'éloigner de moi ?

ANTONIA

Veux-tu donc que j'aille à l'autel remercier Dieu avec l'appareil lugubre d'une orpheline ou d'une veuve ? Oh ! non, non, Gilbert ; ces voiles nous porteraient malheur. Et cependant, si tu le demandes, j'obéirai. Crois-moi, j'ai assez de joie au cœur pour que ma robe noire resplendisse comme un habit de fête au moment où je dirai oui... Mais c'est une coutume sainte de mon pays, que la fiancée ressemble à la Madone ; et, si tu veux bien, Gilbert...

GILBERT

Aller prévenir le prêtre ?

ANTONIA

Oui...

GILBERT

J'y cours ! Fais-toi belle, et, puisque nous sommes heureux, qu'il n'y ait plus de deuil nulle part, ni sur nos habits, ni dans nos cœurs, ni au ciel.

(Roulement de tonnerre.)

ANTONIA

Écoute ! écoute la tempête !... Oh ! que tu as bien fait de venir

par la montagne ! Dieu soit béni qui soulève la mer, mais seulement lorsque je te tiens en sûreté dans mes bras.

GILBERT

Ah ! oui, une tempête, c'est vrai.

ANTONIA

Gilbert, vois donc ce navire qui essaye de gagner le port.

GILBERT

Il y a donc des malheureux qui souffrent et qui tremblent ? Je l'avais oublié !

ANTONIA

Oh ! ne songeons qu'à nous, Gilbert.

(Elle frappe dans ses mains.)

GILBERT

Que fais-tu ?

ANTONIA

J'appelle mes femmes. Oh ! je voudrais ne pas te quitter !

(Les esclaves entrent silencieusement.)

### Scène V

Les mêmes, Ziska, esclaves.

GILBERT

Oh ! tu ne me quitteras plus, sois tranquille. (Reconnaissant la goule dans Ziska.) Ah !...

ANTONIA

Quoi donc ?

GILBERT

Quelle est cette femme ?

ANTONIA

C'est Ziska la Circassienne, qui a guidé Lazare dans ses recherches et qui a tout préparé ici pour mon arrivée.

GILBERT

C'est étrange ! il me semble l'avoir déjà vue, il me semble que je la connais.

ANTONIA

N'es-tu pas déjà venu ici une première fois ? Il se peut

qu'alors tu l'aies vue.

GILBERT

Oui, oui, tu as raison... Va, et reviens le plus vite possible.

ANTONIA

Oh ! une robe blanche et des roses de buisson... Je serai belle et tu m'aimeras, Gilbert ; car ma principale beauté sera mon amour, car ma plus riche parure sera mon bonheur. Au revoir, mon amour !

(Elle sort.)

Scène VI

Gilbert, Ziska.

GILBERT, marchant droit à Ziska

Tu as tressailli, tu as pâli, tu trembles !

ZISKA

Oui.

GILBERT

Ton œil a menacé Antonia !

ZISKA

Oui.

GILBERT

Tu la hais !

ZISKA

Oui.

GILBERT

Voyons, avoue que je te connais, avoue que je t'ai vue ! Mais où donc, où donc, mon Dieu ?

ZISKA

Ingrat !

GILBERT

Ah ! tu es la Bretonne des genêts de Clisson, n'est-ce pas ? celle qui m'a sauvé la vie, celle qui m'a prévenu du danger que courait ma pauvre sœur.

ZISKA

Il est heureux que tu t'en souviennes !

GILBERT

Quelle créature es-tu donc, pour changer ainsi de costume, de séjour et de visage ?

ZISKA

Hélas ! que ne puis-je aussi changer de cœur !

GILBERT

Pourquoi es-tu partout où je suis ?

ZISKA

Tu ne devines pas, Gilbert ?

GILBERT

Non.

ZISKA

Je t'aime !

GILBERT

Tu m'aimes, toi ?

ZISKA

Oui... Eh bien, n'as-tu rien à me dire en échange de ce mot, Gilbert ?

GILBERT

Rien, sinon que tu m'effrayes.

ZISKA

C'est là ta seule réponse ?

GILBERT

Et quelle autre réponse pourrais-tu attendre de moi ?

ZISKA

Prends garde, Gilbert ! j'ai traversé les montagnes, les fleuves, les royaumes, pour te suivre ; j'ai veillé sur chacun de tes pas ; j'ai fait enfin pour toi tout ce qu'une amante peut faire.

GILBERT

Tu n'as pas sauvé ma sœur !

ZISKA

Oh ! je l'eusse sauvée si cela m'eût été permis... Voyons, regarde moi, Gilbert. Crois-tu donc que tu ne puisses pas m'aimer ?

GILBERT

Comment me demandes-tu cela, puisque tu connais mon amour pour Antonia ?

ZISKA

Gilbert, je suis immortelle et ne comprends pas les amours qui passent.

GILBERT

Alors, garde ton amour pour un dieu, et ne viens pas l'offrir à un homme.

ZISKA

Pourquoi, si de cet homme je puis faire un dieu ? pourquoi, si, d'un rayon de mon immortalité, je puis faire de cet homme le roi des mondes et des créatures terrestres ?

GILBERT

J'aime Antonia.

ZISKA

Réfléchis ! Vous êtes jeunes tous deux, je le sais ; vous êtes beaux tous deux, je le sais aussi... Mais qu'est-ce que la beauté, qu'est-ce que la jeunesse, au compte de l'éternité ? Deux fleurs qui durent un printemps, deux roses que fane l'hiver, qu'effeuille la vieillesse. Quelques années passeront comme un souffle dévorant sur vos têtes, et vous vous retrouverez vieillis, ridés, chancelants, à peine assez forts pour porter le souvenir de vos belles années... Voyons, Gilbert, n'es-tu pas ambitieux ? Dis ! refuseras-tu l'éternelle jeunesse, l'éternelle puissance, l'éternel amour ?... Oh ! nous aimons bien aussi, nous autres créatures surnaturelles, et toute ta vie de bonheur mortel avec Antonia durera moins qu'un baiser de notre immortel délire !

GILBERT

Oh ! femme, tu m'attaques justement par le côté invulnérable ; tu oublies que j'ai vu mourir tous ceux que j'aimais, mon père, ma mère, ma sœur. Je ne veux pas voir mourir Antonia ; je veux marcher avec elle d'un pas égal vers le sépulcre ; l'amour m'est plus doux avec une mortelle parce qu'il durera un temps plus

court... Oui, je le sais, notre amour, à nous autres hommes, ressemble à ces fleurs qui deviennent des fruits, lesquels, une fois mûrs, tombent en poussière ; mais, que veux-tu ! la fleur m'enchanter, surtout parce que sa tige s'incline, parce que son parfum s'envole, parce que son éclat s'efface ; j'ai l'habitude de plaindre et d'aimer, d'estimer le bonheur en proportion de la souffrance. Aime donc quelque autre que moi, femme ; tu le vois bien, je ne puis t'aimer.

ZISKA

Ainsi, vous appelez être heureux, vous autres mortels, ne pas souffrir tout à fait ?

GILBERT

Écoute, je ne sais pas ce que j'appelle être heureux ; je sais que je suis heureux, voilà tout.

ZISKA

Oh ! parce que tu prends une chimère pour le bonheur.

GILBERT

Si je la vois ainsi et si elle suffit à mon âme, laisse-la-moi, Ziska.

ZISKA

Non ; car ta chimère me fait pitié. Oh ! pauvre fou que tu es !

GILBERT

Mon cœur nage dans la joie, et tu veux me faire accroire que je suis malheureux ? L'insensée, c'est toi !

ZISKA

Gilbert, tu as l'ombre, je t'offre la réalité.

GILBERT

Que veux-tu que je te dise ? J'aime Antonia ; si tu es aussi puissante que tu le dis, fais-moi t'aimer.

ZISKA

Oh ! malheureux, ménage-moi !

GILBERT

N'empoisonne pas mon bonheur, et je te ménagerai.

ZISKA

Ton bonheur !

GILBERT

Oui.

ZISKA

Hélas !

GILBERT

Tu me plains ?

ZISKA

Hélas !

GILBERT

Que veux-tu dire ?

ZISKA

Je veux dire qu'il y a une heure, le ciel était pur... Vois le ciel, Gilbert.

GILBERT

Mon Dieu, que la tempête éclate au ciel, les grondements du tonnerre n'étoufferont pas cette voix joyeuse de l'amour qui chante dans mon cœur... Adieu ! Je vais à la chapelle.

(Il s'élançe dehors. Ziska s'assied  
au premier plan. L'orage éclate avec fureur.)

## Scène VII

Ziska, Lazare, pêcheurs, accourant du fond.

LAZARE

Le navire s'est brisé ! les malheureux vont périr... Allez, mes amis, allez ! tâchez d'en sauver quelques-uns... Exposez-vous, mes amis ! exposez-vous !... (Les pêcheurs partent.) Moi, je ne le puis : ma responsabilité m'attache au rivage... Ah ! mon Dieu ! voilà encore une chaloupe qui sombre, le dernier espoir de ces pauvres gens !... Oui, nagez, c'est comme si vous ne nagez pas !... Ah çà ! mais, Lazare, vous êtes un coquin, vous êtes un lâche ! Quoi ! vous laisserez périr ces malheureux sans essayer d'en sauver au moins un. Et si ton maître, ton infortuné maître était parmi les naufragés ?... Carai ! en voilà encore un qui disparaît... Brrr !... Bon ! en voilà un autre qui nage par ici... Attends ! attends ! je vais faire aussi une bonne action, moi, je vais me



racheter quelques péchés. (Il ramasse une corde.) Voyons ! (Il la jette par-dessus le parapet de la terrasse.) Bien ! voilà que ça mord, ça mord ferme ! (Il tire.) Hein ! hein !... pauvre homme, va !... Tous les hommes sont frères... Hein !... (Il tire.) Viens, mon frère ! viens, mon semblable ! viens ! (Il aperçoit la tête pâle de Ruthwen, qui apparaît à la hauteur de la sienne.) Ah !... (Le vampire s'est cramponné à la terrasse ; Lazare prend son élan et le culbute dans la mer ; puis, tremblant, il chancelle et balbutie.) Au secours ! au secours !

GILBERT, entrant

Qu'y a-t-il ?

LAZARE

Ah ! monsieur ! monsieur !

GILBERT

Quoi ?

LAZARE

Nous sommes perdus !

GILBERT

Perdus !

LAZARE

Je l'ai vu !

GILBERT

Qui ?

LAZARE

Milord ! lui ! lui ! le vampire !

GILBERT

Ah !

LAZARE

Sauvons-nous, milord ! sauvons-nous !... Pardonnez-moi, je me trompe, je vous appelle milord ; mais j'ai la tête perdue...

GILBERT

Tu as revu cet homme ?

LAZARE

Là, comme je vous vois... Je l'ai repêché. Vous comprenez bien que je l'ai poussé ; il est retombé dans la mer ; mais ça n'y fait rien, vous le connaissez, le scélérat ! Oh ! monsieur, sauvons-

nous ! au nom du ciel, sauvons-nous !

GILBERT

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

LAZARE

Monsieur ! monsieur !

GILBERT

Va !

LAZARE

Monsieur, j'ai tellement peur, que je n'ose pas me sauver sans vous. Oh ! mes dents claquent !... Heu ! heu ! heu !

GILBERT

C'est bien, va-t'en ; je reste.

LAZARE

Oh ! monsieur, oui, restez... Arrêtez-le, si vous pouvez ; retenez-le, si vous pouvez... Cela nous fera toujours gagner un peu de temps. Moi, je me sauve, monsieur.

(Il sort en courant.)

### Scène VIII

Ziska, Gilbert.

ZISKA

Eh bien, Gilbert, où est ton bonheur ? où est cette belle fleur du fruit qui devait mûrir ?

GILBERT

Oh ! tu es immortelle, tu l'as dit, et, depuis quelque temps, j'ai vu des choses si étranges, si incroyables, que je n'ai pas douté ; Ziska, tu es tout et je ne suis rien ; Ziska, je tombe ici à tes genoux... Vois-tu, il faut pardonner à cette pauvre intelligence, à cette faiblesse risible, à ce misérable, à cet atome, à ce grain de poussière qui, dans son orgueil, s'est cru montagne. Pardon, Ziska, je m'humilie... Épargne-moi ! sers-moi !

ZISKA

Volontiers.

GILBERT

Tu m'as offert ton amour ?

ZISKA

Oui.

GILBERT

Tu m'as demandé de renoncer à Antonia ?

ZISKA

Oui.

GILBERT

Je consens à tout ; prends-moi, je t'appartiens. Mais, tu comprends, que je ne voie pas une troisième victime s'éteindre entre mes bras, que je n'entende pas le râle d'une troisième agonie, que cette créature tant aimée, que cette vierge pure ne me laisse pas seul, désolé, épouvanté sur la terre... Ziska, sauve Antonia ! sauve ma fiancée ! Défends-la contre le vampire ! Qu'elle vive, et moi, tu me prendras, et je te bénirai de m'avoir séparé d'Antonia. Mais qu'elle vive ! qu'elle vive !

ZISKA

Impossible, Gilbert.

GILBERT

Impossible ? Mais tu mentais donc ! Tu ne peux sauver cette jeune fille, tu ne peux pas l'arracher à son hideux ennemi, car c'est elle, c'est elle qu'il vient chercher ici ; tu ne peux pas la faire vivre, et tu viens me parler de ta puissance, de ton immortalité ! Cette seule grâce que je te demande, tu me la refuses, et tu viens me parler de ton amour ! Voyons, songe bien, réfléchis bien, avant de me répondre.

ZISKA

Impossible !

GILBERT

Bien ! Autre chose !

ZISKA

Quoi ?

GILBERT

Oh ! quelque chose qui sera en ton pouvoir, cette fois, je l'espère... Ziska, je te demande la mort pour elle et pour moi.

ZISKA

Ainsi, tu l'aimes à ce point de mourir avec elle ?

GILBERT

Oui, j'eusse consenti à vivre sans elle, si elle eût vécu ; elle meurt, je veux mourir.

ZISKA

Soit ! quel genre de mort choisis-tu ?

GILBERT

Donne-nous un poison qui foudroie, un éclair dans un baiser.

ZISKA

Oh !

GILBERT

Tu hésites ?

ZISKA, lui donnant un flacon

Non ; tiens.

GILBERT

Sois bénie !

ZISKA

Qu'il est heureux ! qu'elle est heureuse !...

(Elle aperçoit l'épée de Gilbert, déposée sur un siège ; elle s'en saisit et sort rapidement.)

### Scène IX

Gilbert, seul.

Oh ! oui, oui, la mort, le repos, après la fatigue, après la douleur, après la catastrophe de ma destinée maudite ! En effet, que faire et à quoi bon lutter ? à quoi bon fermer encore sur lui une tombe qui se rouvre toujours ? Oh ! non, non, je ne veux plus même le revoir ; je veux prévenir sa présence. Et elle qui ne sait rien, qui ne se doute de rien ! elle qui, pendant ce temps... Antonia, Antonia, mon amour !

Scène X  
Gilbert, Antonia.

ANTONIA, vêtue de blanc et toute joyeuse  
Ai-je été longtemps, et suis-je bien belle ?

GILBERT

Oh ! malheur !

ANTONIA

Mon Dieu, comme tu es pâle !

GILBERT

Oui, je suis pâle, Antonia ; car je suis un misérable. Tout à l'heure, je te promettais l'amour, le bonheur, l'avenir ; je mentais : rien de tout cela n'est fait pour nous. Je viens, je t'apporte la mort ; j'ai voulu t'associer à ma destinée, et, en ce moment, tu es maudite comme je suis maudit ; plus de fleurs, plus de robe de fiancée, plus de joie, plus rien ! Oui, je suis pâle, Antonia ; je suis comme on est quand on va mourir.

ANTONIA

Mourir ! Tu vas mourir, toi, Gilbert ?

GILBERT

Oui, une fatalité terrible s'est abattue sur moi. Tous ceux que j'aime tombent victimes d'un monstre qui me poursuit ! C'est un secret horrible, mais il faut que tu le saches.

ANTONIA

Mon Dieu ! ce que disait Lazare de cet homme, de cet Anglais, de ce Ruthwen...

GILBERT

Antonia, en Espagne, j'ai servi de protecteur à une jeune fille nommée Juana : Juana est morte sous mes yeux, égorgée ! En Bretagne, où, tu le sais, j'étais rappelé par ma sœur, j'ai vu expirer ma sœur de la même manière. J'arrive, je te tiens dans mes bras, je t'aime... Au bout du monde, le monstre me suit : il est là, il va venir, il vient !

ANTONIA

Mais cet homme, c'est donc... ?

GILBERT

C'est un vampire !...

ANTONIA

Ah ! mais tu ne me quitteras pas, tu me défendras, tu le tueras !

GILBERT

Antonia, cette main l'a couché deux fois dans la tombe.

ANTONIA

Fuyons ! fuyons !

GILBERT

Partout où nous irons, il nous suivra.

ANTONIA

Cache-moi dans quelque retraite ignorée, dans quelque souterrain inconnu. Pourvu que je te voie, pourvu que tu sois près de moi, partout, partout, je serai heureuse !

GILBERT

Inutile ! son œil te découvrira dans les plus profonds abîmes de la terre... Antonia ! Antonia ! m'aimes-tu ?

ANTONIA

Oh !

GILBERT

Pourrais-tu vivre sans moi ?

ANTONIA

Pas une heure, pas une minute !

GILBERT

Eh bien, un refuge nous reste : la mort.

ANTONIA

Avec toi ? avec toi ?

GILBERT

Oui.

ANTONIA

Ah ! tu m'as dit souvent : « Antonia, donne-moi la preuve que tu m'aimes. » Cette preuve, tu vas l'avoir, mon Gilbert bien-aimé ! Je suis prête ; es-tu prêt ?

GILBERT

Mon amour, mon unique trésor, ma seule âme, tu m'as souvent demandé si ton amour, c'était le bonheur ; eh bien, juge de ce qu'était pour moi ton amour, puisque cette mort est encore pour moi la suprême félicité.

ANTONIA, essayant de prendre le poison

À moi d'abord.

GILBERT

Oh ! sois tranquille, je ne te ferai pas attendre... Ta main dans la mienne, Antonia ; mon regard plongeant dans ton cœur ; tes lèvres sur mes lèvres, afin que je puisse aspirer ton dernier souffle en te donnant mon dernier soupir... Viens, Antonia ! viens !

(Il la prend dans ses bras ; la goule reparait.)

## Scène XI

Les mêmes, Ziska.

ZISKA, arrachant le flacon des mains de Gilbert

Arrête !

ANTONIA

Ziska !

GILBERT

Arrière, démon ! puisque tu ne peux pas nous faire vivre, laisse-nous du moins mourir.

ZISKA

Oh ! ne te hâte pas de douter et de maudire, Gilbert.

ANTONIA

Que dit-elle ?

ZISKA

Jeune fille, il faut que je parle à ton fiancé.

ANTONIA

À Gilbert ?

ZISKA

Oui.

ANTONIA

Eh bien, parle.

ZISKA

Il faut que je parle à lui seul.

ANTONIA

Oh ! Gilbert, je ne te quitte pas.

ZISKA

Gilbert, ordonne-lui de nous laisser ensemble.

ANTONIA

Gilbert, j'ai peur.

GILBERT

Et si lui, pendant ce temps...

ZISKA

Il ne peut rien sur elle jusqu'à minuit ; jusqu'à minuit, je répons de tout.

GILBERT

Oh ! par quel serment pourras-tu me rassurer ?

ZISKA

Par mon amour, Gilbert. Je te jure que, d'ici à minuit, il n'arrivera rien à Antonia.

GILBERT

Antonia, laisse-nous.

ANTONIA

Gilbert, c'est toi qui le veux.

ZISKA

Va, jeune fille, et ne rentre point qu'il ne t'appelle.

GILBERT

Obéis, mon Antonia.

ANTONIA

Gilbert !...

GILBERT

Va, cher amour, va ! qu'avons-nous à craindre ? Ne sommes-nous pas sûrs de mourir ensemble ?



Scène XII  
Ziska, Gilbert.

GILBERT

Eh bien, nous voilà seuls ; parle, je t'écoute.

ZISKA

Elle a consenti à mourir ?

GILBERT

Avec joie ! Était-elle digne de mon amour, Ziska ?

ZISKA

Je ne trouve pas le sacrifice bien grand, Gilbert.

GILBERT

Comment ?

ZISKA

Mourir dans tes bras, mourir sur ton cœur, en t'entendant murmurer : « Je t'aime ! » Oh ! non !... Que ne m'as-tu demandé si peu, Gilbert ? Oh ! je serais morte dans tes bras avec délice.

GILBERT

Que parles-tu de mourir, puisque tu es immortelle ?

ZISKA

Oui, c'est vrai ; aussi n'est-ce point cela que j'avais à te dire.

GILBERT

Quelque chose que tu aies à me dire, hâte-toi donc.

ZISKA

Eh bien, Gilbert, ne pouvant pas mourir avec toi, je ne veux pas que tu meures.

GILBERT

Mais Antonia ! Antonia !

ZISKA

Antonia !... Antonia ne mourra pas non plus.

GILBERT

Que dis-tu ?

ZISKA

Il y a un moyen de la sauver.

GILBERT

Oh ! que ne l'as-tu dit quand il s'agissait de ma sœur ?

ZISKA

Parce que je comprenais que, ta sœur morte, tu vivrais ; tandis que je comprends maintenant qu'Antonia morte, tu meurs.

GILBERT

Attends ! voyons... Je ne comprends pas bien.

ZISKA

Je dis que tu vas vivre, Gilbert, et vivre heureux.

GILBERT

Avec Antonia ?

ZISKA

Avec Antonia.

GILBERT

Oh ! non, non, je n'ose croire ; non, tu l'as dit, c'est impossible !

ZISKA

Si je la sauve, Gilbert, si je te fais un pareil bonheur, aux dépens de...

GILBERT

De quoi ? Parle.

ZISKA

Non, de rien... Si je te fais un pareil bonheur, me haïras-tu toujours ?

GILBERT

Moi, te haïr ?... Oh ! jusqu'à mon dernier jour, jusqu'à ma dernière heure, jusqu'à mon dernier soupir, je te bénirai.

ZISKA

Gilbert ! Gilbert ! n'importe, dusses-tu me haïr, dusses-tu m'oublier, ce qui serait pis encore, je te sauverai.

GILBERT

Avec elle ? avec Antonia ?

ZISKA

Oui, avec elle, avec Antonia ; mais ne m'ôte pas ma force en me répétant trop souvent ce nom.

GILBERT

Eh bien, voyons, que faut-il faire ?

ZISKA

Le combattre et le frapper.

GILBERT

Oh ! je l'ai déjà frappé deux fois.

ZISKA

Oui ; mais avec des armes humaines.

GILBERT

Mais avec quelles armes veux-tu que je l'atteigne ?

ZISKA

Ruthwen est un démon ; mets le Seigneur avec toi, et tu vaincras Ruthwen.

GILBERT

Achève !

ZISKA

Écoute. Tu avais déposé ton épée sur cette chaise ; je l'ai prise et l'ai donnée à Lazare. Un prêtre vous attendait pour vous marier ; Lazare est allé lui faire bénir ton épée. Prends cette épée sainte, Gilbert, et présentes-en la pointe à Ruthwen : devant elle, il reculera ; frappe-le de cette épée, et la blessure, fut-elle aussi légère que celle que fait l'aiguille au doigt d'un enfant, de cette blessure, il mourra !

GILBERT

Oh ! merci ! merci !... Mais qu'as-tu, Ziska ? Tu chancelles ! tu pâlis !...

(Antonia écarte la tapisserie, regarde et écoute.)

ZISKA

Tu ne devines pas, Gilbert ?

GILBERT

Non.

ZISKA

Tu ne devines pas qu'à toi qui as refusé mon immortalité, je te donne ma mort ?

GILBERT

Ta mort ?

ZISKA

Tu ne devines pas que nous sommes liés les uns aux autres par des lois terribles ; tu ne devines pas que je ne pouvais le trahir qu'aux dépens de mon immortalité... Je l'ai trahi, et je meurs.

GILBERT

Ziska !

ZISKA

Et je meurs seule, je meurs pour te faire heureux avec ma rivale... Ah ! tu comprends enfin, Gilbert, laquelle aimait le mieux, de moi ou d'Antonia.

GILBERT

Oh ! Ziska !

(Il lui prend la main.)

ZISKA

Merci !... (Elle lui baise la main.) Et maintenant, adieu pour ce monde ! adieu pour l'autre ! adieu pour l'éternité !

(Elle disparaît dans les flammes.)

GILBERT, avec un cri terrible

Ah !

ANTONIA, tombant à genoux

Ah !

(L'heure sonne.)

GILBERT

Le premier coup de minuit... Pas un instant à perdre ! À l'épée ! à l'épée !

(Il s'élançe dehors.)

Scène XIII

Antonia, seule.

Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ? Les jambes me manquent ; il me semble qu'un ennemi invisible s'approche. (Regardant du côté de la porte.) Ah !...

Scène XIV  
 Antonia, Ruthwen.

ANTONIA

Gilbert ! à moi, Gilbert !

Scène XV  
 Les mêmes, Gilbert.

GILBERT, l'épée à la main

À moi, Ruthwen ! à moi !

RUTHWEN

Encore lui !

GILBERT

Oui ; seulement, cette fois, je viens au nom du Seigneur.

RUTHWEN

Ah !...

ANTONIA, enveloppant Gilbert de ses bras

Gilbert ! mon Gilbert !

GILBERT

Créature maudite ! renies-tu Satan ?

RUTHWEN

Non.

GILBERT

Démon ! confesses-tu Dieu ?

RUTHWEN

Non.

GILBERT

Encore une fois, réponds !

RUTHWEN

Non.

GILBERT

Eh bien, tu vas mourir pour toujours, mourir maudit et désespéré !

RUTHWEN, rugissant

Ah !

(Il recule devant l'épée au fur et à mesure que Gilbert avance. Arrivé

près de la muraille, tous deux passent au travers. Lazare apparaît et soutient Antonia, près de défaillir.)

### DIXIÈME TABLEAU

*Un cimetière. – Tombes, cyprès. Fond sinistre et fantastique ; neige sur la terre ; lune rouge au ciel.*

#### Scène unique

Gilbert, Ruthwen, puis Hélène, Juana, Ziska et Antonia.

GILBERT, acculant Ruthwen à une tombe ouverte  
Pour la dernière fois, adore Dieu !

RUTHWEN

Non.

GILBERT

Alors, désespère et meurs !... (Il lui enfonce l'épée dans le cœur. Ruthwen tombe dans la fosse ouverte en poussant un cri. Le couvercle de pierre retombe de lui-même et l'enferme.) Au nom du Seigneur, Ruthwen, je te scelle dans cette tombe pour l'éternité !

(Il trace sur la pierre une croix qui devient lumineuse. En ce moment, le ciel se peuple d'anges. – Hélène et Juana se détachent d'un groupe et viennent chercher Ziska, qui sort de terre, les mains étendues vers le ciel. – Antonia paraît et se précipite dans les bras de Gilbert.)

HÉLÈNE, à Gilbert

Frère, sois heureux !

JUANA, à Antonia

Sœur, sois heureuse !

## DISTRIBUTION

Lord Ruthwen	M. Arnault
Gilbert de Tiffauges	M. Goujet
Juan Rozo, hôtelier	M. Coquet
Lazare	M. Laurent
Lahennée	M. Thierry
Premier voyageur	M. Jules
Deuxième voyageur	M. Febvre
Troisième voyageur	M. Debreuil.
Un bohémien	M. Bard
Botaro	M. Curcy
Un vieillard	M. Deprelle
Un paysan	M. Monnet
Jarwick	M. Lavergne
Un domestique	M. Langlois
La goule	M <sup>me</sup> Lucie Mabire
Juana	M <sup>lle</sup> Marie Clarisse
Antonia	M <sup>lle</sup> Daroux
Hélène	M <sup>lle</sup> Jane Essler
Mélusine	M <sup>lle</sup> Isabelle Constant
Petra	M <sup>lle</sup> Héloïse
Première paysanne	M <sup>lle</sup> Fanny
Deuxième paysanne	M <sup>lle</sup> Garnier
Paysans, voyageurs, pêcheurs, etc.	